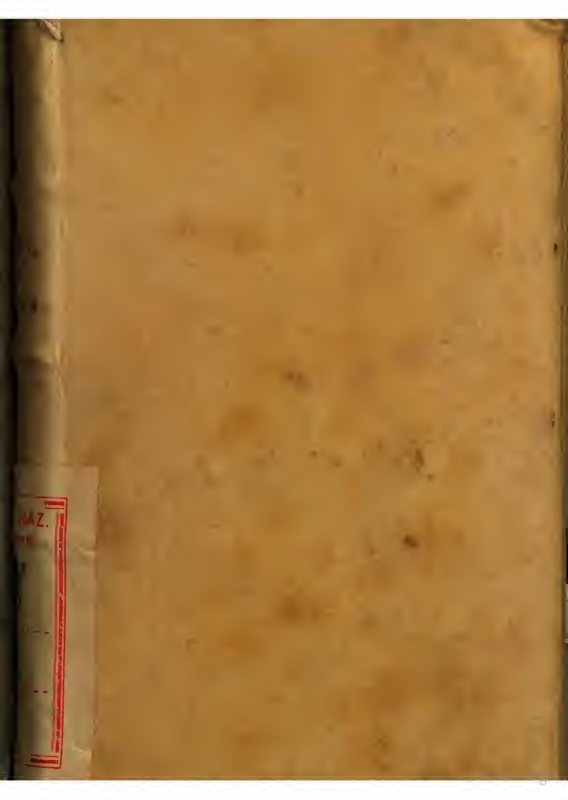
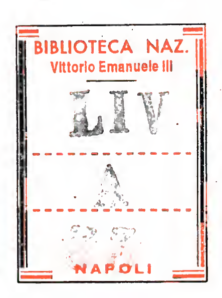
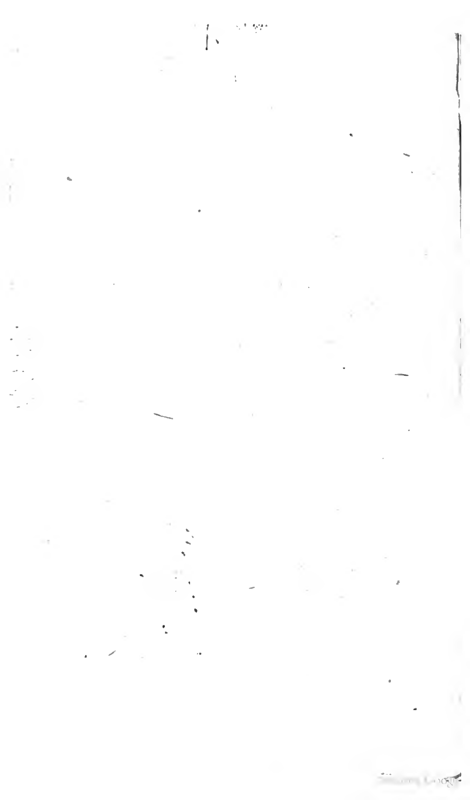






HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME SEPTIÈME.



Frontispice *Tome 7.*



Les cris des enfants les lamentations des Femmes *Tome 6. pag. 285.*

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME SEPTIÈME.

À LONDRES.

1792.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

SUITE DU LIVRE SEPTIÈME.

XXVII.

Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérans, sont tombés dans l'abrutissement.

MALGRÉ les désordres de son organisation physique, la région qui nous occupe avoit vu se former dans son sein un empire florissant. On ne sauroit guère révoquer en doute sa population, quand on voit que ce

peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises ; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, et tirant de l'état leur subsistance. Tant de léviers et de bras occupés à mouvoir la machine politique, ne supposent-ils pas une population considérable, pour nourrir des productions de la terre une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas ?

Par quelle fatalité le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert ? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer du Sud, brigands sans naissance, sans éducation et sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux du Mexique. La métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité nourrie continuellement par les guerres civiles, longues et cruelles, qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis, un systême d'oppression plus pesant et plus suivi que dans les autres contrées du Nouveau-Monde, moins éloignées de l'Europe.

Un découragement universel étoit la suite nécessaire de cette conduite abominable. Aussi les naturels du pays se dégoûtèrent-ils de

l'état social et des fatigues qu'il entraîne. Ils persévérèrent dans ces dispositions fâcheuses, et ne se donnèrent même aucun soin pour faire naître des subsistances, s'ils n'y étoient contraints par le gouvernement. Leur conduite se ressent de cette violence. Les habitans d'une communauté, hommes, femmes, enfans, se réunissent tous pour labourer, pour ensemencer un champ. Ces travaux, interrompus à chaque moment par des danses et par des festins, se font au son de divers instrumens. La même négligence, les mêmes plaisirs accompagnent la récolte du maïs et des autres grains. Ces peuples ne montrent pas plus d'ardeur pour se procurer des vêtemens. Inutilement on a tenté d'inspirer un meilleur esprit, un esprit plus convenable au bien de l'empire. L'autorité a été impuissante contre des usages que sa tyrannie avoit fait naître, que ses injustices entretenoient.

Les Péruviens, tous les Péruviens sans exception, sont un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide et universelle. Eh, que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit

l'ame, et à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur et de gloire ! Les richesses que la nature a semées sous leurs pas ne les tentent point. Ils ont la même insensibilité pour les honneurs. Ils sont ce que l'on veut, sans chagrin ni préférence, serfs ou caciques, l'objet de la considération ou de la risée publique. Tous les ressorts de leur ame sont brisés. Celui de la crainte même est souvent sans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent et ils dansent : voilà tous leurs plaisirs quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, disent-ils à qui veut les payer pour travailler. . . . .

Le vuide qui s'étoit fait dans la population du Pérou, et l'inertie de ce qui y étoit resté d'hommes, déterminèrent les conquérans à l'introduction d'une race étrangère : mais ce supplément imaginé par un rafinement de la barbarie européenne, fut plus nuisible à l'Afrique qu'utile au pays des Incas. L'avarice ne retira pas de ces nouveaux esclaves tous les avantages qu'elle s'en étoit promis. Le gouvernement, par-tout occupé à mettre des taxes sur les vertus et sur les vices, sur

l'industrie et sur la paresse, sur les bons et sur les mauvais projets, sur la liberté de commettre des vexations et sur la facilité à s'y soustraire : le gouvernement fit un monopole de ce vil commerce. Il fallut recevoir les noirs d'une main rivale ou ennemie, les faire arriver à leur destination par des climats mal-sains et des mers immenses, soutenir la dépense de plusieurs entrepôts fort chers. Cependant cette espèce d'hommes se multiplia beaucoup plus au Pérou qu'au Mexique. Les Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre ; et voici pourquoi.

Au tems des premières conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des Incas avoit une plus grande réputation de richesse que la Nouvelle-Espagne ; et il en sortit en effet plus de trésors pendant un demi-siècle. La passion de les partager devoit y attirer, et y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous ou presque tous passés avec l'espoir de venir jouir un jour dans leur patrie de la fortune qu'ils auroient faite, ils se fixèrent la plupart dans la colonie. La douceur du climat et la bonté des denrées les y attachoient. Ils comptoient d'ailleurs sur une

grande indépendance dans une région si éloignée de la métropole.

XXVIII. *En quel état est maintenant le Pérou.*

Il faut voir à quel degré de prospérité s'est élevé le Pérou, par les travaux réunis de tant de races différentes.

La côte immense, qui s'étend depuis Panama jusqu'à Tumbès, et qui en 1718 fut détachée du Pérou pour être incorporée au nouveau royaume, est une des plus misérables régions du globe. Des marais vastes et nombreux en occupent une grande partie. Ce qu'ils ne couvrent pas est inondé durant plus de six mois chaque année par des pluies qui tombent en torrens. Du sein de ces eaux croupissantes et mal-saines s'élèvent des forêts aussi anciennes que le monde, et tellement embarrassées de lianes, que l'homme le plus fort ou le plus intrépide ne sauroit y pénétrer. Des brouillards épais et fréquens jettent un voile obscur sur ces hideuses campagnes. Aucune des productions de l'ancien hémisphère ne sauroit croître dans ce sol ingrat, et celles même du nouveau n'y prospèrent guère. Aussi n'y voit-on qu'un très-

petit nombre de sauvages, la plupart errans ; et si peu d'Espagnols, qu'on pourroit presque dire qu'il n'y en a point. La côte est heureusement terminée par le golfe du Guayaquil, où la nature est moins dégradée.

Ce fleuve vit s'élever en 1533, la seconde ville que les Espagnols bâtirent dans le Pérou. Les Indiens ne laissèrent pas subsister longtems ce monument érigé contre leur liberté : mais il fut rétabli quatre ans après par Orellana. Ce ne fut plus dans la baie de Charopte, qui avoit été d'abord choisie, qu'on le plaça. La croupe d'une montagne éloignée de la rivière de cinq à six cens toises, fut préférée. Les besoins du commerce déterminèrent dans la suite les négocians à former leurs habitations sur la rive même. L'espace qui les séparoit de leur première demeure a été occupé successivement, et aujourd'hui les deux quartiers sont entiérement réunis. Dans la ville basse et dans la ville haute, les maisons sont généralement en bois. Autrefois, toutes étoient couvertes de chaume. Il disparoît peu-à-peu par les ordres du gouvernement, qui a cru ce réglement nécessaire pour prévenir les accidens du feu, si ordinaires dans ces climats. Guayaquil étoit naguère un lieu absolument ouvert.

Il est maintenant sous la protection de trois forts, gardés seulement par ses habitans. Ce sont de grosses poutres disposées en palissades. Sur ce sol toujours humide et submergé une grande partie de l'année, du bois que l'eau ne pourrit jamais est préférable aux ouvrages en terre ou en pierre les mieux entendus.

C'est une particularité aujourd'hui connue, que sur la côte de Guayaquil, aussi-bien que sur celle de Guatimala, se trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens, et que les modernes ont crue perdue. La coquille qui les renferme est attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manières. Les uns le tuent après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur, et jettent le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plusieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, et l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient ensuite verte, et n'est pourpre que lorsque le fil est sec.

Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent

en partie l'animal de sa coquille, et, en le comprimant, lui font rendre sa liqueur. On répète cette opération jusqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui faisoit le principe de sa vie, et qu'il n'a plus la force de renouveller.

On ne connoît point de couleur qui puisse être comparée à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat ni pour la durée. Elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Ce n'est guère qu'un objet de curiosité : mais Guayaquil fournit aux provinces voisines des bœufs, des mulets, du sel, du poisson. Il fournit une grande abondance de cacao au Mexique et à l'Europe. C'est le chantier universel de la mer du Sud, et il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui soit plus riche en mâtures et en bois de construction. Le chanvre et le goudron qui lui manquent, lui viennent du Chili et du Guatimala.

Cette ville est l'entrepôt nécessaire de tout le commerce que le bas Pérou, Panama et le Mexique veulent faire avec le pays de Quito. Toutes les marchandises que ces contrées

échangent, passent par les mains de ses négocians. Les plus gros des navires s'arrêtent à l'île de Puna, à six ou sept lieues de la place. Les autres peuvent remonter trente-cinq lieuos dans le fleuve, jusqu'à Caracol.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil dont la population est de vingt mille ames, n'a que de l'aisance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incendies, et par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année; où les pluies sont continuelles pendant six mois; où des insectes dégoûtans et dangerenx ne laissent pas un instant de tranquillité; où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées; où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue: un tel climat n'est guère propre à fixer ses habitans. Aussi n'y voit-on que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oisiveté et dans la mollesse.

En quittant le territoire de Guayaquil, on entre dans les vallées du Pérou. Elles occupent quatre cents lieues d'une côte, semée

d'un grand nombre de mauvaises rades parmi lesquelles un heureux hasard a placé un ou deux assez bons ports. Dans tout ce vaste espace, il n'y a pas la trace d'un seul chemin; et il faut la parcourir sur des mules pendant la nuit, parce que la réverbération du soleil en rend les sables impraticables durant le jour. A des distances de trente ou quarante lieues, on trouve les petites villes de Piura, de Peyta, de Santa, de Pisco, de Nasca, d'Ica, de Moquequa, d'Arica, et dans l'intervalle un petit nombre de hameaux ou de bourgades. Il n'y a dans toute cette étendue que trois villes dignes de ce nom : Truxillo, qui a neuf mille habitans; Arequipa, qui en a quarante mille; et Lima, qui en a cinquante-quatre mille. Ces divers établissemens ont été formés par-tout où il y avoit quelque veine de terre végétale, et par-tout où les eaux pouvoient fertiliser un limon naturellement aride.

Le pays offre les fruits propres à ce climat et la plupart de ceux de l'Europe. La culture du maïs, du piment et du coton qui s'y trouvoit établie, ne fut pas abandonnée; et on y porta celle du froment, de l'orge, du manioc, des pommes de terre, du sucre, de l'olivier et de la vigne. La chèvre y a beau-

coup réussi ; mais la brebis a dégénéré, et sa toison est extrêmement grossière. Dans toutes les vallées, il n'y a qu'une mine ; et c'est celle de Huantajaha.

Dans le haut Pérou, à cent vingt lieues de la mer, est Cusco, bâtie par le premier des incas, dans un terrein fort inégal et sur le penchant de plusieurs collines. Ce ne fut d'abord qu'une foible bourgade, qui avec le tems devint une cité considérable, qu'on divisa en autant de quartiers qu'il y avoit de nations incorporées à l'empire. Chaque peuple avoit la liberté de suivre ses anciens usages : mais tous devoient adorer l'astre brillant qui féconde le globe. Aucun édifice n'avoit de la majesté, de l'agrément, des commodités ; parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. Le temple du soleil lui-même ne pouvoit être distingué des autres bâtimens publics ou particuliers que par son étendue et par l'abondance des métaux prodigués pour son ornement.

Au Nord de cette capitale étoit une espèce de citadelle, élevée avec beaucoup de soin, de travail et de dépense. Les Espagnols parlèrent long-tems de ce monument de l'industrie Péruvienne avec une admiration qui sub-

juga l'Europe entière. Des gens éclairés ont vu ces ruines, et le merveilleux a disparu. On s'est enfin convaincu que cette fortification n'avoit guère d'autre supériorité sur les autres ouvrages du même genre érigés dans le pays, que d'avoir été construite avec des pierres plus considérables.

A quatre lieues de la ville étoient les maisons de campagne des grands et des incas, dans la salubre et délicieuse vallée d'Yucai. C'est-là qu'on alloit rétablir sa santé ou se délasser des fatigues du gouvernement.

Après la conquête, la place ne conserva guère que son nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitans, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainsi cette fatalité qui bouleverse la terre, les mers, les empires, les nations; qui jette successivement sur tous les points du globe la lumière des arts et les ténèbres de l'ignorance; qui transporte les hommes et les opinions, comme les vents et les courans poussent les productions marines sur les côtes: cette impénétrable et bizarre destinée voulut que des Européens avec tout le cortège de nos crimes, que des moines avec tous les préjugés de leur croyance, vinssent régner et dormir

dans ces murs où les vertueux incas faisoient depuis si long-tems le bonheur des hommes et où le soleil étoit si solemnellement adoré. Qui peut donc prévoir quelle race et quel culte s'élèveront un jour sur les débris de nos royaumes et de nos autels ? Cusco compte sous ses nouveaux maîtres vingt-six mille habitans.

Au milieu des montagnes se voient encore quelques autres villes ; Chupuisaca ou la Plata, qui a treize mille ames ; Potosi, vingt-cinq mille ; Oropesa, dix-sept mille ; la Paz, vingt mille ; Guancavelica, huit mille ; Huamanga, dix-huit mille cinq cents.

Mais, qu'on le remarque bien, aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offroient un territoire fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux et sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux et florissans, n'attirèrent pas un seul regard. Bientôt, ils ne présentèrent que le tableau déplorable d'un désert affreux, et cette confusion plus triste et plus hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. La vue du désordre ne déplaît pas toujours, elle étonne quelquefois ; celle de la destruction

afflige. Le voyageur conduit par le hasard ou par la curiosité dans ces régions désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares et sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide et vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles et une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or, qui n'avoit égard ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule de tous les établissemens. Quelques-uns se sont soutenus; plusieurs sont tombés, et il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guère vécu jusqu'alors que de maïs, de fruits et de légumes, où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel et du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'est du maïs trempé dans l'eau, et retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis

un peu rôtir et enfin moudre. La farine bien pétrie est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, et ne doit pas durer plus long-tems. Le grand inconvénient de cette boisson qui, prise avec peu de modération, enivre infailliblement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de sept ou huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur.

Toutes les cultures établies dans l'empire avoient uniquement pour but les premiers besoins. Il n'y avoit pour la volupté que la seule coca. C'est un arbrisseau qui se ramifie beaucoup et ne s'élève guère au-dessus de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont alternes, ovales, entières, marquées dans leur longueur de trois nervures, dont deux sont peu apparentes. Les fleurs ramassées en bouquets le long des tiges, sont petites, composées d'un calice à cinq divisions, de cinq pétales garnis à leur base d'une écaille. Le pistil entouré de dix étamines et surmonté de trois styles se change en une petite baie rougeâtre, oblongue qui, en se séchant, devient triangulaire et contient un noyau rempli d'une seule amande.

La feuille de la coca faisoit les délices des Péruviens. Ils la mâchoient après l'avoir mêlée avec une terre d'un gris blanc et de nature savonneuse qu'ils nommoient *tocera*. C'étoit, dans leur opinion, un des plus salutaires restaurans qu'ils pussent prendre. Leur goût pour la coca a si peu varié, que si elle venoit à manquer à ceux d'entr'eux qui sont enterrés dans les mines, ils cesseroient de travailler, quelques rigueurs qu'on pût employer pour les y contraindre.

Les conquérans ne s'accommodèrent, ni de la nourriture, ni des boissons du peuple vaincu. Ils naturalisèrent librement et avec succès tous les grains, tous les fruits, tous les quadrupèdes de l'ancien hémisphère dans le nouveau. La métropole, qui s'étoit proposé de fournir à sa colonie des vins, des huiles, des eaux-de-vie, voulut d'abord interdire la culture de la vigne et de l'olivier : mais on ne tarda pas à comprendre qu'il seroit impossible de faire passer réguliérement au Pérou des objets sujets à tant d'accidens et d'un si gros volume ; et il fut permis de les y multiplier autant que le climat et les besoins le comporteroient.

Après avoir pourvu à une subsistance meil-

leure et plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode et plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama et le paco.

XXIX. *Particularités sur le lama, le paco, le guanaco et la vigogne.*

Le lama est un animal haut de quatre pieds et long de cinq ou six : mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau alongé et les lèvres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arrière qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs et sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs; ils sont quelquefois un jour entier à gémir sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de

la nature. Ainsi, plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés et contraints dans les mouvemens et les sensations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas par les soins et les secours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits et communément un seul qui suit la mère en naissant. Son accroissement est prompt, et sa vie assez courte. A trois ans, il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit et finit vers quinze.

On emploie les lamas, comme les mulets, à transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils vont lentement, mais d'un pas grave et ferme; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; descendant des ravines et gravissant des rochers où les hommes ne sauroient les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent, doux, mesurés et fleg-

matiques comme les Péruviens. Pour s'arrêter, ils plient les genoux et baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent avec la même attention et marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, et ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine et les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces : mais quand ils sont excédés ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler ou de les frapper : ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant de la tête contre la terre. Jamais ils ne se défendent, ni des pieds, ni des dents ; et dans la fureur de l'indignation, ils se contente de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espèce succursale, plus petite, avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramassé ; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama. Fait, comme lui, à porter des fardeaux ; plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas et les pacos sont d'autant plus

utiles à l'homme, que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant suffit pour leur nourriture, et leur fournit une salive abondante et fraîche qui les dispense de boire.

Du tems des incas, les peuples montroient un grand attachement pour ces animaux utiles, et cette bienveillance s'est perpétuée. Avant de les employer aux travaux pour lesquels ils sont propres, les Péruviens assemblent leurs parens, leurs amis, leurs voisins. Aussitôt que l'assemblée est formée, commencent des danses et des festins qui durent deux jours et deux nuits. De tems en tems, les convives vont rendre visite aux lamas et aux pacos, leur tiennent des discours pleins de sentiment et leur prodiguent toutes les tendresses qu'on feroit à la personne la plus chérie. On commence ensuite à s'en servir: mais sans les dépouiller des rubans et des bandelettes dont on avoit paré leur tête.

Parmi les lamas, il y a une espèce sauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs et plus légers que les lamas domestiques, courans comme le cerf, grimpans comme le chamois, couverts d'une laine courte et de

couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupes, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines et hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le Nord, voyagent dans les glaces, séjournent au-dessus de la ligne de neige; vigoureux et nombreux dans les hauteurs des Cordilières; chétifs et rares au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, ni les chiens ni les chasseurs ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, espèce sauvage de Pacos, se plaisent encore plus dans le froid et sur les montagnes. Elles sont si timides que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent et les poussent dans des défilés, à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de linge sur des cordes élevées de trois ou quatre pieds. Ces lambeaux, agités par le vent, leur font tant de peur, qu'elles restent attroupées et serrées l'une contre l'autre, se laissant plutôt tuer que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco qui, plus hardi,

saute par-dessus les cordes, elles le suivent et s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique Méridionale et sur-tout aux plus hautes Cordilières, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaissent considérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe ; mais ils y ont tous péri. Sans penser que ces animaux au Pérou même cherchoient le plus grand froid, les Espagnols les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces espèces auroient peut-être réussi sur les Alpes ou les Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de considérations utiles et profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'état, que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas et des pacos peut être mangée quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert aux Indiens de chaussure, aux Espagnols pour des harnois. Il est possible aussi de se nourrir du guanaco : mais la vigogne n'est recherchée que pour sa toison et pour les bezoards qu'elle produit.

Tous ces animaux n'ont pas une laine égale,

Celle du lama et du paco, qui sont domestiques, est fort inférieure à celle du guanaco et sur-tout à celle de la vigogne. On trouve même une grande différence dans la laine du même animal. Celle du dos est communément d'un blond clair et de qualité médiocre; sous le ventre, elle est blanche et fine; blanche et grossière dans les cuisses. Son prix, en Espagne, est depuis quatre jusqu'à neuf francs la livre pesant, selon sa qualité.

Ces toisons étoient utilement employées au Pérou, avant que l'empire eût subi un joug étranger. Cusco en fabriquoit, pour l'usage de la cour, des tapisseries ornées de fleurs, d'oiseaux, d'arbres assez bien imités. Elles servoient ailleurs à faire des mantes qui couvroient une chemise de coton. On les retroussoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agrafes d'or et d'argent : leurs femmes, avec des épingles des mêmes métaux couronnées d'émeraudes, et le peuple, avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton assez fine et teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun, sous le même climat n'avoient pour tout vêtement

tement qu'une ceinture tissue de filamens d'écorce d'arbre, qui couvroit, dans les deux sexes, ce que la pudeur défend de montrer.

La fierté et les habitudes des conquérans, qui leur rendoient généralement incommodes ou méprisables tous les usages établis dans les contrées qui servoient de théâtre à leur avarice ou à leur fureur, ne leur permirent pas d'adopter l'habillement des Péruviens. Ils demandèrent à l'Europe tout ce qu'elle possédoit de plus fini, de plus magnifique en toiles et en étoffes. Avec le tems, les trésors qu'on avoit d'abord pillés s'épuisèrent; et il ne fut plus possible d'en obtenir de nouveaux, qu'en faisant de grandes avances et en se livrant à des travaux d'une utilité douteuse. Alors, les profusions diminuèrent. Les anciennes fabriques de coton, que l'oppression avoit réduites à presque rien, reprirent quelque vigueur. Il s'en éleva d'un autre genre; et leur nombre a augmenté successivement.

Avec la laine de vigogne, on fabrique, dans plusieurs provinces, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Cette laine, mêlée avec la laine extrêmement dégénérée des moutons venus d'Europe, sert à faire des tapis et des

draps passables. Cette dernière seule est convertie en serges et en d'autres étoffes grossières.

Les manufactures de luxe sont établies à Arequipa, à Cusco et à Lima. De ces trois grandes villes partent tous les bijoux et tous les diamans, toute la vaisselle des particuliers et toute l'argenterie des églises. Ces ouvrages sont grossièrement travaillés et mêlés de beaucoup de cuivre. On ne retrouve guére plus de goût et de perfection dans les galons, dans les broderies, dans les dentelles qui sortent des mêmes ateliers.

D'autres mains s'exercent à dorer les cuirs, à faire avec du bois et de l'ivoire des morceaux de marqueterie et de sculpture, à tracer quelques figures sur des marbres trouvés depuis peu à Cuença, ou sur des toiles de lin venues de l'ancien hémisphère. Ces productions d'un art imparfait servent à la décoration des maisons, dès palais, des temples. Le dessin n'en est pas absolument mauvais; mais les couleurs manquent de vérité et ne sont pas durables. Cette industrie appartient presqu'exclusivement aux Indiens fixés à Cusco, et moins opprimés, moins abrutis sur ce théâtre de leur première gloire que dans

tout le reste de l'empire. Si ces Américains, à qui la nature a refusé l'esprit d'invention mais qui savent imiter, avoient eu d'excellens modèles et des maîtres habiles, ils seroient devenus du moins de bons copistes. On porta à Rome, sur la fin du siècle dernier, des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoisseurs trouvèrent du génie.

Ici, j'entends des murmures. On me dit : quel intérêt veux-tu que je prenne à ces vains détails dont tu m'importunes depuis si long-tems ? Parle-moi de l'or, de l'argent du Pérou. Dans cette région si reculée du Nouveau-Monde, *jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ses métaux*. Qui que tu sois qui m'interpelles ainsi, homme avare, homme sans goût, qui, transporté au Mexique et au Pérou, n'étudierois ni les mœurs, ni les usages, qui ne daignerois pas jetter un coup-d'œil sur les fleuves, sur les montagnes, sur les forêts, sur les campagnes, sur la diversité des climats, sur les poissons et sur les insectes; mais qui demanderois où sont les mines d'or ? où sont les ateliers ? où l'on travaille l'or ? je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage, comme les féroces Européens dans

ces riches et malheureuses contrées ; je vois que tu étois digne de les y accompagner, parce que tu avois la même ame qu'eux. Hé bien, descends dans ces mines ; trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi ; et si tu en remontes, connois du moins la force criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes, puisses-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver le remords. Que l'or change de couleur, et que tes yeux ne le voient que teint de sang.

XXX. *Description des mines du Pérou, et spécialement de celles de platine et de mercure.*

On trouve dans le pays des Incas des mines de cuivre, d'étain, de soufre, de bitume, qui sont généralement négligées. L'extrême besoin a procuré quelque attention à celles de sel. On y taille ce fossile en pierres proportionnées à la force des lamas et des pacos destinés à les distribuer dans toutes les provinces de l'empire éloignées de l'océan. Ce sel est de couleur violette et a des veines comme le jaspe. Il n'est vendu, ni au poids, ni à la mesure ; mais en pierres dont le volume est à-peu-près égal.

Une nouvelle matière a été découverte

depuis peu dans ces régions : c'est la platine, ainsi appellée du mot Espagnol *plata*, dont on a fait le diminutif *platina* ou petit argent.

C'est une substance métallique qui jusqu'ici n'a été apportée du Nouveau-Monde dans l'ancien, que sous la forme de petits graviers anguleux, triangulaires et fort irréguliers, comme de la grosse limaille de fer. Sa couleur est d'un blanc moyen, entre la blancheur de l'argent et celle du fer, ayant un peu le gras du plomb.

M. Ulloa est le premier qui ait parlé de la platine, dans la relation qu'il publia en 1748, d'un long voyage qu'il venoit de faire au Pérou. Il apprit à l'Europe que cette substance extraordinaire, et qu'on doit regarder comme un huitième métal, venoit des mines d'or de l'Amérique et se trouvoit en particulier dans celles du nouveau royaume.

L'année suivante, Wood, métallurgiste Anglais, en apporta quelques échantillons de la Jamaïque dans la Grande-Bretagne. Il les avoit reçus huit ou neuf ans auparavant de Carthagène, et les avoit soumis, avant personne, à des expériences.

De très-habiles chymistes se sont occupés depuis, d'expériences et de recherches sur la

platine; en Angleterre, M. Lewis; en Suède, M. Scheffer; en Prusse, M. Margraff; enfin, en France, MM. Macquer, Beaumé, de Buffon, de Morveau, de Sickeugen, de Milly. Les travaux réunis de ces différens chymistes ont tellement avancé nos connoissances sur cet objet, qu'on ne craint pas de dire, qu'il est peu de substances métalliques qui nous soient aujourd'hui mieux connues que la platine. Celle qui nous arrive en France n'est jamais absolument pure. Elle est communément mêlée avec une quantité assez considérable d'un petit sable noir, aussi attirable à l'aimant que le meilleur fer, mais qui est indissoluble dans les acides, et qui se fond avec beaucoup de difficulté. Enfin on y remarque quelquefois des parcelles d'or très-fines.

Ce mélange, à-peu-près constant, de la platine brute avec l'or et avec le fer, avoit fait soupçonner qu'elle pouvoit bien n'être autre chose qu'un alliage de ces deux métaux; et en effet, en fondant ensemble de l'or et du fer, ou mieux encore, de l'or et du sable magnétique, semblable à celui qui se trouve mêlé avec la platine, on obtient un alliage qui a quelques rapports apparens avec cette substance métallique : mais un

examen plus approfondi semble avoir détruit cette opinion, et les expériences de MM. Macquer et Beaumé, et sur-tout celles de M. le baron Sickengen, paroissent avoir démontré, que la platine est un métal particulier, qui n'est formé de la combinaison d'aucun autre, et qui a des qualités qui lui sont propres.

Le peu de connoissances que les chymistes ont eues jusqu'ici de l'histoire naturelle de la platine, et la petite quantité qu'ils en ont eue en leur possession, ne leur a pas permis d'y appliquer encore en grand les travaux de la métallurgie : mais les méthodes qu'ils ont données, et celles sur-tout dont on est redevable à M. le baron de Sickengen, sont suffisantes pour l'exactitude chymique. Il ne reste plus qu'à les rendre plus simples et moins dispendieuses.

La première opération à faire sur la platine, consiste à en séparer l'or, le fer et le sable magnétique, avec lequel elle est unie. Pour remplir cet objet, on la dissout à l'aide d'un peu de chaleur dans une eau régale, formée d'à-peu-près parties égales d'acide nitreux et d'acide marin. Le sable qui est indissoluble, reste au fond du vase où l'on opère,

et en transvasant la liqueur, on a une dissolution qui contient de l'or, du fer et de la platine. Pour opérer d'abord la séparation de l'or, on ajoute à la dissolution une petite portion de vitriol de fer. Aussitôt l'or se précipite, mais il n'en est pas de même de la platine, qui continue à demeurer unie au dissolvant. Enfin pour se débarrasser du fer, on verse goutte à goutte dans la même liqueur, de l'alkali qui a été préalablement calciné avec du sang de bœuf. Aussitôt le fer se précipite sous la couleur de bleu de Prusse, et il ne reste plus dans la dissolution que de la platine parfaitement pure, combinée avec l'eau régale.

La platine ainsi purifiée, il ne s'agit plus que de la séparer de son dissolvant, et c'est à quoi on parvient par l'addition du sel ammoniac. Ce sel précipite la platine sous couleur jaune, et ce précipité traité à grand feu se ramollit et se fond même; et en le forgeant sous le marteau, on en obtient de la platine très-pure et très-malléable. Il paroît d'après ce qu'on a pu recueillir du mémoire de M. le baron de Sickengen, qui a été communiqué à l'académie des sciences, mais qui n'a point encore été publié, que la platine brute, trai-

tée seule et chauffée à grand feu, se ramollit assez pour pouvoir être forgée et mise en barreaux ; et cette circonstance indique tout naturellement la marche qu'il y auroit à suivre pour la traiter dans les travaux en grand.

Le métal qu'on obtient par ces différens procédés, est à-peu-près de la même pesanteur spécifique que l'or ; il est d'une couleur qui tient le milieu entre celle du fer et de l'argent ; il est susceptible de se forger, de s'étendre en lames minces, de se filer, mais il n'est pas à beaucoup près aussi ductile que l'or, et le fil qu'on en obtient n'est pas, à diamètre égal, en état de supporter un poids aussi fort sans se rompre. Dissous dans de l'eau régale, on peut, en le précipitant, lui faire prendre une infinité de couleurs différentes ; et M. le comte de Milly est parvenu à varier tellement ces précipités, qu'il a fait exécuter un tableau dans lequel il n'entroit presque uniquement que de la platine.

L'or est susceptible de s'allier avec tous les métaux, et la platine à comme lui cette propriété : mais lorsqu'elle entre dans l'alliage dans une trop grande proportion, elle le rend cassant. Alliée avec le cuivre jaune, elle forme un métal dur et compacte, susceptible

de prendre le plus beau poli, qui ne se ternit point à l'air, et qui seroit en conséquence très-propre à faire des miroirs de télescope.

Il ne paroît pas que le mercure ait aucune action sur la platine, M. Lewis avoit proposé en conséquence l'amalgame avec le mercure, comme un moyen propre à la séparer d'avec l'or, auquel elle pouvoit avoir été unie : mais ce moyen a été regardé par les chymistes modernes comme incertain et fautif ; et il existe aujourd'hui des méthodes plus sûres. Telles sont celles dont on a parlé au commencement de cet article.

Ce nouveau métal présente des propriétés infiniment intéressantes pour la société. Il n'est attaquable par aucun acide simple, ni par aucun dissolvant connu, si ce n'est par l'eau régale ; il n'est point susceptible de se ternir à l'air, ni de s'y couvrir de rouille ; il réunit à la fixité de l'or et à la propriété qu'il a d'être indestructible, une dureté presqu'égale à celle du fer, une infusibilité beaucoup plus grande. Enfin on ne peut se refuser de conclure en considérant tous les avantages de la platine, que ce métal mérite, au moins par sa supériorité sur tous les autres, de partager le titre de roi des métaux, que l'or a obtenu depuis si long-tems.

Il seroit à desirer sans doute, qu'un métal aussi précieux pût devenir commun, et qu'on pût l'employer pour les ustensiles de cuisine, dans les arts et dans les laboratoires de chymie. Il réuniroit tous les avantages des vaisseaux de verre, de porcelaine et de grès, sans en avoir la fragilité. Un préjugé du ministère Espagnol, et qui a été long-tems celui de tous les chymistes, nous prive de cet avantage. On s'est persuadé que la platine pouvoit s'allier avec l'or, de manière à ne pouvoir en être séparée par aucun moyen, et en conséquence on a cru devoir interdire l'extraction et le transport d'une substance qui pouvoit fournir des armes dangereuses à la cupidité. Mais aujourd'hui qu'on connoît des moyens aussi simples et aussi faciles de séparer l'or d'avec la platine, que de séparer l'argent d'avec l'or; aujourd'hui que les chymistes nous ont appris que lorsque ces deux métaux sont dissous dans l'eau régale, on peut précipiter l'or par l'addition du vitriol de mars, ou la platine par l'addition du sel ammoniac, et que dans les deux cas, ces deux métaux sont parfaitement séparés; enfin, aujourd'hui que ceux qui gouvernent les nations ont des moyens faciles pour

s'éclairer en consultant les académies, on ne peut douter que le gouvernement Espagnol ne s'empresse de tirer parti d'une richesse dont il paroît jusqu'ici qu'il est le seul possesseur, et dont il peut faire un usage utile pour sa nation et pour la société toute entière.

Hors une seule, la nature n'a point formé des mines d'or et d'argent dans ce qu'on appelle les vallées du Pérou. Les grosses masses de ces précieux métaux qui s'y rencontrent quelquefois, y ont été transportées par des embrâsemens souterrains, des volcans, des tremblemens de terre ; par les révolutions que l'amérique a essuyées, essuie encore tous les jours. Ces masses détachées s'offrent aussi de tems en tems ailleurs. Vers l'an 1730, on trouva non-loin de la ville de la Paz, un morceau d'or qui pesoit quatre-vingt-dix marcs. C'étoit un composé de six différentes espèces de ce précieux métal, depuis dix-huit jusqu'à vingt-trois karats et demi. On ne voit que peu de mines et de bas aloi dans les monticules voisins de la mer. C'est seulement dans les lieux très-froids et très-élevés qu'elles sont riches et multipliées.

Sans avoir des monnoies, les Péruviens connoissoient l'emploi de l'or et de l'argent qu'ils

qu'ils réduisoient en bijoux, ou même en vases. Les torrens et les rivières leur fournissoient le premier de ces métaux ; mais pour se procurer le second, il falloit plus de travail et plus d'industrie. Le plus souvent on ouvroit la terre, mais jamais si profondément que les travailleurs ne pussent jetter eux-mêmes le minérai sur les bords de la fosse qu'ils avoient creusée, ou du moins l'y faire arriver, en le transmettant de main en main. Quelquefois aussi on perçoit le flanc des montagnes, et l'on suivoit, dans un espace toujours très-peu étendu, les différentes veines que la fortune pouvoit offrir. C'étoit par le moyen du feu qu'étoient fondus les deux métaux, qu'ils étoient dégagés des matières étrangères qui s'y trouvoient mêlées. Des fourneaux, où un courant d'air remplissoit la fonction du soufflet, entiérement inconnu dans ces régions, servoient à cette opération difficile.

Porco, peu éloigné du lieu où un des lieutenans de Pizarre fonda, en 1539, la ville de la Plata, Porco étoit de toutes les mines que les Incas faisoient travailler, la plus abondante et la plus connue. Ce fut aussi la première que les Espagnols exploitèrent après la conquête. Une infinité d'autres ne tardèrent pas à suivre.

Toutes, sans exception, toutes se trouvèrent d'une exploitation très-dispendieuse. La nature les a placées dans des contrées privées d'eau, de bois, de vivres, de tous les soutiens de la vie, qu'il faut faire arriver avec de grands frais à travers des déserts immenses. Ces difficultés ont été surmontées, le sont encore avec plus ou moins de succès.

Plusieurs mines qui eurent de la réputation ont été abandonnées successivement. Leur produit, quoiqu'égal à celui des premiers tems, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses qu'il falloit faire pour l'obtenir. Cette révolution est réservée à beaucoup d'autres.

On a été forcé de renoncer à des mines qui avoient donné de fausses espérances. De ce nombre a été celle d'Ucantaya, découverte en 1703, soixante lieues au Sud-Est de Cusco. Ce n'étoit qu'une croûte d'argent presque massif, qui rendit d'abord beaucoup, mais qui fut bientôt épuisée.

Des mines très-riches ont été négligées, parce que les eaux s'en étoient emparées. La disposition du terrein qui, du sommet des Cordilières, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Le mal

s'est trouvé quelquefois sans remède ; d'autres fois on l'a réparé ; le plus souvent il s'est perpétué, faute de moyens, d'activité ou d'intelligence.

On s'attacha d'abord de préférence aux mines d'or. Les gens sages ne tardèrent pas à se décider pour celles d'argent, généralement plus suivies, plus égales, et par conséquent moins trompeuses. Plusieurs des premières sont cependant encore exploitées. Des succès assez suivis font regarder celles de Lutixaca, d'Araca, de Suches, de Caracaua, de Fipoani, de Cachabamba comme les plus riches.

Entre celles d'argent qui, de nos jours, ont le plus de réputation, il faut placer celle de Huantajaha, exploitée depuis quarante ou cinquante ans, à deux lieues de la mer, près de la rade d'Iqueyque. En creusant cinq à six pieds dans la plaine, on trouve souvent des masses détachées qu'on ne prendroit d'abord que pour un mélange confus de gravier et de sable, et qui à l'épreuve, rendent en argent les deux tiers de leur pesanteur. Quelquefois, il y en a de si considérables, qu'en 1749 on en envoya deux à la cour d'Espagne, l'une de cent soixante-quinze

livres, et l'autre de trois cent soixante-quinze. Dans les montagnes, le métal est en filon et de deux espèces. Celle que dans la contrée on nomme *barra*, se coupe comme le roc, et prend la route de Lima, où elle est travaillée. Elle donne le plus souvent une, deux, trois, quatre et jusqu'à cinq parties d'argent pour une de pierre. L'autre est purifiée par le moyen du feu dans le pays même. Si cinq de ces quintaux ne produisent pas un marc d'argent, elle est jettée dans les décombres. Ce mépris vient de l'excessive cherté des vivres, de l'obligation de tirer l'eau potable de quatorze lieues, de la nécessité d'aller moudre le minérai à une distance très-considérable.

A trente lieues Nord-Est d'Arequipa, est Caylloma. Ses mines furent découvertes très-anciennement; on ne cessa jamais de les exploiter, et leur abondance est toujours la même.

Celles du Potosi furent trouvées en 1545. Un Indien, nommé Hualpa, qui poursuivoit des chevreuils, saisit, dit-on, pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détachèrent et laissèrent appercevoir un lingot d'argent. Ce Péruvien s'en servit pour ses usages, et ne manqua pas de re-

tourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son concitoyen Guanca, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillèrent; et l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage.

Cette connoissance échauffa rapidement les esprits. Plusieurs mines furent aussitôt ouvertes dans une montagne qui a la forme d'un cône, une lieue de circonférence, cinq à six cents toises d'élévation, et la couleur d'un rouge obscur. Avec le tems, une montagne moins considérable et qui sort de la première, fut également et aussi heureusement fouillée. Les trésors qu'on tiroit de l'une et de l'autre, furent l'origine d'une des plus grandes et des plus opulentes cités du Nouveau-Monde.

Dans aucune contrée du globe, la nature n'offrit jamais à l'avidité humaine d'aussi riches mines que celles du Potosi. Indépendamment de ce qui ne fut pas enregistré et qui s'écoula en fraude, le quint du gouvernement, depuis 1545 jusqu'en 1564, monta à 36,450,000 livres chaque année. Mais cette

prodigieuse abondance de métaux ne tarda pas à diminuer. Depuis 1564 jusqu'en 1585, le quint annuel ne fut que de 15,187,489 liv. 4s. Depuis 1585 jusqu'en 1624, de 12,149,994 l. 12 s. Depuis 1624 jusqu'en 1633, de 6,074,997 l. 6 s. Depuis cette dernière époque, le produit de ces mines a si sensiblement diminué, qu'en 1763 le quint du roi ne passa pas 1,364,682 l. 12 sols.

Dans les premiers tems, chaque quintal de minérai donnoit cinquante livres d'argent. Cinquante quintaux de minérai ne produisent plus que deux livres d'argent. C'est un, au lieu de douze cent cinquante.

Pour peu que cette dégradation augmente, on sera forcé de renoncer à cette source de richesses. Il est même vraisemblable que cet événement seroit déja arrivé si, au Potosi, la mine n'étoit si tendre, si les eaux n'étoient si favorablement disposées pour la moudre, que les dépenses y sont infiniment moindres que par-tout ailleurs.

Mais pendant que les mines du Potosi voyoient s'éclipser graduellement leur éclat, s'élevoient, non loin d'elles, à une grande réputation celles d'Oruro. Leur prospérité augmentoit même, lorsque les eaux s'emparè-

rent des plus abondantes. Au tems où nous écrivons, on n'a pas encore réussi à les saigner, et tant de trésors restent toujours submergés. Les mines de Popo, les plus importantes de celles qui ont échappé à ce grand désastre, ne sont éloignées que de douze lieues de la ville de San-Philippe de Austria de Gruro, bâtie dans ce canton autrefois si célèbre.

Nul accident ne troubla jamais les travaux d'aucun des mineurs établis à l'Ouest de la Plata, dans le district de Carangas. Cependant ceux que le hasard avoit attirés à Turco furent constamment les plus heureux, parce que cette montagne leur offrit toujours un minérai incorporé ou comme fondu dans la pierre, et par conséquent plus riche que tous les autres.

Dans le diocèse de la Paz et assez près de la petite ville de Puno, Joseph Salcedo découvrit, vers l'an 1660, la mine de Layca-Cota. Elle étoit si abondante qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabaisse les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie

du Nouveau-Monde, de travailler quelques jours à leur profit, sans peser et sans mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une multitude d'aventuriers. Leur avidité leur mit les armes à la main. Ils se chargèrent; et leur bienfaiteur, qui n'avoit rien négligé pour prévenir ou pour étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. De pareils traits seroient capables d'affoiblir dans les ames le penchant à la bienfaisance, et mon cœur a répugné à rapporter celui-ci.

Pendant que Salcedo étoit en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-tems cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena et quelques autres hommes entreprenans s'associèrent, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. L'ouvrage étoit assez avancé en 1754, pour qu'on en retirât déja quelque utilité. Nous ignorons ce qui est arrivé depuis cette époque.

Toutes les mines du Pérou étoient originairement exploitées par le moyen du feu. Dans la plupart, on lui substitua en 1571 le mercure.

Ce puissant agent se trouve en deux états différens dans le sein de la terre. S'il y est tout pur et sous la forme fluide qui lui est propre, on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine. S'il y est combiné avec le soufre, il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif, qu'on nomme *cinabre.*

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers tems à Montpellier sous les édifices de la ville même, et que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, *Alpes Juliœ.* Le hasard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cents pieds. On y descend par des puits, comme dans les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour y passer ; et il y a des endroits où il fait si chaud, qu'il n'est pas possible de s'arrêter sans se trouver dans une sueur très-abondante. C'est dans ces souterrains qu'est le mercure dans une espèce d'ar.

gile ou dans des pierres. Quelquefois même, on voit couler cette substance en forme de pluie et suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes de ces souterrains, qu'un homme seul en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux, qui préfèrent ce mercure à l'autre. C'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, et dans la pharmacie, et dans la métallurgie, c'est celui qui a été tiré du cinabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre et du mercure, deux matières volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu et y joindre un intermède. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. La Hongrie, l'Esclavonie, la Bohême, la Carinthie, le Frioul et la Normandie fournissent à l'Europe cette dernière espèce de mercure. Ce qu'il en faut à l'Espagne pour le Mexique, sort de sa mine d'Almaden déjà célèbre du tems des Romains : mais le Pérou a trouvé dans son sein même, à Guanca-Velica, de quoi pourvoir à tous ses besoins.

Cette mine étoit, dit-on, connue des anciens Péruviens, qui s'en servoient uniquement pour peindre leur visage. On l'oublia dans le chaos où la conquête plongea cette région infortunée. Elle fut retrouvée en 1566, selon quelques historiens, et en 1564 selon d'autres : mais Pedro-Fernandez Velasco fut le premier qui, en 1571, imagina de la faire servir à l'exploitation des autres mines. Le gouvernement s'en réserva la propriété. Dans la crainte même que les droits qu'il mettoit sur le mercure ne fussent fraudés, il défendit d'ouvrir, sous quelque prétexte que ce fût, d'autres mines du même genre.

La mine de Guanca-Velica a éprouvé plusieurs révolutions. Au tems où nous écrivons, sa circonférence est de cent quatre-vingts vares, son diamètre de soixante, et sa profondeur de cinq cent treize. Elle a quatre ouvertures, toutes au sommet de la montagne, un petit nombre d'arcs-boutans destinés à soutenir les terres, et trois soupiraux qui donnent de l'air ou servent à l'écoulement des eaux. Elle est exploitée par quelques associés, la plupart sans fortune, auxquels le souverain fait les avances dont ils ont besoin, et qui lui livrent

le mercure à un prix convenu. Les hommes employés à ces travaux, éprouvoient autrefois assez généralement des mouvemens convulsifs. Cette calamité, est maintenant beaucoup moins commune ; soit parce que le mercure que le minérai contenoit, a diminué de plus de moitié, soit qu'on ait imaginé quelques précautions qui avoient été d'abord négligées. Ceux qui ont soin des fourneaux sont presque les seuls exposés aujourd'hui à ce malheur, et encore leur guérison est-elle assez facile. Il n'y a qu'à les faire passer dans un climat chaud, qu'à les occuper à la culture des terres. Le mercure qui infectoit leurs membres sort par la transpiration.

La stérilité de Guanca-Velica et des terres limitrophes est remarquable. Aucun arbre fruitier n'a pu y être naturalisé. De toutes les espèces de blé qu'on a semées, l'orge seul a germé, et encore n'est-il jamais parvenu à former du grain. Il n'y a que la pomme de terre qui ait prospéré.

L'air n'est pas plus salubre que le sol n'est fertile. Les enfans, nouvellement nés, périssent par le tetanos encore plus souvent que dans le reste du Nouveau-Monde. Ceux qui ont échappé à ce danger, sont attaqués

à trois ou quatre mois d'une toux violente, et meurent la plupart dans des convulsions, à moins qu'on n'ait l'attention de les transporter sous un ciel plus doux. Cette précaution nécessaire pour les Indiens, pour les métis, l'est beaucoup plus pour les Espagnols, qui sont moins robustes. La rigueur extrême du climat, les vapeurs sulfureuses qui couvrent l'horizon, le tempérament généralement vicié des pères et des mères, doivent être les causes principales d'une si grande calamité.

Il y avoit long-tems que les monts très-élevés de Guanca-Velica occupoient les hommes avides de richesses, lorsqu'ils sont venus intéresser la physique.

Les astronomes, envoyés en 1735 au Pérou pour mesurer les degrés du méridien, parcoururent un espace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur jusqu'au midi de la ville de Guanca, et n'apperçurent aucun signe qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes les plus hautes de l'univers eussent été jamais couvertes par l'océan. Les bancs de coquillages qu'on découvrit quelque tems après au Chili, ne prouvoient pas le contraire, parce qu'ils étoient

sur des hauteurs qui n'avoient que cinquante toises. Mais depuis que Guanca-Velica a offert des coquilles en nature et des coquilles pétrifiées, les unes et les autres en très-grand nombre, c'est une nécessisé de revenir sur ses pas, et d'abandonner toutes les conséquences qu'on avoit tirées de ce phénomène.

Ce n'est pas à Guanca-Vélica que le mercure est livré au public. Le gouvernement l'envoie dans les provinces où sont les mines. Les dépôts sont au nombre de douze. En 1763, Guanca-Velica en consomma lui-même cent quarante-deux quintaux; Tauja, deux cent quarante-sept; Pasco, sept cent vingt-neuf; Truxillo, cent trente-un; Cusco, treize; la Plata, trois cent soixante-neuf; la Paz, trenre; Caylloma, trois cent soixante-quatorze; Carangas, cent cinquante; Oruro, douze cent soixante-quatre; Potosi, mille sept cent quatre-vingt-douze. Ce qui fut en tout, cinq mille deux cent quarante-un quintaux.

Quoique la qualité du minérai décide de la plus grande ou de la moindre consommation du mercure, on pense généralement dans l'autre hémisphère, où la métallurgie est très-imparfaite, que dans l'ensemble,

la consommation du mercure est égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines. Dans cette supposition, les douze dépôts qui, depuis 1759 jusqu'en 1763, livrèrent, année commune, cinq mille trois cent quatre quintaux dix-huit livres de mercure, devoient recevoir cinq mille trois cent quatre quintaux dix-huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cent cinquante. Ce furent donc deux mille sept cent cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

XXXI. *Renversement et réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou.*

Lima a toujours vu couler dans son sein la plus grande partie de ces richesses, qu'elles aient ou n'aient pas échappé à la vigilance du fisc. Cette capitale, bâtie en 1535, par François Pizarre, et devenue depuis si célèbre, est située à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuse. Sa vue se promène d'un côté, sur un océan tranquille; et de l'autre, s'étend jusqu'aux Cordilières. Son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siècles, mais

couvertes d'un pied de terre, que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant, ont dû y amener des montagnes.

Des cannes à sucre, des oliviers sans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel, qui donnent aux viandes un goût exquis, des menus grains destinés à la nourriture des volailles, qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les espèces, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. L'orge et le froment y prospérèrent longtems : mais un tremblement de terre y fit, il y a plus d'un siècle, une si grande révolution, que les semences pourrissoient sans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de stérilité que le sol redevint tout ce qu'il avoit été. Lima, ainsi que les autres villes des vallées, doit principalement ses subsistances aux sueurs des noirs. Ce n'est guère que dans l'intérieur du pays que les champs sont exploités par les Indiens.

Avant l'arrivée des Espagnols, toutes les constructions se faisoient au Pérou sans aucuns fondemens. Les murs des maisons particulières et des édifices publics étoient également jettés sur la superficie de la terre,

avec quelques matériaux qu'ils fussent élevés. L'expérience avoit appris à ces peuples, que dans la région qu'ils habitoient, c'étoit l'unique manière de se loger solidement. Leurs conquérans, qui méprisoient souverainement ce qui s'écartoit de leurs usages, et qui portoient par-tout les pratiques de l'Europe, sans examiner si elles convenoient aux contrées qu'ils envahissoient, leurs conquérans s'éloignèrent en particulier à Lima de la manière de bâtir qu'ils trouvoient généralement établie. Aussi, lorsque les naturels du pays virent ouvrir de profondes tranchées et employer le ciment, dirent-ils que leurs tyrans creusoient des tombeaux pour s'enterrer; et c'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit un jour de ses dévastateurs.

La prédiction s'est accomplie. La capitale du Pérou, renversée en détail par onze tremblemens de terre, fut enfin détruite par le douzième. Le 28 octobre 1746, à dix heures et demie du soir, tous ou presque tous les édifices, grands et petits, s'écroulèrent en trois minutes. Sous ces décombres furent écrasées treize cents personnes. Un nombre infi-

niment plus considérable furent mutilées ; et la plupart périrent dans des tourmens horribles.

Callao, qui sert de port à Lima, fut également bouleversé ; et ce fut le moindre de ses malheurs. La mer qui avoit reculé d'horreur au moment de cette terrible catastrophe, revint bientôt assaillir de ses vagues impétueuses l'espace qu'elle avoit abandonné. Le peu de maisons et de fortifications qui avoient échappé, devinrent sa proie. De quatre mille habitans que comptoit cette rade célèbre, il n'y en eut que deux cens de sauvés. Elle avoit alors vingt-trois navires. Dix-neuf furent engloutis, et les autres jettés bien avant dans les terres par l'océan irrité.

Le ravage s'étendit sur toute la côte. Le peu qu'il y avoit de bâtimens dans ses mauvais ports furent fracassés. Les villes des vallées souffrirent généralement quelques domages ; plusieurs même furent totalement bouleversées. Dans les montagnes, quatre ou cinq volcans vomirent des colonnes d'eau si prodigieuses, que le pays en fut inondé.

Les esprits tombés depuis long-tems comme en léthargie, furent réveillés par cette funeste catastrophe ; et ce fut Lima qui

donna l'exemple de ce changement. Il falloit déblayer d'immenses décombres entassés les uns sur les autres. Il falloit retirer les richesses immenses enterrées sous ces ruines. Il falloit aller chercher à Guayaquil, et plus loin encore, tout ce qui étoit nécessaire pour d'innombrables constructions. Il falloit avec des matériaux rassemblés de tant de contrées élever une cité supérieure à celle qui avoit été détruite. Ces prodiges, qu'on ne devoit pas attendre d'un peuple oisif et efféminé, s'exécutèrent très-rapidement. Le besoin donna de l'activité, de l'émulation, de l'industrie. Lima, quoique peut-être moins riche, est actuellement plus agréable que lorsqu'en 1682, ses murs offrirent à l'entrée du vice-roi, Duc de Palata, des rues pavées d'argent. Il est aussi plus solidement bâti ; et voici pourquoi.

La vanité d'avoir des palais aveugla longtems les habitans de la capitale du Pérou sur les dangers auxquels cette folle ostentation les exposoit. Inutilement, la terre engloutit, à diverses époques, ces masses énormes ; l'instruction ne fut jamais assez forte pour les corriger. La dernière catastrophe leur a ouvert les yeux. Ils se sont soumis à la

nécessité, et ont enfin suivi l'exemple des autres Espagnols fixés dans les vallées.

Les maisons sont actuellement fort basses, et n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée. Elles ont pour mur des poteaux placés de distance en distance. Ces intervalles sont remplis par des cannes assez semblables aux nôtres, mais qui n'ont point de cavité, qui sont très-solides, qui pourrissent difficilement, et qui sont enduites d'une terre glaise. Ces singuliers édifices sont couronnés par un toit de bois entièrement plat, recouvert aussi de terre glaise, précaution suffisante dans un climat où il ne pleut jamais. Un osier de grande résistance, que dans le pays on nomme chaglas, lie les différentes parties de ces bâtimens les unes aux autres, et les unit toutes aux fondemens. Avec cette construction, les maisons entières se prêtent aisément aux mouvemens qui leur sont communiqués par les tremblemens de terre. Elles peuvent bien être endommagées par ces mouvemens convulsifs de la nature : mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Cependant ces bâtimens ne manquent pas d'apparence. L'attention qu'on a d'en peindre en pierres de taille les murailles et les corniches, ne laisse pas soupçonner la qualité

des matériaux dont ils sont formés. On leur trouve même un air de grandeur et de solidité auquel il ne seroit pas naturel de s'attendre. Le vice de construction est encore mieux sauvé dans l'intérieur des maisons où tous les ornemens sont peints aussi d'une manière plus ou moins élégante. Dans les édifices publics, on s'est un peu écarté de la méthode ordinaire. Plusieurs ont dix pieds d'élévation en brique cuite au soleil ; quelques églises même ont en pierre une hauteur pareille. Le reste de ces monumens est en bois peint ou doré ; ainsi que les colonnes, le frises et les statues qui les décorent.

Les rues de Lima sont larges, parallèles, et se coupent à angles droits. Des eaux tirées de la rivière de Rimac qui baigne ses murs, les lavent, les rafraîchissent continuellement. Ce qui n'est pas employé à cet usage salutaire, est heureusement distribué pour la commodité des citoyens, pour l'agrément des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Les fléaux de la nature qui ont ranimé à un certain point les travaux à Lima, ont eu moins d'influence sur les mœurs.

La superstition qui règne sur toute l'étendue de la domination Espagnole, tient au

Pérou deux sceptres dans ses mains ; l'un d'or, pour la nation usurpatrice et triomphante ; l'autre de fer, pour ses habitans esclaves et dépouillés. Le scapulaire et le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols Péruviens. C'est sur la forme et la couleur de ces espèces de talismans, que le peuple et les grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit monachal fait au dernier moment la sécurité des riches malversateurs. Ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, cet être vengeur du crime n'osera descendre dans leurs tombeaux et s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils espèrent participer aux sacrifices des pontifes beaucoup plus que les pauvres et les esclaves.

D'après d'aussi funestes erreurs, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un et l'autre monde ? La vanité d'éterniser son nom et la promesse d'une vie immortelle transmettent à des cénobites une fortune dont on ne sauroit plus jouir ; et les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs

qui vont enrichir ces hommes, qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi, l'ordre des sentimens, des idées et des choses est renversé; et les enfans des pères opulens sont condamnés à une misère forcée par la pieuse rapacité d'une foule de mendians volontaires. L'Anglais, le Hollandais, le Français perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant. L'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers; et telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au sacerdoce ou lui doivent des redevances. Le monachisme y a fait ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici, l'on attache sa fortune à un *minaret*, pour l'assurer à son héritier; là, on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastère, par la crainte d'être damné. Les motifs sont un peu divers : mais, à la longue, l'effet est le même. Dans l'une et l'autre contrée, l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; et ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves asiatiques en présence de leur despote.

Ces extravagances pourroient faire soup-

çonner un abrutissement entier. Ce seroit une injustice. Depuis le commencement du siècle, les bons livres sont assez communs à Lima ; on n'y manque pas absolument de lumières ; et il peut nous être permis de dire que les navigateurs Français y semèrent, durant la guerre pour la succession, quelques bons principes. Cependant, les anciennes habitudes n'ont que peu perdu de leur force. L'Espagnol créole passe toujours sa vie chez des courtisannes, ou s'amuse dans sa maison à boire l'herbe du Paraguay. Il craindroit d'ôter des plaisirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. Son goût le porte à se marier derrière l'église, expression qui, dans le pays, signifie vivre dans le concubinage. En vain les évêques anathématisent tous les ans, à pâques, les personnes engagées dans ces liens illicites. Que peuvent ces vains foudres contre l'amour, contre l'usage, sur-tout contre le climat qui lutte sans cesse et l'emporte à la fin sur toutes les lois civiles et religieuses contraires à son influence ?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes, que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart, celles de Lima principalement, ont des yeux brillans; une peau blanche ;

blanche ; un teint délicat, animé, plein de fraîcheur et de vie ; une taille moyenne et bien prise ; un pied mieux fait et plus petit que celui des Espagnoles même ; des cheveux épais et noirs qui flottent, comme au hasard et sans ornement, sur des épaules et un sein d'albâtre.

Tant de graces naturelles sont relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter. C'est la plus grande somptuosité dans les vêtemens ; c'est une profusion sans bornes de perles et de diamans dans toutes les espèces de parure où il est possible de les faire entrer. On met même une sorte de grandeur et de dignité à laisser égarer, à laisser détruire ces objets précieux. Rarement une femme, même sans titre et sans noblesse, se montre-t-elle en public sans étoffes d'or et sans pierreries. Jamais elle ne sort que suivie de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leurs maîtresses.

Les odeurs sont d'un usage général à Lima. Les femmes n'y sont jamais sans ambre. Elles en répandent dans leur linge et dans leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum na-

turel des fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, et les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches et quelquefois leurs cheveux, comme des bergères.

Le goût de la musique, répandu dans tout le Pérou, se change en passion dans la capitale. Ses murs ne retentissent que de chansons, que de concerts de voix et d'instrumens. Les bals sont fréquens. On y danse avec une légéreté surprenante : mais on néglige trop les graces des bras, pour s'attacher à l'agilité des pieds, sur-tout aux inflexions du corps, images des vrais mouvemens de la volupté.

Tels sont les plaisirs que les femmes, toutes vêtues d'une manière plus élégante que modeste, goûtent et répandent dans Lima. Mais c'est particuliérement dans les délicieux salons où elles reçoivent compagnie qu'on les trouve séduisantes. Là, nonchalamment couchées sur une estrade qui a un demi-pied d'élévation et cinq ou six de large, et sur des tapis et des carreaux superbes, elles coulent des jours tranquilles dans un délicieux repos. Les hommes qui sont admis à leur conversation s'asseyent à quelque distance, à moins

qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à l'estrade, qui est comme le sanctuaire du culte et de l'idole. Cependant, les divinités aiment mieux y être libres que fières ; et bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe ou de la guitarre, chantent même et dansent quand on les en prie.

Les citoyens les plus distingués trouvent, dans les majorats ou substitutions perpétuelles que leur ont transmis les premiers conquérans leurs ancêtres, de quoi fournir à ces profusions : mais les biens-fonds n'ont pas suffi à un grand nombre de familles, même très-anciennes. La plupart ont cherché des ressources dans le commerce. Une occupation si digne de l'homme, dont elle étend à la fois l'activité, les lumières et la puissance, ne leur a jamais paru déroger à leur noblesse ; et les loix les ont confirmés dans une manière de penser si utile et si raisonnable. Leurs fonds, joints aux remises qu'on fait sans cesse de l'intérieur de l'empire, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou font entr'elles ; des affaires qu'elles font avec le Mexique et le Chili ; des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

XXXII. *Panama fut long-tems le pont de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenoit ce commerce.*

Le détroit de Magellan paroissoit la seule voie ouverte pour cette dernière liaison. La longueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses et peu connues; la crainte d'exciter l'ambition des autres nations; l'impossibilité de trouver un asyle dans des événemens malheureux; d'autres considérations peut-être tournèrent toutes les vues vers Panama.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670, elle fut pillée et brûlée par des pirates. On l'a rebâtie dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa première place, et à trois lieues du port de Perico, formé par un grand nombre d'iles, et assez vaste pour contenir les plus nombreuses flottes. Elle donne des loix aux provinces de Panama, de Veraguas et de Darien, régions sans habitans, sans culture, sans richesses, et qu'on décora du grand nom de royaume de Terre-ferme, à une époque où l'on espéroit beaucoup de

leurs mines. De son propre fonds, Panama n'a jamais offert au commerce que des perles.

La pêche s'en fait dans quarante-trois îles de son golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs nègres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent et replongent dans la mer, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage.

Chaque noir doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perles, celles où la perle n'est pas entiérement formée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation qui lui est imposée, lui appartient incontestablement. Il peut le vendre à qui bon lui semble : mais pour l'ordinaire, il le cède à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins, plus communs aux îles où se trouvent les perles, que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs. Le *mantas* qui tire son nom de sa figure, les roule sous son corps et les étouffe. Pour se défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur est armé d'un poignard. Aussi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de

ces poissons voraces, il l'attaque avec précaution, le blesse et le met en fuite. Cependant, il périt toujours quelques pêcheurs, et il y en a un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont communément d'assez belle eau. Il y en a même de remarquables par leur grosseur et par leur figure. L'Europe en achetoit autrefois une partie : mais depuis que l'art est parvenu à les imiter, et que la passion pour les diamans en a fait tomber ou diminuer l'usage, c'est le Pérou qui les prend toutes.

Cette branche de commerce contribua cependant beaucoup moins à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il jouissoit d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des incas, destinées pour notre hémisphère. Ces richesses, arrivées par une flotille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet et les autres par le Châgre, à Porto-Bello, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue et approuvée par Colomb, en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre-de-Dios. Elle est disposée, en forme de croissant, sur le penchant d'une mon-

tagne qui entoure le port. Ce port célèbre, autrefois très-bien défendu par des fortifications que l'amiral Vernon détruisit en 1749, paroît offrir une entrée large de six cents toises : mais elle est tellement rétrecie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entière.

L'intempérie de Porto-Bello est si connue, qu'on l'a surnommé le tombeau des Espagnols. Ce fut plus d'une fois une nécessité d'y abandonner des navires dont les équipages avoient tous péri. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems et ont généralement un tempérament vicié. Il est comme honteux d'y demeurer. On n'y voit que quelques nègres, quelques mulâtres, un petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois du gouvernement. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes, n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siècle, aucune femme n'avoit osé y accoucher : elle auroit cru vouer ses enfans, se vouer elle-même à une mort certaine. Les plantes trans-

plantées dans cette région funeste, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives et continuelles, n'ont jamais prospéré. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe, qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Bello; et à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on seroit porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée.

Les désordres du climat n'empêchèrent pas que Porto-Belo ne devînt d'abord le théâtre du plus grand commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du Nouveau-Monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne et connus sous le nom de galions, s'y rendoient de leur coté, chargés de tous les objets de nécessité, d'agrément ou de luxe qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Les députés des deux commerces régloient à bord de l'amiral le prix des marchandises sous les yeux du commandant de l'escadre et du président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinsèque de chaque

chose, mais sur sa rareté ou son abondance. L'habileté des agens consistoit à si bien faire leurs combinaisons, que les cargaisons apportées d'Espagne absorbassent tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise, lorsqu'il se trouvoit des marchandises négligées faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement, il étoit permis aux négocians Européens d'aller achever leurs ventes dans la mer du Sud, et aux négocians Péruviens de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les échanges commençoient. Ils n'étoient ni longs ni difficiles. La franchise la plus noble en étoit la base. Tout se passoit avec tant de bonne-foi, qu'on n'ouvroit pas les caisses des piastres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. Jamais cette confiance réciproque ne fut trompée. Il se trouva plus d'une fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés sur les factures. Les méprises étoient réparées avant le départ des vaisseaux ou à leur retour. Seulement, il arriva, en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe

que toutes les piastres reçues à la dernière foire avoient un cinquième d'alliage. La perte fut soufferte par les commerçans Espagnols : mais comme les monnoyeurs de Lima furent reconnus pour auteurs de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tint d'abord assez régulièrement. On voit par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois ; et les douze flottes parties depuis le 4 août 1628, jusqu'au 3 juin 1645, prouve qu'on ne s'écartoit pas de cette règle. Elles revenoient, après un voyage de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, chargées d'immenses richesses, en or, en argent et en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption, jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande considérable, qui jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama, en 1670, par le pirate Anglais, Jean Morgan, eut des suites encore plus fâcheuses. Le Pérou qui envoyoit ses fonds, d'avance dans cette ville, ne

les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagène. Ce changement occasionna des retards, des incertitudes. Les foires diminuèrent, et le commerce interlope augmenta.

L'élévation d'un prince Français sur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale ; et dès les premières hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo ; où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se refugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Bello fut alors tout-à-fait interrompue ; et la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes et suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht ne finit pas le désordre. Le malheur des circonstances voulut que la cour de Madrid ne pût pas se dispenser de donner exclusivement à une compagnie Anglaise le privilège de pourvoir le Pérou d'esclaves. Elle se vit même forcée d'accorder à ce corps avide le droit d'envoyer à chaque foire un vaisseau chargé des différentes marchandises que le pays pouvoit consommer. Ce bâtiment qui n'auroit dû être que de cinq cents tonneaux, en portoit toujours plus de mille. On ne lui donnoit ni eau, ni

vivres. Quatre ou cinq navires, qui le suivoient, fournissoient à ses besoins, et substituoient des effets nouveaux aux effets déjà vendus. Les galions, écrasés par cette concurrence, l'étoient encore par les versemens frauduleux dans tous les ports où l'on conduisoit les nègres. Enfin, il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-tems ce commerce; et l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'elles dussent être regardées comme le trésor commun de tous les peuples.

Depuis cette époque, Panama et Porto-Bello sont infiniment déchus. Ces deux villes ne servent plus qu'à quelques branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

XXXIII. *Les Espagnols ont substitué la route du détroit de Magellan et du cap de Horn à celle de Panama.*

On sait que Magellan découvrit, en 1520, à l'extrémité méridionale de l'Amérique le fameux détroit qui porte son nom. Il y vit, et l'on y a vu souvent depuis, des hommes qui avoient environ un pied de plus que les Européens.

Européens. D'autres navigateurs n'ont rencontré sur les mêmes plages que des hommes d'une taille ordinaire. Pendant deux siècles, on s'est mutuellement accusé d'ignorance, de prévention, d'imposture. Enfin, il est arrivé des voyageurs, auxquels un heureux hasard a présenté des hordes d'une hauteur commune, des hordes d'une stature élevée, et qui ont conclu d'un événement aussi décisif, que leurs précurseurs avoient eu raison dans ce qu'ils affirmoient, et tort dans ce qu'ils avoient nié. Alors seulement on a fait attention qu'il n'y avoit point d'habitans sédentaires dans ces lieux incultes; qu'ils y arrivoient de différentes régions plus ou moins éloignées ; et qu'il étoit vraisemblable que les sauvages d'une contrée étoient plus grands que ceux d'une autre. La physique a appuyé cette conjecture. Jamais, en effet, on ne pourra raisonnablement penser que la nature s'éloigne plus de ses voies en engendrant ce qu'il nous a plû de nommer géans, qu'en donnant le jour à ce que nous appelons nains.

Il y a des géans et des nains dans toutes les contrées. Il y a des géans, des nains et des hommes d'une taille commune, nés d'un

même père et d'une même mère. Il y a des géans, des nains dans toutes les espèces d'animaux, d'arbres, de fruits, de plantes; et quel que soit le système qu'on préfère sur la génération, on ne doit non plus s'étonner de la diversité de la taille entre les hommes dans la même famille ou dans des familles différentes, que de voir des fruits différens en volume à un arbre voisin ou sur le même arbre. Celui qui expliquera un de ces phénomènes les aura tous expliqués.

Le détroit de Magellan a cent quatorze lieues de long, et en quelques endroits moins d'une lieue de large. Il sépare la terre des Patagons de celle de Feu, qu'on présume n'avoir formé autrefois qu'un même continent. La conformité de leurs stériles côtes, de leur âpre climat, de leurs monstrueux rochers, de leurs montagnes inaccessibles, de leurs neiges éternelles, de leurs sauvages habitans: tout doit faire penser que ce grand canal de navigation est l'ouvrage de quelqu'une de ces révolutions physiques, qui changent si souvent la face du globe.

Quoique ce fût long-tems, le seul passage connu pour arriver à la mer du Sud; les dangers qu'on y trouvoit le firent presque

oublier. La hardiesse du célèbre Drake, qui porta, par cette voie, le ravage sur les côtes du Pérou, inspira aux Espagnols la résolution d'y former un grand établissement, destiné à préserver de toute invasion cette riche partie du Nouveau-Monde.

Pedro Sarmiento, chargé de cette entreprise importante, partit d'Europe en 1581, avec vingt-trois navires et trois mille cinq cents hommes. L'expédition fut contrariée par des calamités si multipliées, que l'amiral n'arriva l'année suivante au détroit qu'avec quatre cents hommes, trente femmes et des vivres pour sept ou huit mois. Les restes déplorables d'une si belle peuplable furent établis à Philippeville, dans une baie sûre, commode, spacieuse. Mais l'infortune qui avoit si cruellement assailli les Espagnols dans leur traversée, les poursuivit obstinément au terme de leur voyage. On ne leur envoya aucun secours; le pays ne fournissoit point de subsistances; et ils périrent de misère. De vingt-quatre malheureux qui avoient échappé à ce fléau terrible, vingt-trois, dont la destinée est toujours restée inconnue, s'embarquèrent pour la rivière de la Plata. Fernando Gomes, le seul qui restoit, fut recueilli, en

1587, par le corsaire Anglais Cawendish, qui donna au lieu où il l'avoit trouvé le nom de port *Famine*.

Cependant, la destruction de la colonie eut de moindres suites qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduisoit dans ces régions éloignées. En 1616, des navigateurs Hollandais ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne qui vouloient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux Français durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siècle. L'impossibilité où se trouvoit Phillppe V d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son aïeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses, fit recevoir ces alliés avec joie, et ils gagnèrent dans les premiers tems jusqu'à huit cens pour cent. Les négocians de Saint-Malo, qui s'étoient emparés de ce commerce, n'acquirent pas des richesses pour eux seuls. En 1709, ils les livrèrent à leur patrie, accablée par l'inclémence des saisons, par des défaites réitérées, par une administration ignorante, arbitraire et fiscale.

Une navigation qui permettoit de si nobles sacrifices, excita bientôt une émulation trop universelle. La concurrence devint si considérable, les marchandises tombèrent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de les vendre, et que plusieurs armateurs les brûlèrent, pour n'être pas réduits à les remporter. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir. Et ces étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la cour de Madrid prit en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-tems.

Cependant, ce ne fut qu'en 1740 que les Espagnols commencèrent à doubler eux-mêmes le cap de Horn. Ils employèrent des bâtimens et des pilotes Malouins dans leurs premiers voyages : mais une assez courte expérience les mit en état de se passer de secours étrangers ; et ces mers orageuses furent bientôt plus familières à leurs navigateurs qu'elles ne l'avoient jamais été à leurs maîtres dans cette carrière.

XXXIV. *Le Pérou est-il aussi riche qu'il l'étoit autrefois ?*

Jusqu'alors la haute opinion qu'on avoit toujours eue, et long-tems avec raison, des richesses du Pérou, s'étoit maintenue. La cour d'Espagne accusoit le commerce interlope d'en avoir détourné la plus grande partie; et elle se flattoit que le nouveau systême les ramèneroit dans ses ports en aussi grande abondance qu'aux époques les plus reculées. Une évidence, à laquelle il fut impossible de se refuser, réduisit les plus incrédules à voir que les mines de cette partie du Nouveau-Monde n'étoient plus ce qu'elles avoient été; et que ce qu'elles avoient laissé de vuide n'avoit pas été rempli par d'autres objets.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, Lima ne reçut d'Espagne pour tout le Pérou que dix navires, qui remportèrent chaque année 30,764,617 l. Cette somme étoit formée par 4,594,192 l. en or; par 20,673,657 livres en argent; par 5,496,768 liv. en productions diverses.

Ces productions furent trente et un mille quintaux de cacao, qui furent vendus en Europe 3,250,000 livres. Six cens quintaux de

quinquina, qui furent vendus 207,360 livres. Quatre cent soixante-dix quintaux de laine de vigogne, qui furent vendus 324,000 livres. Dix mille huit cent cinquante quintaux de cuivre, qui furent vendus 810,108 livres. Dix mille six cens quintaux d'étain, qui furent vendus 915,300 livres.

Dans l'or et l'argent 1,620,000 livres appartenoient au gouvernement; 19,423,671 livres au commerce; 4,225,178 livres au clergé ou aux officiers civils et militaires.

Dans les marchandises, il y avoit 1,381,569 livres pour la couronne, et 4,115,190 livres pour les négocians.

Le tems a un peu changé l'état des choses, mais l'amélioration n'est pas considérable.

Fin du septième livre.

LIVRE HUITIÈME.

Conquête du Chili et du Paraguay par les Espagnols. Détail des événemens qui ont accompagné et suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colonies.

I.

Les Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau-Monde ?

La raison et l'équité permettent les colonies : mais elles tracent les principes dont il ne devroit pas être permis de s'écarter dans leur fondation.

Un nombre d'hommes, quel qu'il soit, qui descend dans une terre étrangère et inconnue, doit être considéré comme un seul homme. La force s'accroît par la multitude, mais le droit reste le même. Si cent, si deux cents hommes peuvent dire, *ce pays nous appartient*, un seul homme peut le dire aussi.

Ou la contrée est déserte, ou elle est en partie déserte et en partie habitée, ou elle est toute peuplée.

Si elle est toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hospitalité et aux secours que l'homme doit à l'homme. Si l'on m'expose à mourir de froid ou de faim sur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai besoin, et je tuerai celui qui s'y opposera. Mais lorsqu'on m'aura accordé l'asyle, le feu et l'eau, le pain et le sel, on aura rempli ses obligations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens voleur et assassin. On m'a souffert. J'ai pris connoissance des loix et des mœurs. Elles me conviennent. Je desire de me fixer dans le pays. Si l'on y consent, c'est une grace qu'on me fait, et dont le refus ne sauroit m'offenser. Les Chinois sont peut-être mauvais politiques, lorsqu'ils nous ferment la porte de leur empire : mais il ne sont pas injustes. Leur contrée est assez peuplée, et nous sommes des hôtes trop dangereux.

Si la contrée est en partie déserte en partie occupée, la partie déserte est à moi. J'en puis prendre possession par mon travail. L'ancien habitant seroit barbare, s'il venoit

subitement renverser ma cabane, détruire mes plantations et piller mes champs. Je pourrois repousser son irruption par la force. Je puis étendre mon domaine jusque sur les confins du sien. Les forêts, les rivières et les rivages de la mer nous sont communs, à moins que leur usage exclusif ne soit nécessaire à sa subsistance. Tout ce qu'il peut encore exiger de moi, c'est que je sois un voisin paisible, et que mon établissement n'ait rien de menaçant pour lui. Tout peuple est autorisé à pourvoir à sa sûreté présente, à sa sûreté à venir. Si je forme une enceinte redoutable, si j'amasse des armes, si j'élève des fortifications, ses députés seront sages s'ils viennent me dire : es-tu notre ami ? es-tu notre ennemi ? ami : à quoi bon tous ces préparatifs de guerre ? ennemi : tu trouveras bon que nous les détruisions ; et la nation sera prudente, si à l'instant elle se délivre d'une terreur bien fondée. A plus forte raison pourra t-elle, sans blesser les loix de l'humanité et de la justice, m'expulser et m'exterminer, si je m'empare de ses femmes, de ses enfans, de ses propriétés ; si j'attente à sa liberté civile ; si je la gêne dans ses opinions religieuses ; si je prétends lui donner des loix ;

si j'en veux faire mon esclave. Alors je ne suis dans son voisinage qu'une bête féroce de plus ; et elle ne me doit pas plus de pitié qu'à un tigre. Si j'ai des denrées qui lui manquent et si elle en a qui me soient utiles, je puis proposer des échanges. Nous sommes maîtres elle et moi de mettre à notre chose tel prix qu'il nous conviendra. Une aiguille a plus de valeur réelle pour un peuple réduit à coudre avec l'arête d'un poisson les peaux de bête dont il se couvre, que son argent n'en peut avoir pour moi. Un sabre, une coignée seront d'une valeur infinie pour celui qui supplée à ces instrumens par des cailloux tranchans, enchassés dans un morceau de bois durci au feu. D'ailleurs, j'ai traversé les mers pour apporter ces objets utiles, et je les traverserai derechef pour rapporter dans ma patrie les choses que j'aurai prises en échange. Les frais du voyage, les avaries et les périls doivent entrer en calcul. Si je ris en moi-même de l'imbécillité de celui qui me donne son or pour du fer, le prétendu imbécille se rit aussi de moi qui lui cède mon fer dont il connoit toute l'utilité, pour son or qui ne lui sert à rien. Nous nous trompons tous les deux, ou plus

nous ne nous trompons ni l'un ni l'autre. Les échanges doivent être parfaitement libres. Si je veux arracher par la force ce qu'on me refuse, ou faire accepter violemment ce qu'on dédaigne d'acquérir, on peut légitimement ou m'enchaîner ou me chasser. Si je me jette sur la denrée étrangère, sans en offrir le prix, ou si je l'enlève furtivement, je suis un voleur qu'on peut tuer sans remords.

Une contrée déserte et inhabitée, est la seule qu'on puisse s'approprier. La première découverte bien constatée fut une prise de possession légitime.

D'après ces principes, qui me paroissent d'éternelle vérité; que les nations Européennes se jugent et se donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent. Leurs navigateurs arrivent-ils dans une région du Nouveau-Monde qui n'est occupée par aucun peuple de l'ancien, aussitôt ils enfouissent une petite lame de métal, sur laquelle ils ont gravé ces mots : CETTE CONTRÉE NOUS APPARTIENT. Et pourquoi vous appartient-elle ? N'êtes-vous pas aussi injustes, aussi insensés que des sauvages portés par hasard sur vos côtes, s'ils écrivoient sur le sable de votre rivage ou sur l'écorce de vos arbres : CE PAYS EST A NOUS? Vous n'avez

aucun droit sur les productions insensibles et brutes de la terre où vous abordez, et vous vous en arrogez un sur l'homme votre semblable. Au lieu de reconnoître dans cet homme un frère, vous n'y voyez qu'un esclave, une bête de somme. O mes concitoyens! vous pensez ainsi, vous en usez de cette manière; et vous avez des notions de justice, une morale, une religion sainte, une mère commune avec ceux que vous traitez si tyranniquement. Ce reproche doit s'adresser plus particulièrement aux Espagnols; et il va être malheureusement justifié encore par leurs forfaits dans le Chili.

II. *Premières irruptions des Espagnols dans le Chili.*

Cette région, telle qu'elle est possédée par l'Espagne, a une largeur commune de trente lieues entre la mer et les Cordilières; et neuf cents lieues de côtes, depuis le grand désert d'Atacamas qui la sépare du Pérou, jusqu'aux îles de Chiloé qui la séparent du pays des Patagons. Les incas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée; et ils se proposoient d'assujettir le reste: mais ils trouvèrent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols, aussitôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro, parti de Cusco au commencement de 1535, avec cinq cent soixante-dix Européens et quinze mille Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas, auquel les mines du Potosi donnèrent depuis un si grand éclat. Pour se porter de cette contrée au Chili, on ne connoissoit que deux chemins, et ils étoient regardés l'un et l'autre comme presqu'impraticables. Le premier n'offroit sur les bords de la mer, que des sables brûlans, sans eau et sans subsistances. Pour suivre le second, il falloit traverser des montagnes très-escarpées, d'une hauteur prodigieuse et couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Ces difficultés ne rebutèrent pas le général; et il se décida pour le premier passage, par la seule raison qu'il étoit moins long. Son ambition coûta la vie à cent cinquante Espagnols et à dix mille Indiens: mais enfin il atteignit le terme qu'il s'étoit proposé, et y fut reçu avec une soumission entière par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands

avantages, si des intérêts particuliers ne lui eussent fait desirer de se retrouver au centre de l'empire. Sa petite armée refusa de repasser les Cordilières. Il fallut la ramener par la voie qui avoit été d'abord négligée ; et les hasards furent si heureux, qu'elle souffrit beaucoup moins qu'on ne l'avoit craint. Ce bonheur étendit les vues d'Almagro, et le précipita peut-être dans les entreprises où il trouva une fin tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduisoit, y pénétra sans résistance. Mais les nations qui l'habitoient ne furent pas plutôt revenues de l'étonnement où les armes et la discipline de l'Europe les avoient jettées, qu'elles voulurent recouvrer leur indépendance. La guerre dura dix ans sans interruption. Si quelque cantons, découragés par des pertes réitérées, se déterminoient à la soumission, un plus grand nombre s'obstinoit à défendre leur liberté, quoiqu'avec un désavantage presque continuel.

Un capitaine Indien, à qui son âge et ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui

donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la file l'une de l'autre et les mena à l'ennemi. Si la première étoit mise en déroute, elle devoit, au lieu de se replier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la dernière. Cet ordre, qui fut fidèlement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncèrent successivement tous les corps, sans en tirer aucun avantage considérable. Les hommes et les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arrière-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que les autres suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé et massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré*, lui crioient avec satisfaction ces sauvages. Ils profitèrent de leur victoire pour porter la désolation et le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, et tous auroient eu la même destinée, si des forces considérables, arrivées à propos du Pérou, n'eussent mis les vaincus en état de défendre les postes qui leur res-

toient, et de recouvrer ceux qu'on leur avoit enlevés.

III. *Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Manière dont leurs ennemis font la guerre.*

Ces hostilités meurtrières se sont renouvellées, à mesure que les usurpateurs ont voulu étendre leur empire, souvent même lorsqu'ils n'avoient pas cette ambition. Les combats ont été sanglans et n'ont guère été interrompus que par des trèves plus ou moins courtes. Cependant depuis 1771, la tranquillité n'a pas été troublée.

Les Araucos sont dans ces contrées les ennemis les plus ordinaires, les plus intrépides, les plus irréconciliables de l'Espagne. Souvent ils sont joints par les habitans de Tucapel et de la rivière Biobio, par ceux qui s'étendent vers les Cordilières. Comme ces peuples sont plus rapprochés par leurs habitudes des sauvages de l'Amérique Septentrionale que des Péruviens leurs voisins, les confédérations qu'ils forment sont toujours à craindre.

Ils ne portent à la guerre que leurs corps et ne traînent après eux ni tentes, ni bagage. Les mêmes arbres, dont ils tirent leur nourriture, leur fournissent les lances et les jave-

lots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent sans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en gens qui n'y sont pas attachés; et s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins et leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ce sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui aient osé se mesurer avec les Européens en rase campagne, et qui aient imaginé l'usage de la fronde pour lancer de loin la mort à leurs ennemis. Leur audace s'élève jusqu'à attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réussissent quelquefois, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, et cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté. Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils por-

tent en triomphe les console de la mort de cent Indiens.

Quelquefois les hostilités sont prévues de loin et concertées avec prudence. Le plus souvent, un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent. On choisit un chef; et voilà la guerre. Dans les ténèbres de la nuit fixée pour la rupture, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, et delà le carnage est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes Européennes, qu'on ne manque jamais de s'approprier. Delà l'origine de tant d'Indiens blancs et blonds.

Comme ces Américains font la guerre sans frais, sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, et ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premières ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili et le général Indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, règlent, dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontière étoit autrefois le théâtre de ces assemblées. Les deux dernières ont été tenues dans

la capitale de la colonie. On a même obtenu des sauvages, qu'ils y auroient habituellement quelques députés, chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

IV. *Etablissemens formés dans le Chili par les Espagnols.*

Malgré la chaleur et l'opiniâtreté de tant de combats, se sont formés au Chili plusieurs assez bons établissemens, principalement sur les bords de l'Océan.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée, en 1544, à cinq ou six cents toises de la mer, pour contenir les Indiens et pour assurer la communication du Chili avec le Pérou, ne fut jamais considérable. On la vit diminuer encore après que des pirates l'eurent saccagée et brûlée. Malgré la fertilité de ses campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre à son voisinage, elle ne s'est jamais bien relevée de cette infortune.

Valparayso ne fut d'abord qu'un amas de cabanes destinées à recevoir les marchandises qui venoient du Pérou, les denrées qu'on vouloit y envoyer. Peu-à-peu, les agens de ce commerce qui appartenoit en entier aux négocians de la capitale, réussirent à se l'ap-

proprier. Alors, ce vil hameau, quoique placé dans une situation très-désagréable, devint une ville florissante. Son port s'enfonce une lieue dans les terres. Le fond en est d'une vase gluante et ferme. A mille toises du rivage, il a trente-six ou quarante brasses d'eau, et quinze ou seize tout près de la plage. Dans les mois d'avril et de mai, les vents du Nord feroient courir quelques dangers aux navires, si on négligeoit de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voisine des meilleures cultures et de San-Iago, doit la rassurer contre la crainte de voir diminuer ses prospérités.

Ce fut en 1550 que fut bâtie la Conception, dans un terrein inégal, sablonneux, un peu élevé, sur les bords d'une baie, dont le développement embrasse près de quatre lieues, et qui a trois ports, dont un seul est sûr. La ville se vit d'abord le chef-lieu de la colonie : mais les Indiens voisins s'en rendirent si souvent les maîtres, qu'en 1574 il fut jugé convenable de la dépouiller de cette utile et honorable prérogative. En 1603, elle fut de nouveau détruite par un ennemi implacable. Depuis cette époque, plusieurs tremblemens de terre lui ont causé des dommages très

considérables. Telle est cependant l'excellence de son territoire, qu'il lui reste encore quelque éclat.

A soixante-quinze lieues de la Conception, toujours sur les bords de l'océan Pacifique, est Valdivia, ville plus importante que peuplée. Son port et sa forteresse, regardés comme la clef de la mer du Sud, furent long-tems sous l'inspection immédiate des vice-rois du Pérou. On comprit à la fin que c'étoit une surveillance trop éloignée ; et la place fut incorporée au gouvernement de la province.

Personne ne pensoit aux îles de Chiloë. Le bonheur qu'avoient eu les Jésuites de réunir et de civiliser un grand nombre de sauvages dans la principale, qui a cinquante lieues de long et sept ou huit de large, fit naître le desir de l'occuper. Au centre sont les Indiens convertis. Sur la côte orientale a été construite une fortification nommée Chacao, où l'on entretient la garnison nécessaire pour sa défense.

Dans l'intérieur des terres est San-Iago, bâti précipitamment en 1541, détruit en 1730 par un tremblement de terre, et rétabli aussitôt avec un agrément et des commodités qu'on ne trouve que très-rarement dans le Nouveau

Monde. Les maisons y sont à la vérité, fort basses et construites avec des briques durcies au soleil : mais elles sont toutes blanchies au-dehors, toutes peintes en-dedans, toutes accompagnées de jardins spacieux, toutes rafraîchies par des eaux courantes. On compte quarante mille habitans dans cette cité ; et le nombre en seroit plus grand, sans neuf convens de moines et sept de religieuses que la superstition y a érigés.

Entre les conjonctures malheureuses, sous lesquelles se fit la découverte du Nouveau-Monde, il ne faut pas oublier l'importance que donnoit aux moines l'esprit général de la superstition ; importance qui s'est depuis très-affoiblie dans quelques contrées ; qui paroît lutter avec force contre les progrès des lumières dans quelques autres ; qui domine impérieusement dans les possessions lointaines de l'Espagne, et qui laissera des traces aussi durables que funestes, quand elles seroient dès cet instant contrariées par toute l'autorité du ministère.

San-Iago est la capitale de l'état et le siège de l'empire. Celui qui y commande est subordonné au vice-roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement, aux finances

et à la guerre : mais il en est indépendant comme chef de la justice et président de l'audience royale. Onze corrégidors, répandus dans la province, sont chargés, sous ses ordres, des détails de l'administration.

Il s'est successivement formé dans cette contrée une population de quatre à cinq cent mille ames. On n'y voit que peu de ces infortunés esclaves que fournit l'Afrique; et la plupart sont consacrés au service domestique. Les descendans des premiers sauvages, que des féroces aventuriers asservirent avec tant de peine, où se sont réfugiés dans des montagnes inaccessibles, ou se sont perdus dans le sang de leurs conquérans. Tous les colons sont regardés et traités comme Espagnols. La noblesse de cette origine ne leur a pas inspiré cet éloignement invincible pour les occupations utiles, qui est si général dans leur nation. La plupart de ces hommes sains, agiles et robustes vivent sur des plantations éparses, et cultivent de leurs propres mains un terrein plus ou moins vaste.

V. *Fertilité du Chili, et son état actuel.*

Ils sont encouragés à ces louables travaux par un ciel toujours pur et toujours serein; par

par le climat le plus agréablement tempéré des deux hémisphères; et sur-tout par un sol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuse terre, les récoltes de vin, de blé, d'huile, quoique assez négligemment préparées, sont quadruples de celles que nous obtenons, avec toute notre activité et toutes nos lumières. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Plusieurs de nos animaux se sont perfectionnés, et les chevaux, en particulier, ont acquis une vitesse et une fierté que n'ont jamais eues les andalous dont ils descendent. La nature a poussé plus loin ses faveurs encore. Elle a prodigué à cette région un excellent cuivre qui est utilement employé dans l'ancien et le Nouveau-Monde. Elle lui a donné de l'or.

Avant 1750, le fisc n'avoit reçu aucune année, pour son vingtième de ce précieux métal, au-delà de 50,220 liv. A cette époque fut érigé dans la colonie un hôtel des monnoies. L'innovation eut des suites favorables. En 1771, le droit royal s'éleva à 200,032 liv. 4 sols; et il doit avoir beaucoup augmenté. L'alcavala et les douanes ne rendoient que 324,000 livres, et ils en rendent 1,080,000 liv.

Ces diverses branches de revenu sont grossies, depuis 1753, par la vente exclusive du tabac.

Aussi le Chili n'a-t-il plus besoin de puiser dans les caisses du Pérou pour ses dépenses publiques. La plus considérable est l'entretien des troupes. Elle monte à 490,125 liv. 12 sols pour la solde des mille fantassins, des deux cent quarante cavaliers, des deux compagnies d'Indiens affectionnés, qui, depuis 1754, forment l'état militaire du pays. Indépendamment de ces forces, dispersées dans les îles de Juan Fernandez et de Chiloë, dans les ports de la Conception et de Valparayso, sur les frontières des Andes, il y a dans Valdivia une garnison particulière de sept cent quarante-six soldats, qui coûte 653,473 liv. 12 sols. Ces moyens de défense seroient appuyés, s'il le falloit, par des milices très-nombreuses. Peut-être la partie qui combattroit à pied ne feroit-elle que peu de résistance, malgré les peines qu'on s'est depuis peu données pour l'exercer: mais il seroit raisonnable d'attendre quelque vigueur des meilleurs hommes de cheval qui soient peut-être sur le globe.

VI. *Commerce du Chili avec les sauvages, avec le Pérou et avec le Paraguay.*

Le Chili a toujours eu des liaisons de commerce avec les Indiens voisins de sa frontière, avec le Pérou et le Paraguay.

Les sauvages lui fournissent principalement le *poncho*. C'est une étoffe de laine, quelquefois blanche et ordinairement bleue, d'environ trois aunes de long sur deux de large. On y passe la tête par un trou pratiqué au milieu, elle se déploie sur toutes les parties du corps. Hors quelques cérémonies infiniment rares, les hommes, les femmes, les gens du commun, ceux d'une condition plus relevée, ne connoissent pas d'autre vêtement. Il coûte depuis trente jusqu'à mille livres, selon la finesse plus ou moins grande de son tissu, et principalement selon les bordures plus ou moins élégantes, plus ou moins riches qu'on y ajoute. Ces peuples reçoivent en échange de petits miroirs, des quincailleries, quelques autres objets de peu de valeur. Quelle que soit leur passion pour ces bagatelles lorsqu'on les expose à leurs yeux avides, jamais ils ne sortiroient de leurs forêts et de leurs campagnes pour les aller chercher. Il

faut les leur porter. Le marchand, qui veut entreprendre ce petit négoce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, et donne indistinctement sa marchandise à tous ceux qui la demandent. Ses opérations finies il annonce son départ, et tous les acheteurs s'empressent de lui livrer, dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Jamais il n'y eut dans ces contrats la moindre infidélité. On donne au marchand une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontière les draps et les troupeaux qu'il a reçus en paiement.

Ce n'est pas au fond des forêts, c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser l'homme et à s'en méfier. Si un de nos marchands, dans une de nos foires, distribuoit indistinctement ses effets, sans garantie, sans sûreté à tous ceux qui tendroient leurs mains pour les recevoir; croyez-vous qu'il en reparût un seul avec le prix de la chose qu'il auroit achetée? Ce que des hommes, sous l'empire de l'honneur et des loix religieuses et civiles, ne rougiroient pas de faire, un sauvage, affranchi de toute es-

pèce de contrainte, ne le fera pas. O honte de notre religion, de notre police et de nos mœurs!

Jusqu'en 1724, on vendit à ces sauvages du vin et des eaux-de-vie, dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse, ils prenoient les armes; ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient; ils dévastoient les champs de leur voisinage. Il est bien rare que le corrupteur ne soit châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple dans les enfans envers les pères qui ont négligé leur éducation; dans les femmes envers leurs maris, lorsqu'ils ont de mauvaises mœurs; dans les esclaves envers leurs maîtres; dans les sujets envers les souverains négligens; dans les peuples assujettis envers les usurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le châtiment des vices que nous avons semés dans l'autre hémisphère. Nous l'avons porté chez nous et chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons subjugués: chez nous, par la multitude de besoins factices que nous nous sommes faits: chez eux, en cent manières diverses, entre lesquelles on peut compter l'usage des liqueurs fortes que nous leur avons

appris à connoître et qui souvent leur a inspiré une fureur artificielle qu'ils ont tournée contre nous. De quelque manière qu'on s'y prenne, soit par la superstition, soit par le patriotisme même, soit par les breuvages spiritueux, on n'ôte point à l'homme sa raison, sans de fâcheuses conséquences. Si vous l'enivrez, quelle que soit son ivresse, ou elle cessera promptement, ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie ou l'excès habituel des liqueurs fortes, est un vice grossier et brutal qui ôte la vigueur à l'esprit, et au corps une partie de ses forces. C'est une brèche faite à la loi naturelle qui défend à l'homme d'aliéner sa raison, le seul avantage qui le distingue des autres animaux qui broutent avec lui autour du globe.

Ce désordre, quoique toujours blâmable, ne l'est pas également par-tout; parce qu'il n'entraîne pas les mêmes inconvéniens dans toutes les régions. Généralement parlant, il rend furieux dans les pays chauds, et stupide seulement dans les pays froids. Il a donc fallu le réprimer avec plus de sévérité sous un climat que sous un autre. Il est arrivé delà, que par-tout où s'est établi un gou-

vernement régulier, ce vice est devenu plus rare sous l'équateur que vers le pole.

Il n'en est pas ainsi parmi les nations sauvages. Celles du Midi, n'étant pas plus contenues que celles du Nord par le magistrat ou le préjugé, elles se sont toutes livrées, avec une égale fureur, à leur passion pour les liqueurs fortes. Il est entré dans la politique des Européens de leur en fournir, soit pour les dépouiller, soit pour les asservir, soit même pour les engager à quelques travaux utiles. Ces boissons n'ont été guère moins destructives de ces peuples que nos armes; et l'on ne peut s'empêcher de les placer au nombre des calamités dont nous avons inondé cet autre hémisphère.

Il faut louer l'Espagne d'avoir enfin renoncé à vendre aux sauvages du Chili des vins et des eaux-de-vie. Ce trait de sagesse a visiblement accru les liaisons qu'on entretenoit avec eux : mais il n'est pas possible qu'elles deviennent de long-tems aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou des cuirs, des fruits secs, du cuivre, des viandes salées, des chevaux, du chanvre, des grains, et reçoit en échange, du sucre, du tabac, du

cacao, de la faïance, plusieurs articles fabriqués à Quito, et quelques objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les navires expédiés de Callao, pour cette communication réciproquement utile. Durant près d'un siècle, aucun navigateur de ces mers paisibles n'osa perdre les terres de vue; et alors ces voyages duroient une année entière.

Un pilote de l'ancien monde, qui avoit enfin observé les vents, n'y employa qu'un mois. Il passa pour sorcier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal le justifia. On y reconnut que, pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes; et cette méthode fut adoptée généralement.

Le Chili envoie au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles et sur-tout de l'or. On lui donne en paiement, des mulets, de la cire, du coton, l'herbe du Paraguay, des nègres, et on lui donnoit beaucoup de marchandises de notre hémisphère, avant que les négocians de Lima eussent obtenu, par leur argent ou par leur crédit, que cette

dernière branche de commerce seroit interdite. La communication des deux colonies ne se fait point par l'océan. On a jugé plus court, plus sûr et même moins dispendieux de se servir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cent soixante-quatre lieues de San-Iago à Buenos-Ayres, et qu'il en faille faire plus de quarante dans les neiges et les précipices des Cordilières.

Si les rapports des deux établissemens viennent à se multiplier ou à s'étendre, ce sera par le détroit de Magellan ou par le cap de Horn, qu'il faudra les entretenir. On a douté jusqu'ici laquelle des deux voies étoit la meilleure. Le problême paroît résolu par les observations des derniers navigateurs. Ils se déclarent assez généralement pour le détroit, où l'on trouve de l'eau, du bois, du poisson, des coquillages, mille plantes souveraines contre le scorbut. Mais cette préférence ne doit avoir lieu que depuis septembre jusqu'en mars, c'est-à-dire, dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hiver, il faudroit borner sa marche à quelques heures, ou braver dans un canal le plus souvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courans, l'impétuosité des vagues avec une certitude

morale de naufrage. Dans cette saison, il convient de préférer la mer ouverte, et par conséquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaisons d'une absurdité palpable privèrent constamment le Chili de toute liaison directe avec l'Espagne. Le peu qu'il pouvoit consommer de marchandises de notre hémisphère lui venoient du Pérou, qui lui-même les recevoit difficilement et à grands frais par la voie de Panamà. Son sort ne changea pas même, lorsque la navigation du cap de Horn fut substituée à celle de l'isthme de Darien; et ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeoient ses côtes pour arriver à Lima, d'y verser quelques foibles parties de leurs cargaisons. Un soleil plus favorable vient enfin de se lever sur cette belle contrée. Depuis le mois de février 1778, il est permis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes prospérités doivent suivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence sur le Paraguay.

VII. *Les Espagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un siècle.*

C'est une vaste région, bornée au Nord, par le Pérou et le Brésil; au Midi, par les terres Magellaniques; au Levant par le Brésil; au Couchant, par le Chili et le Pérou.

Le Paraguay doit son nom à un grand fleuve que tous les Géographes croyoient se former dans le lac des Xarayès. Les commissaires Espagnols et Portugais, chargés en 1751 de régler les limites des deux empires, furent bien étonnés de se rencontrer à la source de cette rivière, sans avoir apperçu cet amas d'eau, qu'on disoit immense. Ils vérifiérent que ce qu'on avoit pris jusqu'alors pour un lac prodigieux, n'étoit qu'un terrein fort bas, couvert depuis le seizième jusqu'au dix-neuvième dégré de latitude, dans la saison des pluies, pas les inondations du fleuve. On sait depuis cette époque, que le Paraguay prend sa source dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizième dégré de latitude méridionale; et que vers le dix-huitième, il communique par quel-

ques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquites.

Avant l'arrivée des Espagnols, cette région immense contenoit un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit nombre de familles. Leurs mœurs devoient être les mêmes; et quand il eût existé quelque différence dans leur caractère, les nuances n'en auroient pas été saisies par les stupides aventuriers qui, les premiers, ensanglantèrent cette partie du Nouveau-Monde. La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel, qui étoit commun dans les forêts, quelques racines qui croissoient sans culture: c'étoit la nourriture de ces peuples. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions ils erroient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avoient à porter que quelques vases de terre, et qu'ils trouvoient par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations n'entraînoient que peu d'embarras. Quoiqu'ils vécussent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur avoit appris à lier leurs intérêts. Quelques individus se réunissoient sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations

associations, plus ou moins nombreuses selon la réputation et la qualité du chef, se dissipoient avec la même facilité qu'elles s'étoient formées.

La découverte du fleuve Paraguay fut faite en 1515 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré avec la plupart des siens, par les sauvages, qui pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traitèrent quelques années après de la même manière les Portugais venus du Brésil.

Les deux nations rivales également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, et tournèrent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, et le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté des Indes Orientales

beaucoup d'épiceries. L'avantage qu'on retira de leur vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve; lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens mis inhumainement à mort, se trouvèrent quelques parures d'or ou d'argent; et bâtit une espèce de fort à Rio-Tercero qui sort des montagnes du Tucuman. La résistance qu'opposoient les naturels du pays lui fit juger, que pour s'établir solidement, il falloit d'autres moyens que ceux qu'il avoit; et en 1530, il prit la route de l'Espagne pour les aller solliciter. Ceux de ses compagnons qu'il avoit laissés dans la colonie furent massacrés la plupart; et le peu qui avoit échappé à des flèches ennemies, ne tarda pas à le suivre.

Des forces plus considérables, conduites par Mendoza, parurent sur le fleuve en 1535,

et jettèrent les fondemens de Buenos-Ayres. Bientôt on s'y vit réduit à mourir de faim dans des palissades, ou à se vouer à une mort certaine, si l'on hasardoit d'en sortir pour se procurer quelques subsistances. Le retour en Europe paroissoit la seule voie pour sortir d'une situation si désespérée : mais les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines ; et ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnèrent un lieu où ils ne pouvoient plus rester, et allèrent fonder en 1536 l'Assomption, à trois cents lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole : mais, dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richesses ; et leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Cependant, il falloit se résoudre à périr, ou réussir à diminuer l'extrême aversion des sauvages. Le mariage des Espagnols avec les Indiennes, parut propre à opérer ce grand changement, et l'on s'y détermina. De l'union des deux peuples, si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des métis, qui, avec le tems, devint si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols,

dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des maures coule encore dans leurs veines en Europe, et celui des sauvages dans l'autre hémisphère. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent, comme les animaux, à croiser leurs races. Et plût au ciel qu'elles se fussent déja toutes fondues en une seule, qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éternisent les guerres et toutes les passions destructives ! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des frères. Comment espérer que le genre-humain devienne jamais une famille, dont les enfans suçant à-peu-près le même lait, ne respirent plus la soif du sang ? Elle s'engendre, cette cruelle soif, et se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse qui continuoit à rendre l'Espagnol cruel, même après les liens qu'il avoit formés. Il sembloit punir les Indiens de sa propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plusieurs navires qui périrent avec les troupes et les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir d'une opiniâ-

treté funeste, leur avarice si long-tems trompée. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-Ayres.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols, multipliés dans le Paraguay, étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortis de Zarate l'exécuta en 1581, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Quelques-unes des petites nations, qui étoient dans le voisinage de la place, subirent le joug. Celles qui tenoient davantage à leur liberté, s'éloignèrent, pour s'éloigner encore à mesure que les établissemens de leurs oppresseurs acquéroient de l'accroissement. La plupart finirent par se réfugier au Chaco.

VIII. *Ceux des Indiens qui ne veulent pas subir le joug de l'Espagne, se réfugient au Chaco.*

Ce pays, qui a deux cent cinquante lieues de long et cent cinquante de large, passe pour un des meilleurs de l'Amérique, et on le croit peuplé de cent mille sauvages. Ils

forment, comme dans les autres parties du Nouveau-Monde, un grand nombre de nations, dont quarante-six ou quarante-sept sont très-imparfaitement connues.

Plusieurs rivières traversent cette contrée. La Pilcomayo, plus considérable que toutes les autres, sort de la province de Charcas, et se divise en deux branches, soixante-dix lieues avant de se perdre dans Rio de la Plata. Son cours paroissoit la voie la plus convenable pour établir des liaisons suivies entre le Paraguay et le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702, qu'on tenta de la remonter. Les peuples qui en occupoient les rives, comprirent fort bien que tôt ou tard ils seroient asservis, si l'expédition étoit heureuse; et ils prévinrent ce malheur en massacrant tous les Espagnols qui en étoient chargés.

Dix-neuf ans après, les Jésuites reprirent ce grand projet : mais après avoir avancé trois cent cinquante lieues, ils furent forcés de rétrograder, parce que l'eau leur manqua pour continuer leur navigation. On les blâma d'avoir fait le voyage dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, qui sont dans ces régions le tems de la sécheresse; et personne ne parut douter que cette entre-

prise n'eût eu une issue favorable dans les autres saisons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuse, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avoit cru d'abord, puisqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le gouvernement n'a pas tout-à-fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces peuples. Après des fatigues incroyables et long-tems inutiles, quelques missionnaires sont enfin parvenus à fixer trois mille de ces vagabonds, dans quatorze bourgades, dont sept sont placées sur les frontières du Tucuman, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, et une seulement au voisinage de l'Assomption.

IX. *Les Espagnols parviennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui est propre à chacune d'elles.*

Malgré les incursions fréquentes des habitans du Chaco et la rage de quelques autres peuplades moins nombreuses, l'Espagne est parvenue à former dans cette région trois grandes provinces.

Celle qu'on nomme Tucuman est unie, ar-

rosée et saine. On y cultive avec le plus grand succès le coton et le blé que le pays peut consommer ; et quelques expériences ont démontré que l'indigo, que les autres productions particulières au Nouveau-Monde, y réussiroient aussi heureusement que dans aucun des établissemens qu'elles enrichissent depuis si long-tems. Ses forêts sont toutes remplies de miel. Il n'y a peut-être pas sur le globe de meilleurs pâturages. La plupart de ses bois sont d'une qualité supérieure. Il est en particulier un arbre désigné par le nom de quebracho, qu'on prétend approcher de la dureté, de la pesanteur, de la durée du meilleur marbre, et qui à cause de la difficulté des transports, est vendu au Potosi, jusqu'à dix mille livres. La partie des Andes qui est de ce département est abondante en or et en cuivre, on y a déja ouvert quelques mines.

Mais combien il faudroit de bras pour demander à ce vaste territoire les richesses qu'il renferme. Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à plus de cent mille habitans, Espagnols, Indiens, et nègres. Ils sont réunis dans sept bourgades dont San-Iago del Estero est la

principale, ou distribués sur des domaines épars, dont quelques-uns ont plus de douze lieues d'étendue et comptent jusqu'à quarante mille bêtes à corne, jusqu'à six mille chevaux, sans compter d'autres troupeaux moins remarquables.

La province, appellée spécialement Paraguay, est beaucoup trop humide, à cause des forêts, des lacs, des rivières qui la couvrent. Aussi, abstraction faite des fameuses missions du même nom qui sont de son ressort, n'y compte-t-on que cinquante-six mille habitans. Quatre cents seulement sont à l'Assomption, sa capitale. Deux autres bourgades, qui portent aussi le nom de villes en ont moins encore. Quatorze peuplades, conduites sur le même plan que celles des Guaranis, contiennent six mille Indiens. Tout le reste vit dans les campagnes et y cultive du tabac, du coton, du sucre, qui sont envoyés avec l'herbe du Paraguay à Buenos-Aires, d'où on tire en échange quelques marchandises arrivées d'Europe.

Cette contrée fut toujours exposée aux incursions des Portugais du côté de l'Est et à celles des sauvages au Nord et à l'Ouest. Il falloit trouver le moyen de repousser des

ennemis le plus souvent implacables. On construisit des forts ; des terres furent destinées pour leur entretien ; et chaque citoyen s'obligea à les défendre huit jours chaque mois. Ces arrangemens faits anciennement subsistent encore. Cependant, s'il se trouve quelqu'un à qui ce service ne plaise pas ou auquel ses occupations ne permettent pas de le faire, il peut s'en dispenser en payant depuis soixante jusqu'à cent francs selon sa fortune.

Ce qui constitue aujourd'hui la province de Buenos-Ayres, faisoit originairement partie de celle du Paraguay. Ce ne fut qu'en 1621 qu'elle en fut détachée. La plus grande obscurité fut long-tems son partage. Un commerce interlope, qu'après la pacification d'Utrecht, ouvrit avec elle l'établissement Portugais du Saint-Sacrement, et qui la mit à portée de former des liaisons suivies avec le Chili et le Pérou, lui communiqua quelque mouvement. Les malheurs arrivés à l'escadre de Pizarre, chargée, en 1740, de défendre la mer du Sud contre les forces Britanniques, augmentèrent sa population et son activité. L'une et l'autre reçurent un nouvel accroissement des hommes entreprenans qui se fixè-

rent dans cette contrée, lorsque les cours de Madrid et de Lisbonne entreprirent de fixer les limites trop long-tems incertaines de leur territoire. Enfin la guerre qu'en 1776 se firent les deux puissances avec des troupes envoyées d'Europe, achevèrent de donner une grande consistance à la colonie.

Maintenant, les deux rives du fleuve, depuis l'océan jusqu'à Buenos-Aires, et depuis Buenos-Ayres jusqu'à Santa-Fé, sont, ou couvertes de nombreux troupeaux, ou assez bien cultivées. Le blé, le maïs, les fruits, les légumes : tout ce qui compose les besoins ordinaires de la vie, excepté le vin et le bois, y croît dans une grande abondance.

X. *De la capitale du Paraguay, et des difficultés que doivent surmonter les navigateurs pour y arriver.*

Buenos-Ayres, chef-lieu de la province, réunit plusieurs avantages. La situation en est saine et agréable. On y respire un air tempéré. Elle est régulièrement bâtie. Ses rues sont larges et formées par des maisons extrêmement basses, mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics et particuliers qui étoient tous de

terre, il y a cinquante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on sait cuire de la brique et faire de la chaux. Le nombre des habitans s'élève à trente mille. Une forteresse, gardée par une garnison de six à sept cents hommes, défend un côté de la ville, et les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Deux mille neuf cent quarante-trois miliciens, Espagnols, Indiens, nègres et mulâtres libres sont toujours en état de se joindre aux troupes régulières.

La place est à soixante lieues de la mer. Les vaisseaux y arrivent par un fleuve qui manque de profondeur; qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, et où les tempêtes sont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; et dans les jours les plus calmes, des pilotes les précèdent, la sonde à la main, pour leur indiquer la route qu'ils doivent suivre. Après avoir surmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandises dans des bâtimens légers, qu'ils aillent se radouber et attendre leur cargaison à l'In-

tenada de Barragan, situé sept ou huit lieues plus bas.

C'est une espèce de village, formé par quelques cabanes, construites avec du jonc, couvertes de cuirs et dispersées sans ordre. On n'y trouve ni magasins, ni subsistances; il n'est habité que par un petit nombre d'hommes indolens, dont on ne peut se promettre presqu'aucun service. L'embouchure d'une rivière, large de cinq à six mille toises, lui sert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puisssent y entrer. Ceux qui ont besoin de plus de profondeur sont réduits à se réfugier derrière une pointe voisine, où le mouillage est heureusement plus incommode que dangereux.

L'insuffisance de cet asyle fit bâtir, en 1726, quarante lieues au-dessous de Buenos-Ayres, la ville de Montévideo sur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre, et des batteries judicieusement placées, la protègent du côté du fleuve. Malheureusement, on ne trouve que quatre ou cinq brasses d'eau, et on est réduit à s'échouer. Cette nécessité n'entraîne pas de

grands inconvéniens pour les navires marchands : mais les vaisseaux de guerre dépérissent vîte sur cette vase et s'y arquent très-facilement. Des navigateurs expérimentés, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation ont remarqué, qu'avec peu de travail et de dépense, on auroit pu faire au voisinage un des plus beaux ports du monde, dans la rivière de Sainte-Lucie. Pour y réussir, il ne falloit que creuser le banc de sable qui en rend l'entrée difficile. Il faudra bien que la cour de Madrid s'arrête un peu plutôt un peu plus tard à ce parti ; puisque Maldonado, qui faisoit tout son espoir, est maintenant reconnu pour un des plus mauvais havres qu'il y ait au monde.

XI. *De l'herbe du Paraguay, la principale richesse de la colonie.*

La plus riche production qui sorte des trois provinces, c'est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrit ni observé par aucun botaniste. Son goût approche de celui de la mauve, et sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La première, nommée caacuys, est le bouton qui commence à peine

à déployer ses feuilles : elle est fort supérieure aux deux autres ; mais elle ne se conserve pas si long-tems ; et il est difficile de la transporter au loin. La seconde, qui s'appelle caamini, est la feuille qui a acquis toute sa grandeur, et dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est le caaguazu, qui forme la troisième espèce. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre et couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de marcayu produisent celles de ces feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les fournit croît dans les fonds marécageux qui séparent les hauteurs. L'Assomption donna d'abord de la célébrité à une production qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit bientôt, dans le long trajet qu'il falloit faire, la plupart des Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert ; et il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

A ce premier entrepôt succéda celui de Villa-Ricca, qui s'étoit approché trente-six lieues de la production. Il se réduisit peu-

à-peu à rien, par la même raison qui avoit fait tomber celui dont il avoit pris la place.

Enfin au commencement du siècle, fut bâti Cunuguati, à cent lieues de l'Assomption et au pied des montagnes de Maracayu. C'est aujourd'hui le grand marché de l'herbe du Paraguay : mais il lui est survenu un concurrent qu'on ne devoit pas craindre.

Les Guaranis, qui ne cueilloient d'abord de cette herbe que ce qu'il en falloit pour leur consommation, en ramassèrent avec le tems pour en vendre. Cette occupation et la longueur du voyage les tenoient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce tems, ils manquoient tous d'instruction. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts, où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les missions, privées de leurs défenseurs, restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. C'étoit beaucoup trop de maux. Pour y remédier, les Jésuites tirèrent du Maracayu même des graines qu'ils semèrent dans la partie de leur territoire, qui approchoit le plus de celui dont elles tiroient leur origine.

Elles se développèrent très-rapidement, et ne dégénérèrent pas, au moins, d'une manière sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que le hasard donne seul ailleurs, est fort considérable. Une partie reste dans les trois provinces. Le Chili et le Pérou en consomment annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de deux millions de livres.

Cette herbe, dans laquelle les Espagnols et les autres habitans de l'Amérique Méridionale trouvent tant d'agrément, et à laquelle ils attribuent un si grand nombre de vertus, est d'un usage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette séchée et presqu'en poussière dans une coupe, avec du sucre, du jus de citron et des pastilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qui est versée par-dessus, doit être bue sur-le-champ, pour ne pas donner à la liqueur le tems de noircir.

XII. *Liaisons du Paraguay avec les contrées limitrophes et avec l'Espagne.*

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe qui n'en consomme point; et nous ne

prenons pas plus d'intérêt au commerce que fait cette région de ses excellentes mules dans les autres contrées du Nouveau-Monde.

Cet animal utile est très-multiplié sur le territoire de Buenos-Ayres. Les habitans du Tucuman y portent des bois de construction et de la cire, qu'ils échangent chaque année contre soixante mille mulets de deux ans, qui chacun ne coûtoit pas autrefois trois livres, mais qu'il faut payer huit ou dix sous aujourd'hui. On les tient quatorze mois dans les pâturages de Cordoue, huit dans ceux de Salta; et par des routes de six cents, de sept cents, de neuf cents lieues, ils sont conduits en troupeaux de quinze cents ou de deux mille dans le Pérou, où on les vend près d'Oruro, de Cusco, de Guanca-Velica, depuis soixante-dix jusqu'à cent livres, suivant le plus ou le moins d'éloignement.

Le Tucuman livre d'ailleurs au Potosi seize ou dix-huit mille bœufs et quatre ou cinq mille chevaux, nés et élevés sur son propre territoire. Ce sol fourniroit vingt fois davantage des uns et des autres, s'il étoit possible de leur trouver quelque débouché.

Une connoissance qui sera peut-être moins indifférente pour nos négocians, c'est la route

que prennent les cargaisons qu'ils envoient dans cette partie de l'autre hémisphère.

Il y a rarement quelque communication entre les bourgades semées de loin en loin sur cette région. Outre qu'on ne l'entretiendroit pas sans de grandes fatigues, sans de grands dangers, elle seroit de peu d'utilité à des hommes qui n'ont rien ou presque rien à s'offrir, rien ou presque rien à se demander. Buenos-Ayres seule avoit un grand intérêt à trouver des débouchés pour les marchandises d'Europe qui lui arrivoient, tantôt ouvertement, tantôt en fraude; et elle parvint à ouvrir un commerce assez régulier avec le Chili et avec le Pérou. Originairement, les caravanes qui formoient ces liaisons, employoient le secours de la boussole pour se conduire dans les vastes déserts qu'il leur falloit traverser : mais, avec le tems, on est parvenu à se passer de cet instrument si nécessaire pour d'autres usages bien plus importans.

Des charriots partent maintenant de Buenos-Ayres pour leur destination respective. Plusieurs se joignent pour être en état de résister aux nations sauvages qui les attaquent souvent dans leur marche. Tous sont traînés

par quatre bœufs, portent cinquante quintaux et font sept lieues par jour. Ceux qui prennent la route du Pérou s'arrêtent à Juguy, après avoir parcouru quatre cents soixante-sept lieues ; et ceux qui sont destinés pour le Chili n'en ont que deux cent soixante-quatre à faire pour gagner Mendoza. Les premiers reçoivent quatre piastres ou 21 livres 8 sols par quintal, et les secondes un prix proportionné à l'espace qu'ils ont parcouru. Un troupeau de bêtes à poil et à corne suit toujours ces voitures. Les chevaux sont montés par ceux des voyageurs que le chariot ennuie ou fatigue ; les bœufs doivent servir pour la nourriture et pour le renouvellement des attelages.

L'an 1764 fut l'époque heureuse d'une autre institution utile. Le ministère avoit pris enfin le parti d'expédier tous les deux mois de la Corogne un paquebot pour Buenos-Ayres. C'étoit un entrepôt d'où il s'agissoit de faire arriver les lettres et les passagers dans toutes les possessions Espagnoles de la mer du Sud. Le trajet étoit de neuf cent quarante-six lieues jusqu'à Lima, de trois cent soixante-quatre jusqu'à San-Iago ; et des déserts immenses occupoient une

grande partie de ce vaste espace. Un homme actif et intelligent vint cependant à bout d'établir une poste régulière de la capitale du Paraguay aux capitales du Pérou et du Chili, au grand avantage des trois colonies et par conséquent de la métropole.

Le Paraguay envoie à l'Espagne plusieurs objets plus ou moins importans : mais ils y ont été tous apportés des contrées limitrophes. De ses propre domaines, le pays ne fournit que des cuirs.

Lorsqu'en 1539 les Espagnols abandonnèrent Buenos-Ayres pour remonter le fleuve, ils laissèrent dans les campagnes voisines quelques bêtes à cornes qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplièrent tellement, que personne ne daigna se les approprier, lorsqu'on rétablit la ville. Dans la suite, il parut utile de les assommer pour en vendre la peau à l'Europe. La manière dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs se rendent à cheval dans les plaines où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur et lui coupent le jarret avec un long bâton, armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé. Cet animal abattu, son vain-

queur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, et abandonnent le reste à des chiens sauvages ou à des vautours.

Les cuirs étoient originairement à si bon marché, qu'ils ne coûtoient que deux livres, quoique les acheteurs rebutassent ceux qui avoient la plus légère imperfection, parce qu'ils devoient le même impôt que ceux qui étoient le mieux conditionnés. Avec le tems, le nombre en diminua tellement qu'il fallut donner 43 liv. 4 sols pour les grands, 37 liv. 16 s. pour les médiocres, et 32 liv. 8 sols pour les petits. Le gouvernement, qui voyoit avec régret se réduire peu-à-peu à rien cette branche de commerce, défendit de tuer les jeunes taureaux. Quelques citoyens actifs réunirent un grand nombre de génisses dans des parcs immenses; et depuis ces innovations, les cuirs qui sont tous en poil et qui pèsent depuis vingt jusqu'à cinquante livres, ont baissé d'environ un tiers. Tous doivent au fisc onze livres.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, l'Espagne reçut, par an, de cette colonie, 8,752,065 livres. L'or entra dans cette somme pour 1,524,705 liv.; l'argent pour 3,780,000 liv.; et les productions pour 3,447,360 livres. Le dernier article fut formé par trois cents quintaux de laine de vigogne, qui produisirent 207,360 livres, et par cent cinquante mille cuirs qui rendirent 3,240,000. livres. Tout étoit pour le commerce, rien n'appartenoit au gouvernement.

La métropole ne doit pas tarder à voir couler de cette région dans son sein, des valeurs nouvelles; et parce que la colonie du Saint-Sacrement, par où s'écouloient les richesses, est sortie des mains des Portugais; et parce que le Paraguay a reçu une existence plus considérable que celle dont il jouissoit.

XIII. *Innovation heureuse, qui doit améliorer le sort du Paraguay.*

L'empire immense que la Castille avoit fondé dans l'Amérique Méridionale fut longtems subordonné à un chef unique. Les parties éloignées du centre de l'autorité étoient alors nécessairement abandonnées aux capri-

ces, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans subalternes. Aucun Espagnol, aucun Indien n'avoit la folie de faire des milliers de lieues pour aller réclamer une justice qu'il étoit presque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe si souvent le cri de la raison et qui gouverne encore plus absolument les états que les individus, empêchoit qu'on n'ouvrît les yeux sur le principe certain de tant de calamités. La confusion devint à la fin si générale, que ce qu'on appelle le nouveau royaume de Grenade fut détaché, en 1718, de cette gigantesque domination. Elle restoit encore beaucoup trop étendue; et le ministère l'a de nouveau restreinte en 1776, en formant d'une partie du diocèse de Cusco, de tout celui de la Paz, de l'archevêché de la Plata, des provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay, une autre vice-royauté dont le siège est à Buenos-Ayres. Le gouvernement ne tardera pas, sans doute, à régler le sort de ces singulières missions, que les louanges de ses panégyristes, que les satyres de ses détracteurs, rendirent également célèbres.

XIV.

XIV. *Principes sur lesquels les Jésuites fondèrent leurs missions du Paraguay.*

On dévastoit l'Amérique depuis un siècle, lorsque les Jésuites y portèrent cette infatigable activité qui les avoit fait si singulièrement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenans ne pouvoient pas rappeller du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avoit malheureusement plongées; ils ne pouvoient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faisoit tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers les sauvages que leur vie errante avoit jusqu'alors soustraits au glaive, à la tyrannie. Le plan étoit de les tirer de leurs forêts et de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppresseurs du nouvel hémisphère. Un succès plus ou moins grand couronna ces vues dans la Californie, chez les Moxos, parmi les Chiquites, sur l'Amazone et dans quelques autres contrées. Cependant, aucune de ces institutions ne jetta un aussi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay; parce qu'on lui donna pour base les maximes

que suivoient les Incas dans le gouvernement de leur empire et dans leurs conquêtes.

Les descendans de Manco-Capac se rendoient sur leurs frontières avec des armées qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, et qui, avec des armes offensives, meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers et des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur domaine, d'adopter leur religion, leurs loix et leurs mœurs. Ces invitations étoient ordinairement rejettées. De nouveaux députés, plus pressans que les premiers, étoient envoyés. Quelquefois on les massacroit, et on fondoit inopinément sur ceux qu'ils représentoient. Les troupes provoquées avoient assez généralement la supériorité : mais elles s'arrêtoient au moment de la victoire, et traitoient leurs prisonniers avec tant de douceur, qu'ils alloient faire aimer de leurs compagnons un vainqueur humain. Il n'arriva guère qu'une armée Péruvienne attaquât la première ; et il arriva souvent qu'après avoir vu ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armée, se bornèrent à la persuasion. Ils s'enfonçoient dans les forêts pour chercher des sauvages; et ils les déterminérent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples ne comprenoient rien, et pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur culte qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même sa divinité aux mortels, que de leur persuader nos dogmes et nos mystères inconcevables. Aussi, les missionnaires eurent-ils la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'essayèrent d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les eurent-ils assemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avoit promis. Ils leur firent embrasser le christianisme, quand, à force de les rendre heureux ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public et pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les

vieillards et les soldats ; le prix accordé aux belles actions ; l'inspection ou la censure des mœurs ; le ressort de la bienveillance ; les fêtes mêlées aux travaux ; les exercices militaires ; la subordination ; les précautions contre l'oisiveté ; le respect pour la religion et les vertus : tout ce qu'on admiroit dans la législation des incas se retrouva au Paraguay ou y fut même perfectionné.

Les incas et les Jésuites avoient également établi un ordre qui prévenoit les crimes et dispensoit des punitions. Rien n'étoit si rare au Paraguay que les délits. Les mœurs y étoient belles et pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix avoient été sévères dans cet empire ; elles ne le furent pas chez les Guaranis. On n'y craignoit pas les châtimens ; on n'y craignoit que la conscience.

A l'exemple des incas, les Jésuites avoient établi le gouvernement théocratique ; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne : c'étoit la confession. Dans le Paraguay, elle conduisoit le coupable aux pieds du magistrat. C'est là que, loin de pallier ses crimes, le repentir les lui faisoit aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il venoit la deman-

der à genoux. Plus elle étoit sévère et publique, plus elle rendoit le calme à la conscience. Ainsi, le châtiment qui par-tout ailleurs effraie les coupables, faisoit ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'avoient point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent point de propriété ; ils n'avoient point de loix criminelles, parce que chacun s'accusoit et se punissoit volontairement : toutes leurs loix étoient des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit possible qu'il se maintînt dans sa pureté, seroit la théocratie : mais il faudroit que la religion n'inspirât que les devoirs de la société ; n'appelât crime, que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité ; ne substituât pas, dans ces préceptes, des prières aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords fondés. Il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi au Paraguay. Les missionnaires Espagnols y avoient beaucoup trop porté leurs idées, leurs usages monastiques. Cependant, peut-être ne fit-on jamais autant de bien aux hommes, avec si peu de mal.

Il y eut plus d'arts et de commodités dans

les républiques des Jésuites qu'il n'y en avoit dans Cusco même, et il n'y eut pas plus de luxe. L'usage de la monnoie y étoit même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur déposoient leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donnoit tout ce qui leur étoit nécessaire : le laboureur avoit travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veilloient sur les besoins de tous avec des magistrats élus par le peuple même.

Il n'y avoit point de distinction entre les états; et c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité qui est le second des biens : car la liberté est le premier.

Les incas et les Jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe et l'appareil imposant du culte public. Les temples du soleil étoient aussi bien construits, aussi bien ornés que le permettoit l'imperfection des arts et des matériaux. Les églises du Paraguay sont réellement fort belles. Une musique qui alloit au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parloient aux yeux, la majesté des cérémonies : tout attiroit, tout retenoit les Indiens dans ces lieux sacrés, où le plaisir se confondoit pour eux avec la piété.

XV. *Pourquoi les hommes ne se sont-ils que peu multipliés dans ces célèbres missions?*

Il semble que les hommes auroient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'étoit oisif, n'étoit excédé de travail : où la nourriture étoit saine, abondante, égale pour tous les citoyens sainement vêtus, logés commodément : où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades, avoient des secours inconnus sur le reste de la terre : où tout le monde se marioit par choix, sans intérêt, et où la multitude des enfans étoit une consolation sans pouvoir être une charge : où la débauche inséparable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence et la misère ne hâtoit jamais le terme de la vie humaine : où rien n'irritoit les passions factices et ne contrarioit les passions réglées par la raison et par la nature : où l'on jouissoit des avantages du commerce sans être exposé à la contagion des vices du luxe : où des magasins abondans, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, étoient une ressource assurée contre la disette qu'amenoient l'inconstance et l'intempérie des sai-

sons : où la vengeance publique ne fut jamais dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée : où l'on ignoroit jusqu'aux noms d'impôt et de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'espèce humaine. Un tel pays devoit être, ce semble, le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'étoit pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay sous le vingtième degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrième degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivières qui descendent des montagnes voisines du Brésil, dans les plaines qui séparent ces rivières, les Jésuites avoient formé dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf, composées de vingt-deux mille sept cent soixante et une familles, qui avoient quatre-vingt-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze têtes. Aucun monument d'une foi certaine ne porta jamais le nombre des bourgades au-dessus de trente-deux, ni celui de leurs habitans

au-dessus de cent vingt-un mille cent soixante-huit.

On soupçonna long-tems les religieux instituteurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel ces peuples s'étoient librement soumis; et la cour de Madrid montra sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes dissipèrent ce soupçon aussi injurieux que mal fondé. Etoit-il vraisemblable qu'une compagnie, dont la gloire fut toujours l'idole, sacrifiât à un intérêt obscur et bas, un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de soins et de travaux?

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société, pour ne la pas calomnier si grossiérement, répandoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation, intentée il y a plus d'un siècle, se perpétua par une suite de l'avarice, de l'envie, de la malignité qui l'avoient formée. Plus le ministère Espagnol fit chercher cette source de richesses, plus il se convainquit que c'étoit une chimère. Si les Jésuites avoient découvert de pareils trésors, ils se

seroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt désolé leur empire et ruiné leur puissance.

L'oppression d'un gouvernement monachal dut, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais l'oppression n'est que dans les travaux et dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées et des flottes destinées à périr; dans l'exécution violente des loix imposées sans le consentement des peuples et contre la réclamation des magistrats; dans la violation des privilèges publics et l'établissement des privilèges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une et tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glaive dans le sanctuaire, et de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Jamais elle n'est dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente et le vœu des cœurs, en qui la persuasion opère et précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire et n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-

être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes ; parce qu'il rend heureux ceux qui s'y abandonnent. Tel fut, sans doute, celui des Jésuites au Paraguay, puisque des nations entières venoient d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, et qu'on ne vit pas une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire que cinquante missionnaires eussent pu forcer à l'esclavage cent mille Indiens, qui pouvoient, ou massacrer leurs pasteurs ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits foibles et les esprits audacieux.

Quelques personnes soupçonnèrent que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les siècles de barbarie attachèrent parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'étoit plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires ne donnèrent pas seulement à leurs néophytes l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, et qui auroit suffi pour décrier et faire détester leurs meilleures institutions.

Nos politiques crurent voir dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne sauroit douter que la maxime, qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes et des subsistances, ne soit une vérité incontestable. Mais tel est le sort des meilleures institutions, que nos erreurs parviennent presqu'à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens ; les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres et celle de notre espèce. Ces inconvéniens n'existoient point dans le Paraguay. Tous y avoient une subsistance assurée ; tous y jouissoient par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce ne fut donc pas précisément parce qu'ils en étoient privés, que la population ne fit pas chez eux de grands progrès.

Un écrivain mercenaire ou aveuglé par sa haine n'a pas craint de publier depuis peu

à la face de l'univers que le terrein occupé par les Guaranis ne pouvoit nourrir que le nombre d'hommes qui existoit, et que plutôt que de les rapprocher des Espagnols, leurs missionnaires avoient eux-mêmes arrêté la population. Ils persuadoient, nous dit-on, à leurs néophytes de laisser périr leurs enfans, qui seroient autant de prédestinés et de protecteurs. Homme ou démon, qui que tu sois, as-tu réfléchi sur l'atrocité, sur l'extravagance de ton accusation ? As-tu compris l'insulte que tu faisois à tes maîtres, à tes concitoyens, en comptant obtenir leur faveur ou leur estime par ces noirceurs ? Combien il faudroit que ta nation fût déchue de la noblesse, de la générosité de son caractère, si elle ne partageoit ici mon indignation !

Aux chimères qui viennent d'être combattues, tâchons de substituer des causes vraies ou vraisemblables.

D'abord, les Portugais de Saint-Paul détruisirent en 1631 les douze ou treize peuplades, formées dans la province de Guayra, limitrophe du Brésil. Ces brigands qui n'étoient qu'au nombre de deux cent soixante-quinze ne purent, il est vrai, amener que neuf cents des vingt-deux mille Guaranis qui

composoient cet établissement naissant : mais le glaive et la misère en détruisirent beaucoup. Plusieurs reprirent la vie sauvage. A peine en arriva-t-il douze mille sur les bords du Parana et de l'Uruguay où l'on avoit résolu de les fixer.

La passion qu'avoient les dévastateurs de faire des esclaves ne fut pas étouffée par cette émigration. Ils poursuivirent leur timide proie dans son nouvel asyle, et devoient, avec le tems, tout disperser, tout mettre aux fers, ou tout égorger; à moins qu'on ne donnât aux Indiens des armes pareilles à celles de leurs agresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les anciens habitans de cet autre hémisphère, dans la crainte qu'ils ne se servissent un jour de ces foudres pour recouvrer leurs premiers droits. Les Jésuites applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des nations dont la soumission étoit forcée : mais ils la jugeoient inutile avec des peuples librement attachés aux rois catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Les raisons ou les instances de ces missionnaires triomphèrent des oppositions et

des préjugés. En 1639, on accorda des fusils aux Guaranis ; et cette faveur les délivra pour toujours du plus grand des dangers qu'ils pouvoient courir.

D'autres causes plus obscures de destruction remplacèrent celle-là. L'usage s'établit d'envoyer annuellement à deux, à trois cents lieues de leurs frontières, une partie des bourgades cueillir l'herbe du Paraguay, pour laquelle on leur connoissoit une passion insurmontable. Dans ces longues et pénibles courses, plusieurs périssoient de faim et de fatigue. Quelquefois durant leur absence des sauvages errans dévastoient des plantations privées de la plupart de leurs défenseurs. Ces vices étoient à peine corrigés, qu'une nouvelle calamité affligea les missions.

Un malheureux hasard y porta la petite-vérole, dont les poisons furent encore plus meurtriers dans cette contrée que dans le reste du Nouveau-Monde. Cette contagion ne diminua point, et continua à entasser victime sur victime sans interruption. Les Jésuites ignorèrent-ils les salutaires effets de l'inoculation sur les bords de l'Amazone, ou se refusèrent-ils par superstition à une pratique dont les avantages sont si bien prouvés?

Après tout, ce fut le climat qui arrêta sur-tout la population des Guaranis. Le pays qu'ils occupoient, principalement sur le Parana, étoit chaud, humide, sans cesse couvert de brouillards épais et immobiles. Ces vapeurs y versoient dans chaque saison des maladies contagieuses. Les inclinations des habitans aggravoient ces fléaux. Héritiers de la voracité que leurs pères avoient apportée du fond des forêts, ils se nourrissoient de fruits verts, ils mangeoient les viandes presque crues; sans que ni la raison, ni l'autorité, ni l'expérience pussent déraciner ces habitudes invétérées. De cette manière, la masse du sang, altérée par l'air et les alimens, ne pouvoit pas former des familles nombreuses, ni des générations de quelque durée.

XVI. *Examen des reproches faits aux Jésuites touchant les missions.*

Pour assurer la félicité des Guaranis, en quelque nombre qu'ils fussent ou qu'ils pussent être, leurs instituteurs avoient originairement réglé avec la cour de Madrid, que ces peuples ne seroient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune cor-

vée. Bientôt cette première stipulation leur parut insuffisante au repos des nouvelles républiques. Ils firent décider que tous les Espagnols en seroient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent. On prévoyoit que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme voyageurs, ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles, et y porteroient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blessèrent d'autant plus profondément des conquérans avides et destructeurs, qu'elles avoient l'approbation des sages. Leur ressentiment éclata par des imputations qui avoient un fondement apparent et peut-être réel.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres, de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature et filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevoit en échange, des vases et des ornemens pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries; quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquoit pas; des métaux destinés au paiement du tribut que devoient les Indiens mâles depuis vingt jusqu'à cinquante ans. Autant qu'il est possible d'en juger à travers les épais

nuages qui ont continuellement enveloppé ces objets, les besoins de l'état n'absorboient pas le produit entier de ses ventes. Ce qui restoit étoit détourné au profit des Jésuites. Aussi furent-ils traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands, qui sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

Ce reproche ne pouvoit pas tomber sur les premiers fondateurs du Paraguay. Les déserts qu'ils parcouroient ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouvèrent que des forêts, des serpens, des marais; quelquefois la mort ou des tourmens horribles, et toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience pour faire passer les sauvages d'une vie errante à l'état social, ne se peut comprendre. Jamais ils ne songèrent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant, sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Vraisemblablement, leurs successeurs eurent des vues moins nobles et moins pures. Vraisemblablement, ils cherchèrent un accroissement de fortune et de puissance, où ils ne devoient voir que la gloire du christianisme, que le bien de l'humanité. Ce fut, sans doute, un

grand crime de voler les peuples en Amérique pour acheter du crédit en Europe, et pour augmenter sur tout le globe une influence déjà trop dangereuse. Si quelque chose pouvoit diminuer l'horreur d'un si grand forfait c'est que la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne parurent rien desirer au-delà des commodités dont on les faisoit jouir généralement.

Ceux qui n'accusèrent pas les Jésuites d'avarice, censurèrent les établissemens du Paraguay comme l'ouvrage d'une superstition aveugle. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles le tems destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire oisif et dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel le signal de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux devoirs de la société: en un mot, elle rend les peuples malheureux, et donne des armes au méchant contre le juste. Vit-on chez les Guaranis aucune de ces calamités? S'ils dûrent leurs heureuses institutions à la superstition, ce sera

la première fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique, toujours inquiète, toujours soupçonneuse, paroissoit craindre que les républiques fondées par les Jésuites, ne se détachassent un peu plutôt un peu plus tard de l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Leurs habitans étoient, à ses yeux, les soldats les plus exercés du nouvel hémisphère. Elle les voyoit obéissans par principe de religion avec l'énergie des mœurs nouvelles, et combattans avec le fanatisme qui conduisit tant de martyrs sur l'échafaud, qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin et de Mahomet. Mais c'étoit sur-tout leur gouvernement qui causoit ses alarmes.

Dans les institutions anciennes, l'autorité civile et l'autorité religieuse, qui partent de la même source et qui doivent tendre au même but, étoient réunies dans les mêmes mains, ou l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées et dans ses craintes. Le christianisme introduisit en Europe un autre esprit, et forma, dès son origine, une rivalité secrète entre les deux pouvoirs, celui des armes et celui de l'opinion. Cette disposition éclata,

lorsque les barbares du Nord fondirent sur la domination Romaine. Les chrétiens, persécutés par les empereurs païens, s'empressèrent d'implorer ce secours étranger contre l'oppression. Ils prêchèrent à ces vainqueurs ignorans un culte nouveau qui leur imposoit l'obligation de détruire l'ancien, et demandèrent les décombres des temples pour élever sur ces magnifiques ruines leurs propres sanctuaires.

Les sauvages donnèrent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas, firent tomber aux pieds du christianisme leurs ennemis et les siens, prirent des terres et des hommes et en cédèrent à l'église. Ils exigèrent des tributs, et en exemptèrent le clergé, qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attachèrent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imprimèrent le sceau de la religion aux domaines qu'ils possédoient. De ce mélange, de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses ; il se forma un pouvoir monstrueux qui se distingua d'abord du véritable pouvoir qui est celui du gouverne-

ment, qui prétendit ensuite l'emporter sur lui, et qui depuis, se sentant le plus foible, se contenta de s'en séparer et de dominer en secret sur ceux qui en vouloient bien dépendre. Ces deux pouvoirs furent toujours tellement discordans, qu'ils troublèrent sans cesse l'harmonie de tous les états.

Les Jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, profitèrent du mal que leur société avoit fait souvent en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils réunirent les deux pouvoirs en un seul, ce qui leur donna la disposition absolue des pensées, des affections, des forces de leurs néophytes.

XVII. *Les peuples étoient-ils heureux dans ces missions, et ont-ils regretté leurs législateurs?*

Un pareil système rendoit-il redoutables ces législateurs? Quelques personnes le pensoient dans le Nouveau-Monde; et cette croyance étoit beaucoup plus répandue dans l'ancien : mais par-tout on manquoit des lumières nécessaires pour asseoir un jugement. La facilité, peut-être inattendue, avec laquelle les missionnaires ont évacué ce qu'on appeloit leur empire, a paru démontrer qu'ils

étoient hors d'état de s'y soutenir. Ils y ont été même moins regrettés qu'on ne croyoit qu'ils le seroient. Ce n'est pas que les peuples eussent à se plaindre de la négligence ou de la dureté de leurs conducteurs. Une indifférence si extraordinaire venoit sans doute, de l'ennui que ces Américains, en apparence si heureux, devoient éprouver durant le cours d'une vie trop uniforme pour n'être pas languissante, et sous un régime, qui considéré dans son vrai point de vue, ressembloit plutôt à une communauté religieuse qu'à une institution politique.

Comment un peuple entier vivoit-il sans répugnance sous la contrainte d'une loi austère, qui n'assujettit pas un petit nombre d'hommes qui l'ont embrassée par enthousiasme et par les motifs les plus sublimes, sans leur inspirer de la mélancolie et sans aigrir leur humeur? Les Guaranis étoient des espèces de moines, et il n'y a pas peut-être un moine qui n'ait quelquefois détesté son habit. Les devoirs étoient tyranniques. Aucune faute n'échappoit au châtiment. L'ordre commandoit au milieu des plaisirs. Le Guaranis, inspecté jusque dans ses amusemens, ne pouvoit se livrer à aucune sorte d'excès. Le tumulte

et la licence étoient bannis de ses tristes fêtes. Ses mœurs étoient trop austères. L'égalité à laquelle ils étoient réduits et dont il leur étoit impossible de se tirer, éloignoit entr'eux toute sorte d'émulation. Un Guaranis n'avoit aucun motif de surpasser un Guaranis. Il avoit fait assez bien, si l'on ne pouvoit ni l'accuser, ni le punir d'avoir mal fait. La privation de toute propriété n'influoit-elle pas sur ses liaisons les plus douces ? Ce n'est pas assez pour le bonheur de l'homme d'avoir ce qui lui suffit; il lui faut encore de quoi donner. Un Guaranis ne pouvoit être le bienfaiteur, ni de sa femme, ni de ses enfans, ni de ses parens, ni de ses amis, ni de ses compatriotes; et aucun de ceux-ci ne pouvoit être le sien. Son cœur ne sentoit aucun besoin. S'il étoit sans vice, il étoit aussi sans vertu. Il n'aimoit point; il n'étoit point aimé. Un Guaranis passionné auroit été l'être le plus malheureux; et l'homme sans passion n'existe, ni dans le fond d'un bois, ni dans la société, ni dans une cellule. Je ne connois que l'amour, qui s'irrite et s'accroît par la gêne, qui pût y gagner. Mais croira-t-on qu'il ne restât rien aux Guaranis du sentiment de leur liberté sauvage? Mais négligez tout ce qui précède,

et ne pesez que le peu de lignes que je vais ajouter. Le Guaranis n'eut jamais que des idées très-confuses de ce qu'il devoit aux soins de ses législateurs, et il en avoit vivement, continuellement senti le despotisme. Il se persuada sans peine au moment de leur expulsion, qu'il seroit affranchi, et qu'il n'en seroit pas moins heureux. Toute autorité est plus ou moins odieuse ; et c'est la raison pour laquelle tous les maîtres, sans exception, ne font que des ingrats.

XVIII. *Mesures préliminaires prises par la cour d'Espagne pour le gouvernement de ces missions.*

Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay sortirent des mains des Jésuites, elles étoient arrivées à un point de civilisation, le plus grand peut-être où on puisse conduire les nations nouvelles, et certainement fort supérieur à tout ce qui existoit dans le reste du nouvel hémisphère. On y observoit les loix. Il y régnoit une police exacte. Les mœurs y étoient pures. Une heureuse fraternité y unissoit les cœurs. Tous les arts de nécessité y étoient perfectionnés, et on y en connoissoit quelques-uns d'agréables. L'abondance

y étoit universelle, et rien ne manquoit dans les dépôts publics. Le nombre des bêtes à corne s'y élevoit à sept cent soixante-neuf mille trois cent cinquante-trois ; celui des mulets ou des chevaux, à quatre-vingt-quatorze mille neuf cent quatre-vingt-trois ; celui des moutons, à deux cent vingt-un mille cent trente-sept ; sans compter quelques autres animaux domestiques.

Les pouvoirs, concentrés jusqu'alors dans les mêmes mains, furent partagés. Un chef, auquel on donna trois lieutenans, fut chargé de gouverner la contrée. On confia ce qui étoit du ressort de la religion à des moines de S. Dominique, de S. François et de la Merci.

C'est le seul changement qui ait été fait jusqu'ici aux dispositions anciennes. La cour de Madrid a voulu examiner, sans doute, si l'ordre établi devoit être maintenu ou réformé. On cherche à lui persuader de retirer les Guaranis d'une région peu salubre et trop peu fertile, pour en peupler les bords inhabités de Rio-Plata, depuis Buenos-Ayres jusqu'à l'Assomption. Si ce plan est adopté et que les peuples refusent de quitter les tom-

beaux de leurs pères, ils seront réduits à se disperser; s'ils se prêtent aux vues de l'Espagne, ils cesseront de former une nation. Quoi qu'il arrive, le plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau-Monde sera renversé.

Mais voilà assez, et peut-être trop de détails, sur les révolutions plus ou moins importantes qui ont agité l'Amérique Espagnole pendant trois siècles. Il est tems de remonter aux principes qui dirigèrent la fondation de ce grand empire; et de tracer, sans malignité comme sans flatterie, les suites d'un système dont l'antiquité n'avoit ni laissé, ni pu laisser de modèle. Nous commencerons par faire connoître les différentes espèces d'hommes qui se trouvent aujourd'hui réunis dans cette immense région.

XIX. *Peuples qui habitent l'Amérique Espagnole, et premièrement les Chapetons.*

On ne rangera point parmi les habitans du nouvel hémisphère les commandans chargés de lui donner des loix, les troupes destinées à le contenir ou à le défendre, les négocians employés pour son approvisionnement. Ces différentes classes d'hommes ne se fixent point

en Amérique, et reviennent toutes en Europe après un séjour plus ou moins borné. Parmi les personnes envoyées par l'autorité publique, il n'y a guère que quelques magistrats; quelques administrateurs subalternes qui s'incorporent à ces régions éloignées. La loi défend à tout citoyen d'y aller sans l'aveu du gouvernement: mais les gens connus en obtiennent assez aisément la permission, et ceux qui sont obscurs y passent très-fréquemment en fraude. On est vivement poussé à cette émigration par l'espoir d'une fortune considérable, et quelquefois aussi par la certitude de trouver une considération dont on n'auroit pas joui dans le lieu de son origine. Il suffit d'être né en Espagne pour obtenir des égards marqués: mais cet avantage ne se transmet pas. Les enfans qui ont reçu le jour dans cet autre monde ne portent plus le nom de *chapetons* qui honoroit leurs pères: ils deviennent simplement *créoles*.

XX. *Les créoles.*

C'est ainsi qu'on appelle ceux qui sont issus du sang Espagnol dans le nouvel hémisphère. Plusieurs descendent des premiers conquérans ou de ceux qui les suivirent;

d'autres ont eu d'illustres ancêtres. La plupart ont acheté ou obtenu des titres distingués : mais peu d'entr'eux ont manié les grands ressorts du gouvernement. Soit que la cour les crût incapables d'application, soit qu'elle craignît qu'ils ne préférassent les intérêts de leur pays à ceux de la métropole, elle les éloigna de bonne heure des places de confiance, et s'écarta rarement de ce système bien ou mal conçu. Ce mépris ou cette défiance les découragèrent. Ils achevèrent de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, de l'abondance de toutes choses, cette élévation dont il leur avoit été laissé de si grands exemples. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, une superstition stupide, des intrigues romanesque, achevèrent la dégradation de leur caractère. Une porte restoit ouverte à l'ambition de ces colons proscrits en quelque sorte sur leur terre natale. La cour, les armées, les tribunaux, l'église, sont en Espagne des carrières plus ou moins brillantes qu'il leur est libre de parcourir. Il n'y en est cependant entré qu'un très-petit nombre, ou parce que leur ame est entièrement flétrie, ou parce que les distances en rendent l'accès trop dif-

ficile. Quelques-uns, d'une naissance moins distinguée, ont tourné, dans l'Amérique même, leur activité, leur intelligence vers les grandes opérations du commerce; et ceux-là ont été les plus sages et les plus utiles.

XXI. *Les métis.*

La supériorité que les chapetons affectent sur les créoles, ceux-ci la prennent sur les *métis*. C'est la race provenant d'un Européen avec une Indienne. Les Espagnols qui, dans les premières époques de la découverte, abordèrent au Nouveau - Monde, n'avoient point de femmes avec eux. Quelques-uns des plus considérables attendirent qu'il en vînt d'Europe. La plupart donnèrent leur foi aux filles du pays les plus distinguées ou les plus agréables. Souvent même, sans les épouser, on les rendit mères. La loi fit jouir ces enfans, légitimes ou illégitimes, des prérogatives de leur père : mais le préjugé les plaça plus bas. Ce n'est guère qu'après trois générations, c'est-à-dire lorsque leur couleur ne diffère en rien de celle des blancs, tous très-basanés, que dans le cours ordinaire de la vie civile, ils sont traités comme les autres créoles. Avant d'arriver à une égalité si flatteuse,

ces métis, par-tout très-nombreux et dont l'espèce se renouvelle sans interruption, s'occupoient la plupart des arts méchaniques et des moindres détails du commerce. Après avoir acquis plus de dignité, ils sont encore réduits à continuer les mêmes travaux jusqu'à ce qu'une alliance heureuse ou quelque circonstance particulière les mette en état de couler des jours inutiles dans les plaisirs et dans la mollesse.

XXII. *Les nègres.*

A peine le Nouveau-Monde eut été découvert, qu'en 1503, on y porta quelques noirs. Huit ans après, il y en fut introduit un plus grand nombre, parce que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient infiniment plus propres à tous les travaux que les naturels du pays. Bientôt l'autorité les proscrivit, dans la crainte qu'ils ne corrompissent les Américains et qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las-Casas, auquel il manquoit des notions justes sur les droits de l'homme, mais qui s'occupoit sans cesse du soulagement de ses chers Indiens, obtint la révocation d'une loi qu'il croyoit nuisible à leur conservation. Charles-Quint permit en 1517, que quatre

mille de ces esclaves fussent conduits dans les colonies Espagnoles; et le courtisan Flamand qui avoit obtenu cette faveur, vendit aux Génois l'exercice de son privilège.

A l'expiration de l'octroi, ce vil commerce cessa presqu'entiérement, mais les Portugais devenus sujets de la cour de Madrid le ranimèrent. Il retomba encore après que ce peuple eut secoué le joug qu'il portoit si impatiemment, et ne reprit quelque vigueur que lorsque les deux nations se furent rapprochées. Enfin les sujets de la cour de Lisbonne s'engagèrent en 1696, à fournir dans cinq ans vingt-cinq mille noirs à leurs anciens tyrans; et ils remplirent cette obligation avec le secours de leur souverain qui avança les deux tiers des fonds qu'exigeoit une entreprise alors si considérable.

Les Français, qui venoient de donner un roi à l'Espagne, se mirent trop légérement à la place des Portugais en 1702. Manquant d'établissement à la côte d'Afrique, encore peu instruits dans les opérations maritimes, malheureux durant le cours d'une longue guerre, ils ne firent rien de ce qu'ils avoient promis si hardiment.

La paix d'Utrecht fit passer ce contrat à

l'Angleterre. La compagnie du Sud, à laquelle le ministère Britannique l'abandonna, se chargea de livrer, chacune des trente années que devoit durer son privilège, quatre mille huit cents Africains aux établissemens Espagnols. On la borna à ce nombre pour les cinq derniers ans de son octroi : mais, tout le reste du tems, il lui étoit permis d'en introduire autant qu'elle en pourroit vendre. Elle s'obligea à payer trente-trois piastres et un tiers, ou 180 livres pour chacun des quatre mille premiers noirs. Les huit cents suivans furent déchargés de ce tribut onéreux en dédommagement d'un prêt de 1,080,000 liv. avancées à la cour de Madrid, et qui ne devoient être remboursées que dans l'espace de dix ans. Ce tribut étoit réduit à la moitié pour tous les esclaves que le contrat n'exigeoit point. Philippe V se dédommagea de ce sacrifice, en se réservant la quatrième partie des bénéfices que feroit la société. L'exécution du traité ne fut interrompue que par les hostilités qui, en 1739, divisèrent les deux couronnes. La pacification de 1748 rétablit celle d'Angleterre dans tous ses droits : mais la compagnie qui la représentoit fut déterminée, par un dédommagement qu'on

lui offrit, à céder les courts restes d'un octroi dont elle prévoyoit qu'on ne la laisseroit pas jouir sans de grandes gênes.

Robert Mayne, négociant de Londres, succéda, sous un nom Espagnol, à l'association du Sud. L'infidélité ou la négligence des agens qu'il avoit établis à Buenos-Ayres, devenu l'entrepôt de ce commerce, furent telles, qu'en 1752 il se trouva ruiné, qu'il se vit forcé d'abandonner une entreprise qui, plus sagement dirigée ou mieux surveillée, devoit donner des profits très-considérables.

On prit alors le parti de recevoir à Porto-Ricco des esclaves qui devoient au fisc 216 livres par tête, et qui après avoir payé cette taxe rigoureuse étoient introduits librement sur le continent et dans les îles. Les Anglais qui avoient traité avec le gouverneur de Cuba remplissoient fidèlement leurs engagemens; lorsque la cour de Madrid jugea convenable à ses intérêts de changer de système.

Il fut formé en 1765 une société de quelques maisons de commerce Espagnoles, Françaises et Génoises, établies à Cadix. Cette compagnie, mal servie par ses facteurs et très-obérée, alloit se dissoudre, lorsqu'en 1773 le ministère jugea qu'il étoit de sa sa-

gesse et de sa justice d'accorder des adoucissemens aux conditions qu'il avoit d'abord imposées. On prolongea le privilège, on diminua les charges; et depuis cette époque, l'importation des esclaves a pris une nouvelle activité. Ils sont achetés indifféremment dans tous les lieux où l'on peut s'en procurer avec le plus d'avantage.

Féroces Européens, d'abord vous doutâtes si les habitans des contrées que vous veniez de découvrir n'étoient pas des animaux qu'on pouvoit égorger sans remords, parce qu'ils étoient noirs et que vous étiez blancs. Peu s'en fallut que vous ne leur enviassiez la connoissance de Dieu votre père commun, chose horrible à penser! Mais quand vous leur eûtes permis de lever aussi leurs regards et leurs mains vers le ciel; quand vous les eûtes initiés aux cérémonies et aux mystères, associés aux prières, aux offrandes et aux espérances à venir d'une religion commune, quand vous les eûtes avoués pour frères; l'horreur ne redoubla-t-elle pas, lorsqu'on vous vit fouler aux pieds le lien de cette consanguinité sacrée? Vous les avez rapprochés de vous; et vous allez au loin les acheter! et vous les vendez! et vous les

revendez comme un vil troupeau de bêtes! pour repeupler une partie du globe que vous avez dévastée, vous en corrompez et dépeuplez une autre. Si la mort est préférable à la servitude, n'êtes-vous pas encore plus inhumains sur les côtes d'Afrique que vous ne l'avez été dans les régions de l'Amérique? Anglais, Français, Espagnols, Hollandais, Portugais, je suppose que je m'entretienne avec un d'entre vous d'un traité conclu entre deux nations civilisées, et que je lui demande quelle est la sorte de compensation qu'elles ont stipulée dans l'échange fait? Qu'imaginera-t-il? De l'or, des denrées, des privilèges, une ville, une province; et c'est un nombre plus ou moins grand de leurs semblables que l'on abandonne à l'autre pour en disposer à son gré? Mais telle est l'infamie de ce pacte dénaturé, qu'il ne se présente pas même à la pensée de ceux qui l'ont contracté.

Tout annonce que la cour d'Espagne va sortir de la dépendance où elle étoit des nations étrangères pour des esclaves. C'est l'unique but qu'elle a pu se proposer en exigeant, en 1778, du Portugal la cession de deux de ses îles sur les côtes d'Afrique.

Des cultures difficiles, quelques mines d'un genre

genre particulier, ont occupé une partie des esclaves introduits dans le continent Espagnol du Nouveau-Monde. Le service domestique des gens riches a été la destination du plus grand nombre. Ils n'ont pas tardé à devenir les confidens des plaisirs de leurs maîtres; et ce honteux ministère les a conduits à la liberté. Leurs descendans se sont alliés, tantôt avec les Européens, tantôt avec les Mexicains, et ont formé la race nombreuse et vigoureuse des mulâtres qui, comme celle des métis, mais deux ou trois générations plus tard, parvient à la couleur et à la considération des blancs. Ceux-mêmes d'entre eux qui sont encore dans les fers ont pris un empire décidé sur le malheureux indigène. Ils ont dû cette supériorité à la faveur déplacée que leur accordoit le gouvernement. Par cette raison, les Africains, qui dans les établissemens des autres nations sont les ennemis des blancs, en sont devenus les défenseurs dans les Indes Espagnoles.

Mais pourquoi la faveur du gouvernement tomba-t-elle sur l'esclave acheté de préférence à l'esclave conquis? C'est que l'injure faite à celui-ci étoit plus ancienne et plus grande que l'injure faite au premier; que celui-là

étoit accoutumé au joug ; qu'il falloit y accoutumer celui-ci, et que l'esclave d'un maître dont la politique l'a rendu maître d'un esclave, est entraîné par cette distinction à faire cause avec le tyran commun. Si l'Africain, le défenseur des blancs dans les Indes Espagnoles, fut par-tout ailleurs leur ennemi ; c'est que par-tout ailleurs il obéissoit toujours et qu'il ne commandoit jamais ; c'est qu'il n'étoit point consolé de son rôle par le spectacle d'un rôle plus malheureux que le sien. Aux Indes Espagnoles, l'Africain est alternativement esclave et maître : dans les établissemens des autres nations, il est esclave du matin au soir.

XXIII. *Ancienne condition des Indiens, et leur état actuel.*

Les Indiens forment la dernière classe des habitans dans une région qui appartenoit toute entière à leurs ancêtres. L'infortune de ces peuples commença à l'époque même de la découverte. Colomb distribua d'abord des terres à ceux qui l'accompagnoient, et y attacha des naturels du pays en 1499. Cette disposition ne fut pas approuvée par la cour, qui trois ans après, envoya Ovando à Saint-Domingue,

avec ordre de rendre ces malheureux à la liberté. Ce nouveau commandant, tout barbare qu'il étoit, se conforma à la volonté de ses souverains : mais l'indolence des Américains et les murmures des Espagnols le déterminèrent bientôt à faire rentrer dans les fers ceux qui en étoient sortis, et à y en mettre un beaucoup plus grand nombre. Seulement, il décida que ces esclaves tireroient quelque fruit de leur travail, soit qu'ils fussent employés à la culture des terres, soit qu'ils le fussent à l'exploitation des mines. Ferdinand et Isabelle confirmèrent, en 1504, cet arrangement, avec la clause que le salaire seroit réglé par le gouvernement.

Les Dominicains, qui venoient de passer dans la colonie, s'indignèrent d'un ordre de choses qui renversoit tous les principes. Ils refusèrent, dans le tribunal de la pénitence, l'absolution aux particuliers qui sollicitoient ou même acceptoient ces dons qu'on appelloit indifféremment répartitions ou commanderies; ils accabloient d'anathêmes, dans la chaire, les ministres ou les promoteurs de ces injustices. Les cris de ces moines, alors très-révérés, retentirent jusqu'en Europe, où l'usage qu'ils attaquoient avec tant d'amertume,

fut examiné de nouveau, en 1510, et de nouveau confirmé.

Les Indiens trouvèrent, en 1516, dans Las-Casas un défenseur plus vif, plus intrépide et plus actif que ceux qui l'avoient précédé. Ses sollicitations déterminèrent Ximenès, qui conduisoit alors la monarchie avec tant d'éclat, à faire passer en Amérique trois religieux Hiéronimites pour juger une cause deux fois jugée. Les arrêts qu'ils prononcèrent ne furent pas ceux que leur profession faisoit présumer. Ils se décidèrent pour les répartitions : mais ils en déclarèrent déchus tous ceux des courtisans et des favoris qui ne résidoient pas dans le Nouveau-Monde.

Las-Casas, que le ministère lui-même avoit déclaré protecteur des Indiens et qui, revêtu de ce titre honorable, avoit accompagné les surintendans, revola en Espagne pour y vouer à l'indignation publique des hommes d'un état pieux, qu'il accusoit d'avoir sacrifié l'humanité à la politique. Il parvint à les faire rappeller, et on leur substitua Figueroa. Ce magistrat prit le parti de réunir dans deux gros villages un assez grand nombre d'Indiens qu'il laissa seuls arbitres de leurs actions. L'expérience ne leur fut pas favorable. Le

gouvernement conclut de leur stupidité, de leur indolence, que les Américains étoient des enfans incapables de se conduire eux-mêmes, et leur condition ne fut pas changée.

Cependant, il s'élevoit de toutes parts des voix respectables contre ces dispositions. Les états de Castille eux-mêmes demandèrent, en 1523, qu'on les annullât. Charles-Quint se rendit à tant de vœux. Il défendit à Cortès, qui venoit de conquérir le Mexique, de donner des commanderies, et lui enjoignit de les révoquer s'il y en avoit déjà d'accordées. Lorsque ces ordres arrivèrent dans la Nouvelle-Espagne, les répartitions y étoient déjà établies comme dans les autres colonies, et les volontés du monarque ne furent pas exécutées.

De cette région, de toutes les régions soumises à la Castille, on marquoit sans cesse que jamais il ne s'opéreroit de vrais travaux, des travaux utiles dans le Nouveau-Monde, si les peuples assujettis cessoient d'être un moment à la disposition de leurs vainqueurs. La crainte d'avoir découvert sans fruit un si riche hémisphère faisoit une grande impression sur le ministère : mais aussi n'avoir envahi une moitié du globe que pour en jetter les

nations dans la servitude, étoit un autre point de vue qui ne laissoit pas d'alarmer quelquefois le gouvernement. Dans cette incertitude, on permettoit, on défendoit au hasard les commanderies. En 1536, l'autorité prit enfin un parti mitoyen qui fut de les autoriser pour deux générations. Quoique accordées seulement pour deux ans, jusqu'à cette époque, elles étoient réellement perpétuelles, parce qu'il étoit sans exemple que ces concessions n'eussent pas été renouvellées. Le roi continua à se réserver tous les Indiens établis dans les ports ou fixés dans les villes principales.

Le protecteur de ces malheureux s'indigne de ces ordonnances. Il parle, il agit, il cite sa nation au tribunal de l'univers entier, il fait frémir d'horreur les deux hémisphères. O Las-Casas ! tu fus plus grand par ton humanité que tous tes compatriotes ensemble par leurs conquêtes. S'il arrivoit dans les siècles à venir, que les infortunées contrées qu'ils ont envahies se repeuplassent et qu'il y eût des loix, des mœurs, de la justice, de la liberté ; la première statue qu'on y élèveroit seroit la tienne. On te verroit t'interposer entre l'Américain et l'Espagnol, et pré-

senter, pour sauver l'un, la poitrine au poignard de l'autre. On liroit sur le pied de ce monument : DANS UN SIÈCLE DE FÉROCITÉ, LAS-CASAS, QUE TU VOIS, FUT UN HOMME BIENFAISANT. En attendant, ton nom restera gravé dans toutes les ames sensibles ; et lorsque tes compatriotes rougiront de la barbarie de leurs prétendus héros, ils se glorifieront de tes vertus. Puissent ces tems heureux n'être pas aussi éloignés que je l'appréhende !

Charles-Quint, éclairé par ses propres réflexions ou entraîné par l'éloquence impétueuse de Las-Casas, ordonne en 1542, que toutes les commanderies qui viendront à vaquer soient indistinctement réunies à la couronne. Ce statut est sans force au Mexique et dans le Pérou, il allume une guerre sanglante et opiniâtre. On est réduit à l'annuller trois ans après ; mais l'autorité se trouve assez solidement établie, en 1549, pour oser braver les murmures, pour n'être plus arrêtée par la crainte des soulèvemens.

A cette époque, la loi décharge les Indiens de tout service personnel, et régle le tribut qu'ils seront obligés de payer à leurs commandeurs. Elle défend à ces maîtres, jus-

qu'alors si oppresseurs, de résider dans l'étendue de leur juridiction et d'y coucher plus d'une nuit. Elle leur défend d'y avoir une habitation et d'y laisser leur famille. Elle leur défend d'y posséder des terres, d'y faire élever des troupeaux, d'y former des ateliers. Elle leur défend de se mêler des mariages de leurs vassaux et d'en prendre aucun à leur service. L'homme chargé de percevoir leurs droits doit avoir l'attache du magistrat et donner caution pour les vexations qu'il se pourroit permettre.

La taxe imposée aux naturels du pays pour faire subsister les conquérans avec quelque dignité, n'est pas même une faveur purement gratuite. Ces maîtres orgueilleux sont obligés de réunir leurs sujets dans une bourgade, de leur bâtir une église, de payer le ministre chargé de leur instruction. Ils sont obligés d'établir leur domicile dans la ville principale de la province où est située leur répartition, et d'avoir toujours des chevaux et des armes en état de repousser l'ennemi, soit étranger, soit domestique. Il ne leur est permis de s'absenter qu'après s'être fait remplacer par un soldat agréé du gouvernement.

Ces réglemens n'éprouvèrent aucune alté-

ration remarquable jusqu'en 1568. Alors on décida que les commanderies, qui depuis trente-deux ans étoient concédées pour deux vies, continueroient à être données de la même manière; mais que celles dont le revenu excéderoit 10,800 livres, seroient grévées de pensions. Toutes devoient, à l'avenir, être affichées lorsqu'elles deviendroient vacantes et, à mérite égal, être distribuées de préférence aux héritiers des conquérans, et ensuite aux descendans des premiers colons. La cour s'appercevant que la faveur décidoit plus souvent de ces récompenses que les talens ou l'ancienneté, voulut en 1608, qu'elles fussent nulles, si elle ne confirmoit dans six ans pour le Pérou et dans cinq ans pour le reste de l'Amérique les graces accordées par les vice-rois. Cependant le commandeur entroit en jouissance aussitôt qu'il étoit nommé. On exigeoit seulement qu'il assurât la restitution des sommes qu'il auroit touchées, si le choix qu'on avoit fait de lui n'étoit pas ratifié dans le tems prescrit par les ordonnances.

Au commencement du dernier siècle, le gouvernement s'appropria le tiers du revenu des commanderies. Peu après, il le prit entier

dans la première année, et ne tarda pas à défendre à ses délégués de remplir celles qui deviendroient vacantes. Elle furent enfin toutes supprimées, en 1720, à l'exception de celles qu'on avoit données à perpétuité à Cortès et à quelques hôpitaux ou communautés religieuses. A cette époque si remarquable dans les annales du Nouveau-Monde, les Indiens ne furent plus dépendans que de la couronne.

Cette administration fut-elle la meilleure qu'il fut possible d'adopter pour l'intérêt de l'Espagne et le bonheur de l'autre hémisphère ? Qui le sait ? Dans la solution d'un problême où se compliquent les droits de la justice ; le sentiment de l'humanité ; les vues particulières des ministres ; l'empire de la circonstance ; l'ambition des grands ; la rapacité des favoris ; les spéculations des hommes à projets ; l'autorité du sacerdoce ; l'impulsion des mœurs et des préjugés ; le caractère des sujets éloignés ; la nature du climat, du sol et des travaux ; la distance des lieux ; la lenteur et le mépris des ordres souverains ; la tyrannie des gouverneurs ; l'impunité des forfaits ; l'incertitude et des relations et des délations et de tant d'autres élémens divers : doit-on être surpris de la longue perplexité de la cour

de Madrid ; lorsqu'au centre des nations Européennes, aux pieds des trônes, sous les yeux des administrateurs de l'état, les abus subsistent et s'accroissent souvent par des opérations absurdes ? Alors on prit l'homme dont on étoit entouré, pour le modèle de l'homme lointain, et l'on imagina que la législation qui convenoit à l'un, convenoit également à l'autre. Dans des tems antérieurs, et peut-être même encore aujourd'hui, confondons-nous deux êtres séparés par des différences immenses, l'homme sauvage et l'homme policé ; l'homme né dans les bras de la liberté et l'homme né dans les langes de l'esclavage. L'aversion de l'homme sauvage pour nos cités naît de la mal-adresse avec laquelle nous sommes entrés dans la forêt.

Maintenant, les Indiens qu'on n'a pas fixés dans les villes, sont tous réunis dans des bourgades qu'il ne leur est pas permis de quitter, et où ils forment des assemblées municipales, présidées par leur cacique. A chacun de ces villages est attaché un territoire plus ou moins étendu, selon la nature du sol et le nombre des habitans. Une partie est cultivée en commun pour les besoins publics, et le reste distribué aux familles pour leurs nécessités

particulières. La loi à voulu que ce domaine fût inaliénable. Elle permet cependant de tems en tems d'en détacher quelques portions en faveur des Espagnols, mais toujours avec l'obligation d'une redevance annuelle dirigée au profit des vendeurs sous l'inspection du gouvernement. Aucune institution n'empêche les Indiens d'avoir des champs en propre : mais rarement ont-ils le pouvoir ou la volonté de faire des acquisitions.

Comme l'opprobre brise tous les ressorts de l'ame ; un des principes de cette pauvreté, de ce découragement, doit être l'obligation imposée à ces malheureux de faire seuls par corvée les travaux publics. Sont-ils payés de ce travail humiliant ? La loi l'ordonne. De quelle distance peut-on les tirer ? combien de tems peut-on les retenir ? cela dépend du gouvernement local.

Un autre devoir des Indiens, c'est d'être à la disposition de tous les citoyens : mais uniquement pour les ateliers et les cultures de nécessité première : mais à tour de rôle : mais pour dix-huit jours de suite seulement : mais pour un salaire prescrit par les ordonnances.

Une obligation plus onéreuse encore, c'est celle

celle d'exploiter les mines. Les administrateurs en étoient originairement les seuls arbitres. Des statuts qui varièrent souvent, la réglèrent dans la suite. Au tems où nous écrivons, on n'appelle aux mines, à l'exception de celles de Guanca-Velica et de Potosi, qui ont des privilèges particuliers, que les Indiens qui ne sont pas éloignés de plus de trente milles; on leur donne quatre réaux, ou cinquante-quatre sols par jour; on ne les retient que six mois, et l'on n'y occupe que la septième partie d'une peuplade au Pérou, et la vingt-cinquième au Mexique. Souvent même, il y en a un moindre nombre; parce que le libertinage, la cupidité, l'espoir du vol, d'autres motifs peut-être, y attirent librement un grand nombre de métis, de mulâtres et d'indigènes.

Un tribut que les Indiens mâles, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, doivent au gouvernement, met le comble à tant de calamités. Cette taxe, qui s'acquittoit originairement en denrées, n'est point par-tout la même. Elle est de 8, de 15, de 20, de 30, même de 40 livres, selon les époques où, à la demande des contribuables, elle fut convertie en métaux. L'usage où étoit le fisc

d'exiger toujours en argent la valeur des productions, dont le prix varioit avec les lieux et avec les tems, introduisit ces disproportions plus grandes et par conséquent plus destructives dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, où la capitation est assez généralement de 9 réaux ou de 6 livres 1 sol 6 deniers. Le quart de cette imposition est distribué au pasteur, au cacique, à l'Espagnol chargé dans chaque province d'empêcher l'oppression des Indiens, ou mis en réserve pour secourir la communauté dans ses revers. Telle est la condition légale des Indiens : mais qui pourroit dire ce que les injustices particulières doivent ajouter de poids à un fardeau déja trop pesant? Celle de ces vexations qui a le plus fixé l'attention du gouvernement, est venue de ce qu'on appelle alcade au Mexique et corrégidor au Pérou.

C'est un magistrat chargé, sous l'inspection du vice-roi ou des tribunaux, de la justice, de la finance, de la guerre, de la police, de tout ce qui peut intéresser l'ordre public, dans un espace de trente, de quarante, de cinquante lieues. Quoique la loi lui défendît, comme aux autres dépositaires

de l'autorité, d'entreprendre aucun commerce, il s'empara dès les premiers tems, de tout celui qu'il étoit possible de faire avec les Indiens soumis à sa juridiction. Comme sa commission ne devoit durer que cinq ans, il livroit presqu'en arrivant les marchandises qu'il avoit à vendre, et employoit aux recouvremens le reste de son exercice. L'oppression devint générale. Les malheureux indigènes furent toujours écrasés par l'énormité des prix, et souvent par l'obligation de prendre des effets qui leur étoient inutiles, mais que le tyran avoit été lui-même quelquefois réduit à recevoir des négocians qui lui accordoient un crédit long et dangereux. On refusoit tout ou presque tout aux pauvres, et l'on surchargeoit ceux qui jouissoient de quelque aisance. Aux échéances, les paiemens étoient exigés avec une sévérité barbare, par un créancier à la fois juge et partie; et les peines les plus graves décernées contre les débiteurs qui manquoient aux engagemens libres ou forcés qu'ils avoient pris.

Ces atrocités, plus criantes et plus communes dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, affligeoient vivement les chefs humains et justes. Ils croyoient pourtant des

voir les tolérer, dans la persuasion où l'on étoit généralement que si la chaîne qui existoit étoit une fois rompue, des peuples indolens et sans prévoyance manqueroient de vêtemens, d'instrumens d'agriculture, de bestiaux nécessaires pour tous les travaux, et tomberoient sans délai, dans une inaction et une misère extrêmes. Quelques hommes sages travaillèrent à rapprocher des intérêts si opposés. Aucune de leurs idées ne fut jugée praticable. Un moyen sûr de diminuer le désordre auroit été d'accorder un meilleur traitement aux magistrats qui alloient chercher dans l'autre hémisphère une fortune que leur pays natal leur refusoit : mais le ministère se refusa toujours à cette augmentation de dépense. Depuis 1751, les alcades et les corrégidors sont obligés d'afficher dans le lieu de leur résidence, les marchandises qu'ils ont à vendre, et le prix qu'ils y veulent mettre. S'ils s'écartent de ce tarif, approuvé par leurs supérieurs, ils doivent perdre leur place et restituer le quadruple de ce qu'ils ont volé. Ce réglement, qui s'observe assez exactement, a un peu diminué les déprédations.

XXIV. *Gouvernement civil établi par l'Espagne dans le Nouveau-Monde.*

Il falloit un gouvernement aux différens peuples dont nous venons de parler. La cour de Madrid donna la préférence au plus absolu. Les monarques Espagnols concentrèrent dans leurs mains tous les droits, tous les pouvoirs, et en confièrent l'exercice à deux délégués, qui, sous le nom de vice-rois, devoient jouir, tout le tems de leur commission, des prérogatives de la souveraineté. On les entoura même dans leurs fonctions publiques et jusque dans leur vie privée, d'une représentation qui parût propre à augmenter le respect et la terreur que le commandement devoit inspirer. Le nombre de ces places éminentes fut doublé depuis, sans qu'il arrivât jamais la moindre altération dans leur dignité. Cependant leur conduite, comme celle de tous les agens inférieurs, fut soumise à la censure du conseil des Indes, tribunal érigé en Europe, pour régir sous l'inspection du monarque les provinces conquises dans le Nouveau-Monde.

Dans ces contrées éloignées furent successivement établies dix cours de justice, char-

gées d'assurer la tranquillité des citoyens et de terminer les différends qui s'élèveroient entre eux. Ces tribunaux, connus sous le nom d'audiences, prononcèrent définitivement sur les matières criminelles : mais les procès purement civils, qui s'élevoient au-dessus de 10,156 piastres ou de 54,843 liv., pouvoient être portés par appel au conseil des Indes. La prérogative accordée à ces grands corps de faire des remontrances aux dépositaires de l'autorité royale, et la prérogative plus considérable encore attribuée à ceux des capitales, de remplir les fonctions des vice-royautés lorsqu'elles étoient vacantes : ces droits les élevèrent tous à un degré d'importance qu'ils n'auroient pas obtenu comme magistrats.

XXV. *Quel est le régime ecclésiastique suivi en Amérique.*

Le régime ecclésiastique paroissoit plus difficile à régler. À l'époque où le Nouveau-Monde fut découvert, un voile tissu ou épaissi par les préjugés que la cour de Rome n'avoit jamais cessé de semer, tantôt ouvertement et tantôt avec adresse, couvroit de ténèbres l'Europe entière. Ces superstitions

étoient plus profondes et plus générales en Espagne, où, depuis si long-tems, on haïssoit, on combattoit les infidèles. Les souverains de cette nation devoient naturellement établir au-delà des mers les mauvais principes des pontifes qui leur donnoient un autre hémisphère. Il n'en fut pas ainsi. Ces princes plus éclairés, ce semble, que leur siècle ne le comportoit, arrachèrent au chef de la chrétienté la collation de tous les bénéfices, les dîmes mêmes que les prêtres avoient par-tout envahies. Malheureusement, la sagesse qui avoit dicté leur système ne passa pas à leurs successeurs. Ils fondèrent ou permirent qu'on fondât trop d'évêchés. Des temples sans nombre s'élevèrent. Les couvens des deux sexes se multiplièrent au-delà de tous les excès. Le célibat devint la passion dominante dans un pays désert. Des métaux qui devoient féconder la terre se perdirent dans les églises. Malgré sa corruption et son ignorance, le clergé se fit rendre la plus grande partie de ces tyranniques dîmes qui avoient été arrachées à son avarice. L'Amérique paroissoit n'avoir été conquise que pour lui. Cependant les pasteurs subalternes, ces curés, ailleurs si tendres et si res-

pectables, ne se trouvoient pas assez opulens. L'Indien qu'ils étoient chargés d'instruire et de consoler, n'osoit se présenter à eux sans quelque présent. Ils lui laissoient celles de ses anciennes superstitions qui lui étoient utiles, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Ils mettoient un prix exorbitant à leurs fonctions, et avoient toujours des inventions pieuses qui leur donnoient occasion d'exercer de nouveaux droits. Une pareille conduite avoit rendu leurs dogmes généralement odieux. Ces peuples alloient à la messe comme à la corvée, détestant les barbares étrangers qui entassoient sur leurs corps et sur leurs ames des fardeaux également pesans.

Le scandale étoit public et presque général. Le clergé séculier et régulier, qui l'un et l'autre remplissoient le même ministère, s'accusoient mutuellement de ces vexations. Les premiers peignoient leurs rivaux comme des vagabonds qui s'étoient dérobés à la surveillance de leurs supérieurs, pour être impunément libertins. Les seconds vouloient que les autres manquassent de lumières ou d'activité, et ne fussent occupés que de l'élévation de leur famille. Nous avouerons avec

répugnance, mais nous avouerons, que des deux côtés les reproches étoient fondés. La cour fut long-tems agitée par les intrigues sans cesse renaissantes des deux cabales. Enfin elle arrêta, en 1767, que les moines mourroient dans les bénéfices qu'ils occupoient, mais qu'ils ne seroient pas remplacés par des hommes de leur état. Cette décision qui fait rentrer les choses dans leur ordre naturel, aura vraisemblablement des suites favorables.

XXVI. *Partage fait au tems de la conquête, des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquiert maintenant.*

C'étoit beaucoup d'avoir monté, dès les premiers tems, tous les grands ressorts de la nouvelle domination; il restoit à régler le sort de ceux qui devoient y vivre. Le souverain, qui se croyoit maître légitime de toutes les terres de l'Amérique, et par droit de conquête et par la concession des papes, en fit d'abord distribuer à ceux de ses soldats qui avoient combattu dans ce Nouveau-Monde.

Le fantassin reçut cent pieds de long et cinquante de large pour ses bâtimens; mille

huit cent quatre-vingt-cinq toises pour son jardin ; sept mille cinq cent quarante - trois pour son verger ; quatre-vingt-quatorze mille deux cent quatre-vingt-huit pour la culture des grains d'Europe, et neuf mille quatre cent vingt - huit pour celle du blé d'inde ; toute l'étendue qu'il falloit pour élever dix porcs, vingt chèvres, cent moutons, vingt bêtes à corne et cinq chevaux. La loi donnoit au cavalier un double espace pour ses bâtimens, et le quintuple pour tout le reste.

Bientôt on construisit des villes. Ces établissemens ne furent pas abandonnés au caprice de ceux qui vouloient les peupler. Les ordonnances exigeoient un site agréable, un air salubre, un sol fertile, des eaux abondantes. Elles régloient la position des temples, la direction des rues, l'étendue des places publiques. C'étoit ordinairement un particulier riche et actif qui se chargeoit de ces entreprises, après qu'elles avoient obtenu la sanction du gouvernement. Si tout n'étoit pas fini au tems convenu, il perdoit ses avances, et devoit encore au fisc 5400 liv. Ses autres devoirs étoient de trouver un pasteur pour son église, et de lui fournir ce qu'exigeoit la décence d'un culte régulier ; de réunir

au moins trente habitans Espagnols, dont chacun auroit dix vaches, quatre bœufs, une jument, une truie, vingt brebis, un coq et six poules. Lorsque ces conditions étoient remplies, on lui accordoit la juridiction civile et criminelle en première instance, pour deux générations; la nomination des officiers municipaux, et quatre lieues quarrées de terrein.

L'emplacement de la cité, les communes, l'entrepreneur absorboient une portion de ce vaste espace. Le reste étoit partagé en portions égales qu'on tiroit au sort, et dont aucune ne pouvoit être aliénée qu'après cinq ans d'exploitation. Chaque citoyen devoit avoir autant de lots qu'il auroit de maisons: mais sa propriété ne pouvoit jamais excéder ce que Ferdinand avoit originairement accordé dans Saint-Domingue pour trois cavaliers.

Par la loi, ceux qui avoient des possessions dans les villes déjà fondées, étoient exclus des nouveaux établissemens: mais cette rigueur ne s'étendoit pas jusqu'à leurs enfans. Il étoit permis à tous les Indiens qui n'étoient pas retenus ailleurs par des liens indissolubles, de s'y fixer comme domestiques, comme artisans ou comme laboureurs.

Indépendamment des terres que des conventions arrêtées avec la cour assuroient aux troupes et aux fondateurs des villes, les chefs des diverses colonies étoient autorisés à en distribuer aux Espagnols qui voudroient se fixer dans le nouvel hémisphère. Cette grande prérogative leur fut ôtée en 1591. Philippe II, que son ambition engageoit dans des guerres continuelles et que son opiniâtreté rendoit interminables, ne pouvoit suffire à tant de dépenses. La vente des champs d'Amérique, qui avoient été donnés jusqu'à cette époque, fut une des ressources qu'il imagina. Sa loi eut même un effet en quelque sorte rétroactif, puisqu'elle ordonnoit la confiscation de tout ce qui seroit possédé sans titre légitime, à moins que les usurpateurs ne consentissent à se racheter. Une disposition si utile réellement ou en apparence au fisc, ne souffrit de modification dans aucun période, et n'en éprouve pas encore.

Mais il étoit plus aisé d'accorder gratuitement ou de céder à vil prix des terreins à quelques aventuriers, que de les engager à en solliciter la fertilité. Ce genre de travail fut méprisé par les premiers Espagnols que leur avidité conduisit aux Indes. La voie

lente, pénible et dispendieuse de la culture ne pouvoit guère tenter des hommes à qui l'espoir d'une fortune facile, brillante et rapide faisoit braver les vagues d'un océan inconnu, les dangers de tous les genres qui les attendoient sur des côtes mal-saines et barbares. Ils étoient pressés de jouir, et le plus court moyen d'y parvenir étoit de se jetter sur les métaux. Un gouvernement éclairé auroit travaillé à rectifier les idées de ses sujets, et à donner, autant qu'il eût été possible, une autre pente à leur ambition. Ce fut tout le contraire qui arriva. L'erreur des particuliers devint la politique du ministère. Il fut assez aveugle pour préférer des trésors de pure convention, dont la quantité ne pouvoit pas manquer de diminuer et qui chaque jour devoient perdre de leur prix imaginaire, à des richesses sans cesse renaissantes et dont la valeur devoit augmenter graduellement dans tous les tems. Cette illusion des conquérans et des monarques jetta l'état hors des routes de sa prospérité, et forma les mœurs en Amérique. On n'y fit cas que de l'or, que de l'argent, accumulés par la rapine, par l'oppression et par l'exploitation des mines.

XXVII. *Réglemens faits à diverses époques, pour l'exploitation des mines.*

Dans les premiers tems de la conquête, il fut décidé que les mines appartiendroient à celui qui les découvriroit, pourvu qu'il les fît enregistrer au tribunal le plus voisin. Le gouvernement eut d'abord l'imprudence de faire fouiller pour son compte la portion de ce riche terrein qu'il s'étoit réservée : mais il ne tarda pas à revenir d'une erreur si ruineuse, et il contracta l'habitude de la céder au maître du reste pour une somme infiniment modique. Si, ce qui n'arriva presque jamais, ces trésors se trouvoient dans des campagnes cultivées, l'entrepreneur devoit acheter l'espace dont il avoit besoin ou donner le centième des métaux. Sur d'arides montagnes, le propriétaire étoit plus que suffisamment dédommagé du très-petit tort qu'on lui faisoit, par la valeur qu'une activité nouvelle donnoit aux productions récoltées dans le voisinage.

De toute antiquité les mines, de quelque nature qu'elles fussent, livroient au fisc, en Espagne, le cinquième de leur produit. Cet usage fut porté au Nouveau-Monde : mais

avec le tems, le gouvernement fut obligé de se réduire au dixième pour l'or, et même en 1735, pour l'argent au Pérou. Il lui fallut aussi baisser généralement le prix du mercure. Jusqu'en 1761, cet agent nécessaire avoit été vendu 432 livres le quintal. A cette époque, il ne coûta plus que 324 livres ou même 216 livres pour les mines peu abondantes ou d'une exploitation trop dispendieuse.

Tout porte à penser que la cour d'Espagne sera obligée, un peu plutôt, un peu plus tard, à de nouveaux sacrifices. A mesure que les métaux se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement doit faire un jour négliger les meilleures mines comme il a fait abandonner successivement les médiocres, à moins qu'on n'allège encore le fardeau de ceux qui les exploitent. Le tems n'est peut-être pas éloigné, où il faudra que le ministère Espagnol se contente des deux réaux ou 1 liv. 7 s. qu'il perçoit par marc pour la marque ou pour la fabrication.

Ce qui pourroit donner un grand poids à ces conjectures, c'est qu'il n'y a plus guère que des hommes dont les affaires sont dou-

teuses ou délabrées qui entrent dans la carrière des mines. S'il arrive quelquefois qu'une avidité sans bornes y pousse un riche négociant, c'est toujours sous le voile d'un mystère impénétrable. Ce hardi spéculateur peut bien consentir à exposer sa fortune, mais jamais son nom. Il n'ignore pas que si ses engagemens étoient connus, sa réputation et son crédit seroient perdus sans ressource. Ce n'est que lorsque le succès le plus éclatant a couronné sa témérité, qu'il ose avouer les risques qu'il avoit courus.

XXVIII. *Impots établis dans l'Amérique Espagnole.*

Lorsque le gouvernement sera forcé de renoncer à ce qu'il perçoit encore de droits sur les métaux, il lui restera de grandes ressources pour ses dépenses de souveraineté. La principale auroit dû être la dîme que Ferdinand s'étoit fait céder par la cour de Rome : mais Charles-Quint, par des motifs qu'il n'est pas aisé de deviner, s'en dépouilla pour les évêques, pour les chapitres, pour les curés, pour les hôpitaux, pour la construction des temples, pour des hommes et des établissemens déjà trop riches ou qui ne

tardèrent pas à le devenir. A peine ce principe en transmit-il la neuvième partie à ses successeurs. Il fallut qu'un tribut arraché aux Indiens remplît un vuide fait si inconsidérément au trésor public. Les classes supérieures de la société ne furent pas plus ménagées. Tout le Nouveau-Monde fut assujetti à l'alcavala.

C'est un droit levé seulement sur tout ce qui se vend en gros et qui ne s'étend pas aux consommations journalières. Il vient originairement des Maures. Les Espagnols l'adoptèrent en 1341 et l'établirent à raison de cinq pour cent. Il fut porté dans la suite à dix et poussé même à quatorze : mais en 1750, il fut fait des arrangemens qui le ramenèrent à ce qu'il avoit été dans les premiers tems. Philippe II, après le désastre de cette flotte si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé en 1591 par ses besoins, à exiger ce secours de toutes ses possessions d'Amérique. Il ne fut d'abord que de deux pour cent. En 1627, il monta à quatre.

Le papier timbré, ce moyen sagement imaginé pour assurer la fortune des citoyens et qui est devenu par-tout un des principes de leur ruine dans les mains du fisc, le papier

timbré fut introduit en 1641 dans toutes les provinces Espagnoles du Nouveau-Monde.

Le monopole du tabac commença à affliger le Pérou en 1752, le Mexique en 1754, et dans l'intervalle de ces deux époques, toutes les parties de l'autre hémisphère dépendantes de la Castille.

Dans des tems divers, la couronne s'appropria, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, le monopole de la poudre, du plomb et des cartes.

Cependant le plus étrange des impôts est la croisade. Il prit naissance dans les siècles de folie et de fanatisme, où des millions d'Européens alloient se faire assommer dans l'orient pour le recouvrement de la Palestine. La cour de Rome le ressuscita en faveur de Ferdinand qui, en 1509, vouloit faire la guerre aux Maures d'Afrique. Il existe encore en Espagne, où il n'est jamais au-dessous de 12 sous 6 deniers, ni au-dessus de 4 livres. On le paie plus chèrement dans le Nouveau-Monde, où il n'est perçu que tous les deux ans et où il s'élève depuis 35 s. jusqu'à 13 liv. selon le rang et la fortune des citoyens. Pour cet argent, les peuples obtiennent la liberté de se faire absoudre par leurs confesseurs des

crimes réservés au pape et aux évêques ; le droit d'user dans les jours d'abstinence de quelques nourritures prohibées ; une foule d'indulgences pour des péchés déjà commis ou pour ceux qu'on pourroit commettre. Le gouvernement n'oblige pas strictement ses sujets à prendre cette bulle : mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui la négligeroient ou la dédaigneroient ; et il n'y a pas peut-être dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez hardi ou assez éclairé pour braver cette censure ecclésiastique.

Je ne m'adresserai donc pas à des peuples imbécilles qu'on exhorteroit inutilement à secouer le double joug sous lequel ils se tiennent courbés ; et je ne leur dirai point : Quoi ! vous ne concevez pas que la providence qui veille à votre conservation, en vous présentant des alimens qui vous sont propres et en perpétuant sans interruption le besoin que vous en avez, vous en permet un libre usage : que si le ciel se courrouçoit lorsque vous en mangez dans un tems prohibé, il n'y a sur la terre aucune autorité qui pût vous dispenser de lui obéir : qu'on abuse de votre stupide crédulité, et que par un trafic

infâme, un être qui n'est pas plus que vous, une créature qui n'est rien aux yeux de son maître et du vôtre, s'arroge le droit de vous commander en son nom ou de vous affranchir de ses ordres pour une pièce d'argent. Cette pièce d'argent, la prend-il pour lui ou la donne-t-il à son Dieu? Son Dieu est-il indigent? Vit-il de ressources? Thésaurise-t-il? Que s'il est dans une autre vie un juge rémunérateur des vertus et vengeur des crimes, ni l'or que vous avez donné, ni les pardons que vous aurez acquis avec cet or, ne feront pas incliner sa balance. Que si sa justice vénale se laissoit corrompre, il seroit aussi vil, aussi méprisable que ceux qui siègent dans vos tribunaux. Que si son représentant avoit pour lui-même le pouvoir qu'il vous a persuadé qu'il avoit pour vous, il seroit impunément le plus méchant des hommes, puisqu'il n'y auroit aucun forfait dont il ne possédât l'absolution. Je ne m'adresserai pas non plus aux ministres subalternes de ce chef orgueilleux, parce qu'ils ont un intérêt commun avec lui, et qu'au lieu de me répondre, ils allumeroient un bûcher sous mes pieds. Mais je m'adresserai à ce chef et à tout le corps qu'il préside, et je lui dirai:

Renoncez, il en est tems, renoncez à cet indigne monopole qui vous dégrade et qui déshonore et le dieu que vous prêchez, et le culte que vous professez. Simplifiez votre doctrine. Purgez-la d'absurdités. Abandonnez de bonne grace tous ces postes où vous serez forcés. Le monde est trop éclairé pour se repaître plus long-tems d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison, ou pour donner dans des mensonges merveilleux qui, communs à toutes les religions, ne prouvent pour aucune. Revenez à une morale praticable et sociale. Passez de la réforme de votre théologie à celle de vos mœurs. Puisque vous jouissez des prérogatives de la société, partagez-en le fardeau. N'objectez plus vos immunités aux tentatives d'un ministère équitable qui se proposeroit de vous ramener à la condition générale des citoyens. Votre intolérance et les voies odieuses par lesquelles vous avez acquis et vous entassez encore richesse sur richesse, ont fait plus de mal à vos opinions que tous les raisonnemens de l'incrédulité. Si vous eussiez été les pacificateurs des troubles publics et domestiques, les avocats du pauvre, les appuis du persécuté, les médiateurs entre l'époux et

l'épouse, entre les pères et les enfans, entre les citoyens, les organes de la loi, les amis du trône, les coopérateurs du magistrat : quelque absurdes qu'eussent été vos dogmes, on se seroit tû. Personne n'eût osé attaquer une classe d'hommes si utiles et si respectables. Vous avez divisé l'Europe pour des futilités. Toutes les contrées ont fumé de sang, et pourquoi ? On rougit à présent d'y penser. Voulez-vous restituer à votre ministère sa dignité ? Soyez humbles, soyez indulgens, soyez même pauvres, s'il le faut. Votre fondateur le fut. Ses apôtres, ses disciples, les disciples de ceux-ci, qui convertirent tout le monde connu, le furent aussi. Ne soyez, ni charlatans, ni hypocrites, ni simoniaques ou marchands de choses que vous donnez pour saintes. Tâchez de redevenir prêtres, c'est-à-dire les envoyés du Très-Haut, pour prêcher aux hommes les vertus, et pour leur en montrer des exemples. Et vous, pontife de Rome, ne vous appellez plus le serviteur des serviteurs de Dieu, ou soyez-le. Songez que le siècle de vos bulles, de vos indulgences, de vos pardons, de vos dispenses est passé. C'est inutilement que vous voudriez vendre le Saint-Esprit, si l'on ne

veut plus l'acheter. Votre revenu spirituel va toujours en diminuant; il faut qu'un peu plutôt un peu plus tard, il se réduise à rien. Quels que soient les subsides, les nations qui les paient, tendent naturellement à s'en délivrer. Le prétexte le plus léger leur suffit. Puisque de pêcheur vous vous êtes fait prince temporel, devenez comme tous les bons souverains, le promoteur de l'agriculture, des arts, des manufactures, du commerce, de la population. Alors, vous n'aurez plus besoin d'un trafic qui scandalise. Vous restituerez aux travaux de l'homme les jours précieux que vous leur dérobez, et vous recouvrerez notre vénération que vous avez perdue.

Les finances du continent Espagnol de l'autre hémisphère furent long-tems et très-long-tems une énigme pour le ministère même. Ce chaos fut un peu débrouillé par M. de la Ensenada. Chacune des douze années de son heureuse administration, la couronne retira de ces régions, ou des droits qu'elle percevoit au départ et au retour des flottes, 17,719,448 livres 12 sols. Depuis, cette ressource du gouvernement s'est beaucoup accrue, et par l'importance des nouvelles taxes, et

par la sévérité qui a été employée dans la perception des anciennes. Aujourd'hui, le revenu public du Mexique s'élève à 54,000,000 l.; celui du Pérou à 27,000,000 livres; celui du Guatimala, du nouveau royaume, du Chili et du Paraguay à 9,100,000 livres. C'est en tout 90,100,000 liv. Les dépenses locales absorbent 56,700,000 livres. Il reste donc pour le fisc 34,500,000 livres. Ajoutez à cette somme, 20,584,450 livres qu'il perçoit en Europe même sur tous les objets envoyés aux colonies ou qui en arrivent; et vous trouverez que la cour de Madrid tire annuellement 55,084,450 l. de ses provinces du Nouveau-Monde. Cependant toutes ces richesses n'entrent pas dans les caisses royales de la métropole. Une partie est employée dans les îles Espagnoles de l'Amérique, pour des dépenses de souveraineté, et pour la construction des vaisseaux ou pour l'achat du tabac.

XXIX. *Principes destructeurs sur lesquels l'Espagne fonda d'abord ses liaisons avec le Nouveau-Monde.*

A peine l'Espagne avoit découvert cet autre hémisphère, qu'elle eut l'idée d'un système inconnu aux peuples de l'antiquité, et que les

les nations modernes ont depuis adopté, celui de s'assurer de toutes les productions de ses colonies et de leur approvisionnement entier. Dans cette vue, on ne se contenta pas d'interdire à ces nouveaux établissemens, sous des peines capitales, toute liaison étrangère ; le gouvernement poussa la rigueur jusqu'à rendre toute communication entr'eux impraticable, jusqu'à leur défendre d'envoyer aucun de leurs navires dans le lieu de leur origine. Cet esprit de jalousie se manifesta dans la métropole même. Il y fut d'abord permis, à la vérité, de partir de différens ports : mais les retours devoient tous se faire à Séville. Les richesses que cette préférence accumula dans le sein de cette ville, la mirent bientôt en état d'obtenir que les bâtimens seroient expédiés de sa rade, comme ils devoient y revenir. La rivière qui baigne ses murs, ne se trouvant pas suffisante dans la suite pour recevoir des vaisseaux qui, peu-à-peu, avoient acquis de la grandeur, ce fut la presqu'îlsle de Cadix qui devint l'entrepôt général.

Il fut défendu à tous les négocians étrangers, fixés dans ce port devenu célèbre, de prendre part directement à un commerce si

lucratif. En vain ils représentèrent que, consommant les denrées du royaume, payant les impositions, encourageant l'agriculture, l'industrie, la navigation, ils devoient etre regardés comme citoyens. Ces raisons ne furent jamais senties dans une cour où la coutume étoit la loi suprême. Il fallut toujours que ces hommes riches, actifs, éclairés, qui soutinrent seuls pendant long-tems les liaisons de l'ancien et du Nouveau-Monde, couvrissent, avec plus de dégoûts et d'embarras qu'on ne le croiroit, leurs moindres opérations d'un nom Espagnol.

La liberté de faire des expéditions pour les grands établissemens qui se formoient de toutes parts dans l'autre hémisphère, fut très-limitée pour les naturels du pays eux-mêmes. Le gouvernement prit le parti de régler tous les ans le nombre des bâtimens qu'il convenoit d'envoyer, et le tems de leur départ. Il entra dans sa politique de rendre ces voyages rares, et la permission d'équiper un navire devint une faveur très-signalée. Pour l'arracher, on remplissoit d'intrigues la capitale de l'empire, et on entretenoit la corruption dans tous les bureaux.

Sous prétexte de prévenir les fraudes, d'é-

tablir un ordre invariable, de procurer une sûreté entière à des vaisseaux richement chargés, on multiplia tellement les lenteurs, les visites, les inquisitions, les équipages, les formalités de tous les genres, en Europe et en Amérique, que les faux-frais doublèrent la valeur de quelques marchandises, et augmentèrent beaucoup la valeur de toutes.

L'oppression des douanes acheva de tout perdre. Les objets exportés pour l'autre hémisphère, furent assujettis à des droits tels qu'il n'en avoit jamais existé dans aucun siècle, ni sur aucune partie du globe. Le prix même qu'on en avoit retiré fut imposé. L'or en retour devoit quatre pour cent, et l'argent en devoit neuf.

XXX. *Comment la cour de Madrid persévéra-t-elle dans son mauvais systême ?*

Mais comment la cour de Madrid avoit-elle pu se tromper si grossiérement sur ses intérêts ? comment, sur-tout, pouvoit-elle persévérer dans son erreur ? Essayons, s'il se peut, de démêler les causes de cet aveuglement étrange.

L'empire des Espagnols sur le Nouveau-Monde s'établit dans un siècle d'ignorance

et de barbarie. Tous les principes de gouvernement étoient alors oubliés ; et l'on ne s'étonnera pas, sans doute, que dans l'ivresse de leurs triomphes, des conquérans superbes n'aient pas ramené la lumière, bannie depuis dix ou douze siècles de l'Europe entière.

A cette époque d'un aveuglement universel, la cour de Madrid ne devina pas que les établissemens qu'elle formoit sous un autre hémisphère, ne seroient utiles qu'autant qu'ils deviendroient un encouragement pour son agriculture, son industrie et sa navigation. Loin de subordonner les colonies à la métropole, ce fut, en quelque sorte, la métropole qui fut subordonnée aux colonies. Toute économie politique fut ou négligée ou dédaignée ; et l'on ne vit la grandeur de la monarchie que dans l'or et dans l'argent de l'Amérique. Les peuples avoient la même ambition. Ils abandonnoient en foule leur pays natal pour courir après des métaux. Ces émigrations immenses et continuelles laissoient dans la population de la patrie principale un vuide qui n'étoit pas rempli par les étrangers que l'orgueil et l'intolérance ne cessoit de repousser.

L'Espagne fut affermie, par des succès assez long-tems soutenus, dans les fausses routes qu'elle s'étoit d'abord tracées. Un ascendant qu'elle devoit uniquement aux circonstances, lui parut une conséquence nécessaire de son administration et de ses maximes.

Les calamités qui, dans la suite, l'assaillirent de toutes parts, pouvoient l'éclairer. Une chaîne rarement interrompue de guerres plus funestes les unes que les autres, la priva de la tranquillité qu'il lui auroit fallu pour approfondir les vices d'un système suivi avec la plus grande sécurité sans interruption.

Les lumières acquises ou répandues successivement par les autres peuples étoient bien propres à combattre, à dissiper les erreurs de l'Espagne. Soit orgueil, soit jalousie, cette nation repoussa opiniâtrément les connoissances qui lui venoient de ses rivaux ou de ses voisins.

Au défaut de secours étrangers, l'Espagnol, né avec l'esprit de méditation, avec une sagacité ardente, pouvoit découvrir des vérités importantes à sa prospérité. Ce génie propre à tout, se porta, se fixa malheureusement sur des contemplations qui ne pouvoient que l'égarer davantage.

Pour comble de malheur, la cour de Madrid s'étoit fait de bonne heure une loi de soutenir les partis qu'elle avoit pris, pour qu'on ne pût pas la soupçonner de s'être légérement déterminée. Les événemens, tout fâcheux qu'ils étoient, ne la dégoûtèrent pas de cette politique dans ses rapports avec l'Amérique ; et elle y fut affermie par les suffrages combinés ou séparés d'une multitude d'agens séduits ou infidèles, qui assuroient leur fortune particulière par la continuité d'un désordre universel.

XXXI. *Suites que les funestes combinaisons du ministère Espagnol eurent dans la métropole même.*

Cependant le mal ne se fit pas sentir dans les premiers tems, quoique des écrivains célèbres l'aient avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Espagne se voyant la maîtresse de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée extravagante n'entra jamais dans le système d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémisphère fut découvert, Séville étoit célèbre par ses fabriques de soie ; les draps de Ségovie passoient pour les plus beaux de l'Europe,

et les étoffes de Catalogne trouvoient un débit avantageux dans l'Italie et dans le Levant. De nouveaux débouchés donnèrent une activité nouvelle à cette industrie et à l'exploitation des terres qui en est inséparable.

S'il en eût été autrement, comment cette monarchie auroit-elle pu envahir tant de provinces ; soutenir tant de guerres longues et sanglantes ; soudoyer tant d'armées étrangères et nationales ; équiper des flottes si nombreuses et si redoutables ; entretenir la division dans les états voisins et y acheter des traîtres ; bouleverser les nations par ses intrigues ; donner le branle à tous les événemens politiques ? Comment auroit-elle pu être la première et presque la seule puissance de l'univers ?

Mais tous ces efforts occasionnèrent une consommation immense d'hommes : mais il en passa beaucoup dans le Nouveau-Monde : mais cet autre hémisphère, plus riche et plus peuplé, demanda plus de marchandises : mais les bras manquèrent pour tous les travaux. Alors, ce furent les nations étrangères, où le numéraire étoit encore rare et par conséquent la main-d'œuvre à un prix modique, qui fournirent des subsistances à l'Espagne, qui

fournirent le vêtement à ses colonies. En vain des réglemens sévères les excluoient de ce trafic. Amies ou ennemies, elles le firent sans interruption et avec succès sous le nom des Espagnols eux-mêmes, dont la bonne-foi mérita toujours les plus grands éloges. Le gouvernement crut remédier à ce qu'il croyoit un désordre et qui n'étoit qu'une suite naturelle de l'état des choses, en renouvellant l'ancienne défense de toute exportation d'or, de toute exportation d'argent. A Séville et ensuite à Cadix, des braves appellés *Metedores* portoient au rempart des lingots qu'ils jettoient à d'autres Metedores chargés de les délivrer à des chaloupes qui s'étoient approchées pour les recevoir. Jamais ce versement clandestin ne fut troublé par des commis ou par des gardes qui étoient tous payés pour ne rien voir. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût saisi, jugé et condamné à mort quelque contrevenant et qu'on eût confisqué ses biens: cette atrocité, loin d'empêcher la sortie des métaux, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'une gra-

tification médiocre, exigeant un salaire proportionné au danger qu'ils devoient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, et fait sortir beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

Tel étoit l'état de l'Espagne, lorsqu'elle-même aggrava volontairement ses calamités par l'expulsion des Maures.

Cette nation avoit long-tems régné sur la péninsule presqu'entière. De poste en poste, elle se vit successivement poussée jusqu'à Grenade, où, après dix ans de sanglans combats, on la réduisit encore, en 1492, à subir le joug. Par sa capitulation, il lui étoit permis de professer son culte : mais bientôt, sous divers prétextes, le vainqueur voulut la dépouiller de ce droit sacré ; et elle prit les armes pour le maintenir. La fortune se déclara contre ces infortunés musulmans. Un grand nombre périrent par le glaive. On vendit à quelques-uns le droit de se refugier en Afrique. Le reste fut condamné à paroître chrétien.

Cette démonstration, dont Ferdinand et Charles avoient voulu se contenter, blessa Philippe II. Ce prince inquisiteur voulut que les infidèles fussent réellement de sa reli-

gion. Dans l'espérance de les y amener plus sûrement et en moins de tems, il ordonna, en 1568, que ces peuples renonçassent à leur idiôme, à leurs noms, à leur vêtemens, à leurs bains, à leurs usages, à tout ce qui pouvoit les distinguer de ses autres sujets. Le despotisme fut poussé au point de leur défendre de changer de domicile sans l'aveu du magistrat, de se marier sans la permission de l'évêque, de porter ou même de posséder des armes sous aucun prétexte. Une résistance vive devoit être la suite de cette aveugle tyrannie. Malheureusement des hommes qui manquoient de chefs, de discipline, de moyens de guerre, ne purent faire que des efforts impuissans contre des armées nombreuses, accoutumées au carnage et commandées par des généraux expérimentés. Les habitans des villes et des campagnes, qui étoient entrés dans la rebellion, furent presque généralement exterminés. La servitude devint le partage de tous les prisonniers des deux sexes. Ceux mêmes des Maures, qui étoient restés paisiblement dans leurs foyers, furent transportés dans les provinces intérieures du royaume, où ils ne trouvèrent que des insultes et de l'opprobre.

Cette dispersion, cette humiliation, ne produisirent pas l'effet qu'on en attendoit. Les cruautés, qu'un tribunal de sang renouvelloit sans cesse, ne furent pas plus efficaces. Il parut au clergé qu'il ne restoit de parti à prendre que celui de chasser de la monarchie tous ces ennemis opiniâtres de sa doctrine; et son vœu fut exaucé, en 1610, malgré l'opposition de quelques hommes d'état, malgré la réclamation plus vive encore des grands qui comptoient dans leur palais ou sur leur domaine beaucoup d'esclaves de la nation que poursuivoit la superstition.

On trouve par-tout que cette proscription coûta à l'Espagne un million de ses habitans. Des pièces authentiques, recueillies par Bleda, auteur sage et contemporain, démontrent qu'il faut réduire ce nombre à quatre cent vingt-neuf mille trois cent quatorze. Ce n'étoit pas tout ce qui avoit échappé de Maures à l'animosité des guerres, au fanatisme des vainqueurs, à des émigrations quelquefois tolérées et plus souvent furtives. Le gouvernement retint les femmes mariées à d'anciens chrétiens, ceux dont la foi n'étoit pas suspecte aux évêques, et tous les enfans au-dessous de sept ans.

Cependant l'état perdoit la vingtième partie de sa population, et la partie la plus laborieuse, comme l'ont toujours été, comme le seront toujours les sectes proscrites ou persécutées. Quelles que fussent les occupations de ce peuple; que ses bras nerveux s'exerçassent dans les champs, dans les ateliers, ou dans les plus vils offices de la société, il se fit un grand vuide dans les travaux; il s'en fit un grand dans les tributs. Le fardeau qu'avoient porté les infidèles, fut principalement jetté sur les tisserands. Cette surcharge en fit passer beaucoup en Flandre, beaucoup en Italie; et les autres, sans sortir d'Espagne, renoncèrent à leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie et de Castille, cessèrent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité et par leurs excès. Aux impositions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une manière de lever de l'argent sur une classe particulière de citoyens: imposition qui, sans aider l'état, ruine

ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état : ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes et les vexations, se multiplièrent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pièges tendus à la bonne-foi. Avec le tems, ils usurpèrent l'autorité souveraine, et parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, et à les payer.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncèrent à leurs possessions, ou en abandonnèrent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du Nouveau-Monde, et qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome et de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former

dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zèle, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de grossir les frais des subsistances, pour les rendre moins chères; de faciliter le monopole, pour l'écarter?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, et qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples; l'Espagne tomboit dans l'inaction et la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès et interrompirent entre elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivières, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le peuple de

l'univers, que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, et acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *avisos* qu'on envoyoit aux Canaries et en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup son or changé en cuivre, et fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix presqu'aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne, remplie d'une vénération stupide et superstitieuse pour le siècle de ses conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumières et les mœurs de ses voisins, formoit la base de son caractère.

L'inquisition, cet effroyable tribunal, établi

d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme et de l'alcoran, avoit dénaturé le caractère des peuples. Il les avoit formés à la réserve, à la défiance, à la jalousie. Et comment en fût-il arrivé autrement ? Lorsqu'un fils pour accuser son père, une mère son fils et son époux, un ami son ami, un citoyen son concitoyen ; lorsque toutes les passions devinrent également délatrices, également écoutées ; lorsqu'au milieu de vos enfans, la nuit, le jour, les mains des satellites vous saisirent et vous jettèrent dans l'obscurité des cachots ; lorsqu'on vous cela le crime dont vous étiez accusé ; lorsqu'on vous contraignit à vous défendre vous-même, et qu'emprisonné pour une faute que vous n'aviez pas commise, vous fûtes détenu et jugé sur une faute secrète que vous aviez avouée ; lorsque l'instruction de votre procès se commença, se poursuivit, s'acheva sans aucune confrontation avec les témoins ; lorsqu'on entendit la lecture de sa sentence sans avoir eu la liberté de se défendre ? Alors les yeux se familiarisèrent avec le sang, par les spectacles les plus atroces. Alors les ames se remplirent de ce fanatisme qui se déploya si cruellement dans les deux hémisphères. L'Espagne ne fut, il est vrai,

ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion ; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable et ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matières de religion ressemblent à ces parties actives, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation : elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur ; mais elles agitent bientôt toute la masse. Dans ce mouvement elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive, et il surnage un fluide doux, agréable et vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matières resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

Au lieu d'une énergie nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue et trop dispersée, s'établit

une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, et dans les Indes, ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premières hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir; leur fidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, et ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde régulière auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées, et les tenir dans cette dépendance et cette subordination nécessaires à la bonne discipline, il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens et leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner

à vil prix, ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne ; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du prince, à accorder des pensions et des graces à tous ceux qui n'avoient d'autres titres pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble et criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux, et devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la cour, et mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru souiller ses mains victorieuses, en les employant à la plupart des travaux utiles. Il se portoit nonchalamment à ceux même qui étoient le plus en honneur et se reposoit pour tous les autres sur des étrangers qui rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit ou l'enrichissoit.

Les hommes nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestique que les grands traînoient à leur suite, avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, et la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis longtems un asyle commode à leur paresse, et où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour et la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des collèges, et dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisannes. Le corps et l'esprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce

infâme, qui se perpétuoient même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté et de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie ; quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille, consommoient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile et le Milanois étoient à charge. Naples et le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Cata-

logue, le Roussillon, les îles Baléares et la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide et épuisée par ses folles largesses.

XXXII. *Calamités que l'aveuglement de la cour d'Espagne accumula sur les colonies.*

Pendant que la métropole dépérissoit, il n'étoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance et un profit réciproques. Les productions des ateliers de l'ancien-monde, eussent été échangées contre celles des mines du nouveau; et le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique et du Pérou; parce que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés et la pratique, aura une supériorité

réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguer les Indiens ; l'ascendant que prit l'Espagne sur l'Europe entière ; l'orgueil si ordinaire aux conquérans ; l'ignorance des vrais principes du commerce : ces raisons, et plusieurs autres, empêchèrent d'établir dans le Nouveau - Monde une administration fondée sur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa défaite, ils prirent dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares ; et c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on accusoit de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune espèce de honte, ni par la présence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Espagnols, l'image

d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale; et ne les portoit-elle pas à traiter sans remords leurs frères nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphère? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, et de ceux qui restent à courir? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance, que sur les frontières de sa patrie? Le sentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démasqués, d'être massacrés? Ne se défièrent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La première goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeoit qu'on le répandit à flots? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigènes, dont elle n'entendoit pas la langue, et dont les mœurs et les usages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas saisie d'alarmes et de terreurs bien ou mal fondées?

Semblable aux Visigots, dont ils étoient les descendans ou les esclaves, les Espagnols

partagèrent entr'eux les terres désertes et les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-tems au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de tems en tems pour modérer la dureté de cette servitude, ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, et des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richesse absorboit tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siècle, leur crioient : laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brain d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite; pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t il

à représenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or ? Les Espagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à sa gueule, pour se jetter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abîmes profonds, où ils étoient privés de la lumière du jour, du bonheur de respirer un air doux et sain, de la consolation de mêler leurs pleurs avec les larmes de leurs proches et de leurs amis, ces infortunés creusoient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses qui recèlent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussière ou de grains d'or. Comme toutes les nations de l'univers étoient révoltées de ces barbaries, les écrivains Espagnols essayèrent de prouver que le travail des mines n'avoit rien de dangereux : mais on en croyoit aux démonstrations physiques. On n'ignoroit point que l'on n'habite pas les entrailles obscures de la terre, sans inconvénient pour les yeux ; qu'on ne respire pas des vapeurs mercurielles, sulfureuses, arsenicales, toutes pestilentielles, sans inconvénient pour la poitrine ; qu'on ne reçoit

pas par les pores de la peau, qu'on n'avale pas par la bouche des eaux mal-saines, sans inconvénient pour l'estomac et pour les humeurs du corps. On voyoit sortir de nos mines la mort sous toutes les formes, avec la toux cruelle, avec l'hideuse atrophie, avec le noir marasme, avec les convulsions, le raccourcissement, les distorsions des membres. On voyoit aux mineurs les rides, la foiblesse, le tremblement, la caducité, à l'âge de la santé vigoureuse; et loin d'accorder quelque créance au récit des Espagnols, on s'indignoit de leur mauvaise foi, lorsqu'on ne se moquoit pas de leur ignorance.

Pour se dérober à ces tombeaux et aux autres actes de la tyrannie Européenne, beaucoup d'Américains se réfugièrent dans des forêts, dans des montagnes inaccessibles. Dans ces climats âpres et sauvages, ils contractoient un caractère féroce qui coûta souvent des larmes et du sang à leurs impitoyables oppresseurs.

Dans quelques cantons, le désespoir fut porté si loin, que, pour ne pas laisser des héritiers de leur infortune, les hommes résolurent unanimement de n'avoir aucun commerce avec les femmes. Cette triste conjuration

contre la nature et contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espèce, que l'histoire nous ait transmis, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais? Ainsi la terre fut doublement souillée, du sang des pères, et du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre et du crime furent rapides. Les forteresses les plus importantes tombèrent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre et de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or et l'argent, qui devoient entrer dans les coffres du souverain, furent continuellement diminués par la fraude, et réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les

ordres corrompus par l'avarice, se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit proscrits. Les premiers et les derniers magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le chaos où ces brigandages plongèrent les affaires, amena le funeste expédient de tous les états mal administrés ; des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, et de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. L'Europe étoit alors peu éclairée. La lumière même qui commençoit à s'y répandre, étoit repoussée par l'Espagne. Cependant un voile plus épais encore couvroit l'Amérique. Les notions les plus simples sur les objets les plus importans, y étoient entiérement effacées.

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, un peu moins aveuglés que les colons, prirent sur lui un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute règle de mœurs et de décence. Les moins corrompus faisoient le

commerce; les autres abusoient de leur ministère et de la terreur des autres ecclésiastiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient.

La haîne qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays, et ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jetté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement; et elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit accablée de faveurs et l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle se manifesta par des éclats, qui, plus d'une fois, ébranlèrent l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain étoit fomenté par le clergé créole et le clergé Européen, qui avoient aussi contracté la contagion de ces discordes.

XXXIII. *L'Espagne commence à sortir de sa léthargie.*

Il nous est doux de pouvoir penser, de pouvoir écrire que la condition de l'Espagne devient tous les jours meilleure. La noblesse n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarrassoient quelquefois le gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux, mais habiles, au maniement des affaires publiques, qui furent trop long-tems l'apanage de la naissance seule. Les campagnes, mieux peuplées et mieux cultivées, offrent moins de ronces et plus de récoltes. Il sort des ateliers de Grenade, de Malaga, de Séville, de Priego, de Tolède, de Talavera, et sur-tout de Valence, des soieries qui ont de la réputation et qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonse donnent de très-belles glaces; ceux de Guadalaxara et d'Escaray des draps fins et des écarlates; ceux de Madrid des chapeaux, des rubans, des tapisseries, de la porcelaine. La Catalogne entière est couverte de manufactures d'armes et de quincaillerie, de bas et de mouchoirs de soie, de toiles peintes de coton, de lainages communs, de galons et de dentelles. Des communications

de la capitale avec les provinces commencent à s'ouvrir, et ces magnifiques voies sont plantées d'arbres utiles ou agréables. On creuse des canaux d'arrosement ou de navigation, dont le projet, conçu par des étrangers, avoit si long-tems révolté l'orgueil du ministère et celui des peuples. D'excellentes fabriques de papier; des imprimeries de très-bon goût; des sociétés consacrées aux beaux-arts, aux arts utiles et aux sciences, étoufferont tôt ou tard les préjugés et l'ignorance. Ces sages établissemens seront secondés par les jeunes gens que le ministère fait instruire dans les contrées dont les connoissances ont étendu la gloire ou les prospérités. Le vice des tributs, si difficile à corriger, a déjà subi des réformes très-avantageuses. Le revenu national, anciennement si borné, s'est élevé, dit-on, à 140,400,000 liv. Si le cadastre, dont la confection occupe la cour de Madrid depuis 1749, est fait sur de bons principes; et qu'il soit exécuté, le fisc verra encore croître ses ressources, et les contribuables seront soulagés.

A la mort de Charles-Quint, le trésor public étoit si obéré, qu'on mit en délibération, s'il ne convenoit pas d'annuller tant

d'engagemens funestes. Ils furent portés à un milliard, ou peut-être plus, sous le règne inquiet et orageux de son fils Philippe. L'intérêt des avances faites au gouvernement absorboit, en 1688, tout le produit des impositions ; et ce fut alors une nécessité de faire une banqueroute entière. Les événemens qui suivirent cette grande crise furent tous si malheureux, que les finances retombèrent subitement dans le chaos, d'où une résolution extrême, mais nécessaire, les avoit tirées. Une administration plus éclairée mit au commencement du siècle un ordre dans les recouvremens, une règle dans les dépenses qui auroient libéré l'état, sans les révolutions qui s'y succédèrent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Cependant la couronne ne devoit en 1759, que 160,000,000 de livres que Ferdinand laissoit dans ses coffres. Son successeur employa la moitié de cette somme à la liquidation de quelques dettes. Le reste fut consommé par la guerre de Portugal, par l'augmentation de la marine, par mille dépenses nécessaires pour tirer la monarchie de la langueur où deux siècles d'ignorance et d'inertie l'avoient plongée.

La vigilance du nouveau gouvernement ne

s'est pas bornée à réprimer une partie des désordres qui ruinoient ses possessions d'Europe. Il a été porté un œil attentif sur quelques-uns des abus qui arrêtoient la prospérité de ses colonies. Leurs chefs ont été choisis avec plus de soin et mieux surveillés. On a réformé quelques-uns des vices qui s'étoient glissés dans les tribunaux. Toutes les branches d'administration ont été améliorées. Le sort même des Indiens est devenu moins malheureux.

XXXIV. *Moyens qu'il conviendroit à l'Espagne d'employer pour accélérer ses prospérités en Europe et en Amérique.*

Ces premiers pas vers le bien, doivent faire espérer au ministère Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, et qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit

pas à tout ; et que si l'Espagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins, dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un sol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative ; et l'Espagnol décharné, demi-nud, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié ses voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent et rient de sa folie. L'un méprise par orgueil, ce que les autres recherchent par vanité ; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, et il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal, qui le gouverne depuis long-tems, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne desire rien : mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère, il n'est resté à ce peuple, pauvre et superbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimères, une immense perspective de gloire. La sa-

tisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect et avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort : qu'on cherche les moyens, plus aisés qu'on ne croit de lui faire trouver le travail honorable ; et l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du Nouveau-Monde, dans ces tems brillans, où, sans secours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées, est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue, intéressant à la fois pour l'humanité et pour la politique, que les nations éclairées de l'ancien hémisphère ont envisagé leurs établissemens du nouveau. Le succès a par-tout couronné un si noble et si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son

système avant que la lumière fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire et ses habitans n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent, avec le tems, rétablir l'équilibre. L'Espagne, qui par le récensement très-exact de 1768 n'a que neuf millions trois cent sept mille huit cent quatre habitans de tout âge et de tout sexe, et qui ne compte pas dans ses colonies la dixième partie des bras qu'exigeroit leur exploitation, ne peut ni se peupler, ni les peupler sans des efforts extraordinaires et nouveaux. Il faut, pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue son clergé qui énerve et dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ses soldats, que l'amitié de la France et la foiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut qu'elle s'occupe du soulagement des peuples, aussi-tôt que les possessions de l'ancien et du Nouveau-Monde auront été tirées du chaos où deux siècles d'inertie, d'ignorance et de tyrannie les avoient plongées. Il

faut, avant tout, qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages, ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, et de l'ignorance de ses causes, et de ses remèdes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomènes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur et de la mort, sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été, dans tous les tems et dans tous les pays, vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi, à proportion de l'ignorance et de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit venimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparens, bons ou mau-

vais ; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étude de la nature et la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, et l'esprit humain se sera élevé de l'idolâtrie au théisme : mais cette dernière idée simple et sublime, sera toujours restée informe dans les esprits grossiers, et mêlée d'une foule d'erreurs et de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique ; et il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du Nord, qui inondèrent les provinces de l'empire Romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, et fit imaginer chaque jour des dogmes et des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siècles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie universelle, qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cents ans,

admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entr'eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division, qui devoit, tôt ou tard, se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition et de cupidité qui dévoroit toute l'église, heurta avec beaucoup d'éclat et d'animosité un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, et qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouvèrent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther et de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fière d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts.. L'ébranlement

étoit si général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, si le magistrat ne s'étoit cru intéressé à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la religion, d'une obéissance implicite, sur laquelle son autorité étoit principalement fondée ; et il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques et profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis, dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux ames toute espèce de liberté; et qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa conscience, pour en faire

un sujet fidèle ; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie, à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels et incontestables ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, et encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tardèrent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus et dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque, fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs ; il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formèrent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusques dans leur religion. C'étoit a Victoire ; Bellone, la Fortune, le Génie du peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspiroit à marcher sur leurs traces, et qui son-

geoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne et en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que si la cour de Madrid ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y sera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour première condition; que *les auto-da-fé seront abolis dans toutes les possessions Espagnoles de l'ancien et du Nouveau-Monde.*

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffisant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies. Elles sont si profondes et si invétérées, qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, et elle verra ses provinces de l'un et de l'autre hémisphère, remplies de nouveaux habitans, qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du Nord et ceux du Midi, possédés de l'ambition des richesses

qui caractérise notre siècle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulières. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sûreté, d'agrément et de distinction, pour perdre le souvenir de leur pays natal.

L'Espagne verroit bientôt arriver sa population au point où elle doit la desirer, si elle n'ouvroit pas seulement son sein aux peuples de sa communion, mais indistinctement à toutes les sectes. Elle le pourroit sans blesser les principes de la religion, sans s'écarter des maximes de la politique. Les bons gouvernemens ne sont pas troublés par la diversité des opinions, et un christianisme bien entendu ne proscrit pas la liberté de conscience. Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence, qu'elles ne doivent pas tarder de servir de règle à toutes les nations un peu éclairées.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la manière qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du Nouveau-Monde passer

chez ses rivaux et ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ces écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce systême, nous paroissoient dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matières premières et la main d'œuvre : mais il faudra des siècles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporteroit en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourroit seule procurer ce grand changement. Jusques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hasardera auront une issue funeste.

Nous irons plus loin, et nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le

vouloir. Un succès momentané seroit suivi d'une ruine entière. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses, qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans sa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, sera une suite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entre elle et les peuples voisins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans, sans occupation, seront réduits à en aller chercher ailleurs, et elle perdra en même tems son industrie et sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, et qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, et à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanens. La

pratique des arts de première nécessité, l'abondance et l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministère Espagnol, qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout où les frais de transport arrêtant la circulation et la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce ; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, en fruits, pour plus de 80,000,000 de livres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une augmentation immense. Elles suffiront, indépendam-

ment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangères. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses et leur puissance : mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure ; et le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux et par ses denrées.

On n'a que des notions vagues sur la quantité de métaux, sur la quantité de denrées que l'ancien monde recevoit du nouveau, dans les premiers tems qui suivirent la conquête. Les lumières augmentent, à mesure qu'on approche de notre âge. Actuellement l'Espagne tire tous les ans du continent de l'Amérique 89,095,052 livres en or ou en argent, et 34,653,902 livres en productions. En tout 123,748,954 livres. En prenant ce calcul pour règle, il se trouveroit que la métropole a reçu de ses colonies, dans l'espace de deux cent quatre-

quatre-vingt-sept années, 35,515,949,798 livres.

On ne peut dissimuler qu'autrefois il arrivoit moins de productions qu'il n'en vient aujourd'hui : mais alors les mines étoient plus abondantes: Voulez-vous vous en tenir à la multiplication des métaux seulement? l'Espagne n'aura reçu que 25,570,279,924 l. Nous compterons pour rien les 9,945,669,874 l. de productions.

Il seroit possible d'augmenter la masse des métaux et des denrées. Pour atteindre le premier but, il suffiroit que le gouvernement fît passer des gens plus habiles dans la métallurgie, et qu'il se relâchât sur les conditions auxquelles on permet d'ouvrir des mines. Mais ce succès ne seroit jamais que passager. La raison en est sensible. L'or et l'argent ne sont pas des richesses ; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, et plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de choses. A mesure qu'ils sont devenus communs, depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a tou-

jours moins valu, et que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépense, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce seroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, et d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été. Il est un autre moyen de prospérité pour l'Espagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Tel est le but important auquel la cour de Madrid doit tendre. Si, plaçant les métaux dans l'ordre inférieur qui leur convient, elle se détermine à fonder spécialement la félicité publique sur les productions d'un sol fécond et vaste, le nouvel hémisphère sortira du néant où on l'a trouvé, où on l'a laissé. Le soleil qui n'a lui jusqu'ici que sur des déserts en friche, y fécondera tout par son influence.

Au nombre des denrées que ses rayons, secondés par le travail et l'intelligence de l'homme, y feront éclore, l'on comptera les denrées qui enrichissent actuellement les isles du Nouveau-Monde, dont la consomma-

tion augmente de jour en jour, et qui, après avoir été long-temps des objets de luxe, commencent à être placées parmi les objets d'une nécessité indispensable.

Il est impossible qu'on fasse prospérer les aromates, les épiceries de l'Asie, qui font annuellement sortir dix ou douze millions de la monarchie. Cet espoir est plus particulièrement fondé pour la cannelle. Elle croît naturellement dans quelques-unes des vallées des Cordilières. En la cultivant, on lui donneroit peut-être quelques-unes des qualités qui lui manquent.

Plusieurs provinces du Mexique récoltoient autrefois d'excellentes soies que les manufactures d'Espagne employoient avec succès. Cette richesse s'est perdue par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter et de l'étendre.

La laine de vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce qu'on leur en fournit n'est rien en comparaison de ce qu'elles en demandent. Le plus sûr moyen de multiplier ces toisons précieuses ne seroit-il pas de laisser vivre l'animal qui les donne, après l'en avoir dépouillé ?

Qui pourroit nommer les productions que

des régions si vastes, des climats si variés, des terreins si différens pourroient voir éclorre? Dans tant d'espèces de culture ne s'en trouveroit-il pas quelqu'une du goût des Indiens? Quelqu'une ne fixeroit-elle pas de petites nations toujours errantes? Distribuées avec intelligence, ces peuplades ne serviroient-elles pas à établir des communications entre des colonies, maintenant séparées par des espaces immenses et inhabités? Les loix, qui sont toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres et du magistrat, ne seroient-elles pas observées? Le commerce, continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver les marchandises à leur destination, ne seroit-il pas plus animé? En cas de guerre, ne seroit-on pas averti à tems du danger, et ne se donneroit-on pas des secours prompts et efficaces?

Il faut reconnoître que le nouveau système ne s'établira pas sans difficulté. L'habitude de l'oisiveté, le climat, les préjugés contrarieront ces vues salutaires : mais des lumières sagement répandues, des encouragemens bien ménagés, des marques de considération placées à propos, surmonteront, avec le tems, tous les obstacles.

On accéléreroit beaucoup le progrès des cultures, en supprimant la pratique devenue générale des majorats ou successions perpétuelles, qui engourdit tant de bras dans la métropole, et qui fait encore plus de mal dans les colonies. Les premiers conquérans et ceux qui marchoient sur leurs traces, usurpèrent ou se firent donner de vastes contrées. Ils en formèrent un héritage indivisible pour l'aîné de leurs enfans; et les cadets se virent, en quelque sorte, voués au célibat, au cloître ou au sacerdoce. Ces énormes possessions sont restées en friche et y resteront jusqu'à ce qu'une main vigoureuse et sage en permette ou en ordonne la division. Alors le nombre des propriétaires, aujourd'hui si borné, malgré l'étendue des terres, se multipliera, et les productions se multiplieront avec les propriétés.

Les travaux avanceroient plus rapidement s'il étoit permis aux étrangers d'y prendre part. Le chemin des Indes Espagnoles leur fut indistinctement fermé à tous, à l'époque même de la découverte. Les loix prescrivoient formellement de renvoyer en Europe ceux qui y auroient pénétré de quelque manière que ce pût être. Pressé par ses besoins,

Philippe II autorisa en 1596, ses délégués à naturaliser le peu qui s'y étoient glissés, pourvu qu'ils payassent cette adoption au prix qu'on leur fixeroit. Cette espèce de marché a été renouvellé à plusieurs reprises, mais plutôt pour des artistes nécessairement utiles au pays, que pour des marchands qu'on supposoit devoir un jour se retirer avec les richesses qu'ils auroient acquises. Cependant le nombre des uns et des autres a toujours été excessivement borné, parce qu'il est défendu d'en embarquer aucun dans la métropole, et que les colonies elles-mêmes, soit défiance, soit jalousie, les repoussent. Le progrès des lumières autorise à penser que cette insociabilité aura un terme. Le gouvernement comprendra enfin ce que c'est qu'un homme de vingt-cinq et trente ans, sain, vigoureux; quel dommage il cause au pays dont il s'expatrie, et quel présent il fait à la nation étrangère chez laquelle il porte ses bras et son industrie; l'étrange stupidité qu'il y auroit à faire payer le droit de l'hospitalité à celui qui viendroit multiplier par ses travaux utiles, ou les productions du sol, ou les ouvrages des manufactures; la profondeur de la politique d'un peuple qui inviteroit,

soit à se fixer dans ses villes, dans ses campagnes, soit à traverser ses provinces, les habitans des contrées adjacentes; quel tribut il imposeroit sur les nations qui lui fourniroient, et des ouvriers, et des cultivateurs, et des consommateurs; combien l'intolérance qui exile est funeste; quels fonds de richesse on appelle chez soi par la tolérance; et combien il est indifférent à la valeur des denrées qu'elles doivent leur naissance à des mains orthodoxes ou à des mains hérétiques, à des mains Espagnoles ou à des mains Hollandaises.

Mais les plus grands encouragemens au travail des terres, mais toutes les faveurs qu'il seroit possible d'y ajouter, ne produiroient rien, sans l'assurance d'un débouché facile et avantageux pour leurs productions. M. de la Ensenada comprit le premier que l'extraction en seroit impraticable, tout le tems que le commerce du Nouveau-Monde seroit conduit comme il l'avoit été. Aussi, malgré les obstacles qu'on lui opposa, malgré les préjugés qu'il falloit vaincre, substitua-t il, en 1740, des vaisseaux détachés, à l'appareil si antique et si révéré des galions et des flottes. Il méditoit des changemens plus

avantageux encore, lorsqu'une disgrace imprévue l'arrêta au milieu de sa brillante carrière.

La moitié du bien qu'avoit fait ce ministre hardi et habile fut annullé en 1756, par le rétablissement des flottes : mais le mal fut en partie réparé huit ans après par l'établissement des paquebots qui, de la Corogne, devoient porter tous les mois à la Havanne les lettres destinées pour les colonies septentrionales, et tous les deux mois à Buenos-Ayres pour les colonies méridionales. On autorisa ces bâtimens, assez considérables, à se charger à leur départ de marchandises d'Europe, et à leur retour de denrées d'Amérique.

La sortie des métaux étoit prohibée sous des peines capitales. On se jouoit de cette défense absurde, parce qu'il falloit bien que le commerce étranger retirât la valeur des marchandises qu'il avoit fournies. Les gouvernemens anciens, qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une dont l'observation auroit été demontrée chimérique. Dans nos tems modernes, où les empires sont plutôt conduits par les caprices des administrateurs que par des principes raisonnés, l'Espagne se

consentit en 1748, de permettre l'extraction de l'or et de l'argent, pourvu qu'on payât au fisc un droit de trois pour cent. Cette redevance fut portée vingt ans après à quatre, quoique des fraudes continuelles avertissent sans cesse le gouvernement qu'il étoit de son intérêt de la diminuer.

L'an 1774 fut l'époque d'une autre innovation heureuse. Jusqu'alors toute liaison entre les différentes parties du continent Américain avoit été sévèrement proscrite. Le Mexique, Guatimala, le Pérou, le nouveau royaume : ces régions étoient forcément étrangères l'une à l'autre. Cette action, cette réaction qui les auroient toutes fait jouir des avantages que la nature leur avoit partagés, étoient placées au rang des crimes, et très-sévèrement punies. Mais pourquoi n'avoit-on pas étendu la proscription d'une ville à une autre ville ; d'une habitation à l'habitation voisine, dans le même canton ; d'une famille à une autre famille, dans la même cité ? Le doigt de la nature a-t-il tracé sur le sol qu'habitent les hommes, quelque ligne de démarcation ? Comment sous la même domination un lieu placé à égale distance entre deux autres lieux peut-il exercer librement à

l'Orient un privilège qui lui est interdit à l'Occident ? Un pareil édit, bien interprété, ne signifie-t-il pas : défendons à chaque contrée de cultiver au-delà de sa propre consommation, et à chacun de leurs habitans d'avoir besoin d'autre chose que des productions de son sol. Une communication libre fut enfin ouverte à ces provinces ; et on leur permit de se croire concitoyens, de se traiter en frères.

Une loi du mois de février 1778 autorise tous les ports d'Espagne à faire des expéditions pour Buenos-Ayres, à en faire pour la mer du Sud. Au mois d'octobre de la même année, cette liberté a été accordée pour le reste du continent, excepté pour le Mexique qui ne doit pas tarder à jouir du même avantage. Ce sera un grand pas de fait : mais il ne sera pas suffisant, comme on s'en flatte, pour interrompre le commerce interlope, l'objet de tant de déclamations.

Tous les peuples, que leurs possessions mettoient à portée des établissemens Espagnols, cherchèrent toujours à s'en approprier frauduleusement les trésors et les denrées. Les portugais tournèrent leurs vues vers la rivière de la Plata. Les Français, les Danois,

les Hollandais sur la côte de Caraque, de Carthagène et de Porto-Belo. Les Anglais, qui connoissoient et qui pratiquoient ces voies, trouvèrent dans les cessions qui furent faites à leur nation par les traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns et les autres atteignirent leur but en trompant ou en corrompant les garde-côtes, et quelquefois aussi en les combattant.

Loin de remédier au désordre, les chefs l'encourageoient le plus qu'il étoit possible. Plusieurs avoient acheté leur poste. La plupart étoient pressés d'élever leur fortune, et vouloient être payés des dangers qu'ils avoient courus en changeant de climat. Il n'y avoit pas un moment à perdre, parce qu'il étoit rare qu'on fût continué au-delà de trois ou de cinq ans dans les places. Entre les moyens de s'enrichir, le moins dangereux étoit de favoriser la contrebande ou de la faire soi-même. Personne, en Amérique, ne réclamoit contre une conduite favorable à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivoient jusqu'à la cour, ils étoient aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les maîtresses, sur les confesseurs

ou les favoris. Le coupable ne se mettoit pas seulement à l'abri de la punition, il étoit encore récompensé. Rien n'étoit si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du Nouveau-Monde où il avoit rempli un emploi important, se plaignoit à quelqu'un des bruits qu'il trouvoit semés contre l'honnêteté de son administration. « Si l'on vous calomnie, lui dit » son ami, vous êtes perdu sans ressource : » mais si l'on n'exagère pas vos brigandages, » vous en serez quitte pour en sacrifier une » partie ; vous jouirez paisiblement et même » glorieusement du reste ».

Le commerce frauduleux continuera jusqu'à ce qu'on l'ait mis dans l'impossibilité de soutenir les frais qu'il exige, de braver les dangers auxquels il expose ; et jamais on n'y parviendra que par la diminution des droits, dont on a successivement surchargé celui qui se fait par les rades Espagnoles. Depuis même les sacrifices faits par le gouvernement, dans les arrangemens de 1778, le navigateur interlope a soixante-quatre pour cent d'avantage sur les liaisons autorisées.

La révolution, qu'une politique judicieuse ordonne, formera un vuide et un grand vuide

dans le trésor public : mais l'embarras qui en résultera ne sera que momentané. Combien de richesses couleront un jour, de cet ordre de choses si long-tems attendu !

Dans le nouveau système, l'Espagne, qui n'a fourni jusqu'ici annuellement que mille sept cent quarante - un tonneaux de vin ou d'eau-de-vie, dont le cultivateur n'a pas retiré 1,000,000 de livres, y en enverroit dix ou douze fois davantage. Cette exportation fertiliseroit un terrein en friche, et dégoûteroit le Mexique, ainsi que quelques autres provinces du Nouveau-Monde, des mauvaises boissons que la cherté de celles qui ont passé les mers leur fait consommer.

Les manufactures, que l'impossibilité de payer celles qui venoient de l'ancien hémisphère a fait établir, ne se soutiendroient pas. C'eût été le comble de la tyrannie de les détruire par autorité comme quelques ministres inconsidérés, corrompus ou despotes, n'ont pas craint de le proposer; mais rien ne seroit plus raisonnable que d'en dégoûter ceux qui s'en habillent, en leur offrant à un prix proportionné à leurs facultés des toiles et des étoffes qui flatteroient leur goût ou leur vanité. Alors la consommation des marchan-

dises d'Europe, qui ne passe pas tous les ans six mille six cent douze tonneaux, s'éléveroit au double, et avec le tems beaucoup davantage.

Les bras, que les métiers occupent, se porteroient à l'agriculture. Elle est actuellement très-bornée. Cependant les ports de toutes les nations sont librement ouverts à ses denrées. Peut-être plusieurs peuples s'opposeroient-ils à ce que l'Espagne mît ses îles en valeur, parce qu'une semblable amélioration porteroit nécessairement un préjudice notable à leurs colonies : mais tous desirent qu'elle multiplie dans le commerce les productions de son continent, qui, la plupart, sont nécessaires et ne peuvent pas être remplacées.

Ce nouvel arrangement seroit également favorable aux mines. On r'ouvriroit celles qui, ne pouvant pas soutenir le prix du mercure et des autres marchandises, ont été abandonnées. Celles dont l'exploitation n'a pas été interrompue, seroient suivies avec de plus grands moyens et plus de vivacité. L'abondance des métaux ouvriroit à l'industrie des débouchés que les plus habiles ne soupçonnent pas.

Les Américains, plus riches et plus heu-

reux, se défieroient moins du gouvernement. Ils consentiroient sans peine à payer des impositions, dont la nature et la perception ne peuvent être sagement réglées que sur les lieux même, et après une étude refléchie du caractère, des usages des peuples. Ces tributs, quelques foibles qu'on les suppose, feroient plus que remplir le vuide qu'auroit opéré dans les caisses publiques la modération des douanes.

La couronne, jouissant d'un revenu plus considérable, n'abandonneroit plus ses provinces à la rapacité de ses agens. Elle en diminueroit le nombre, paieroit convenablement ceux qu'elle auroit conservés, et les forceroit à respecter les droits des peuples, les intérêts du gouvernement. C'est mal connoître les ressources d'une autorité bien dirigée, que de croire impossible de faire régner cet esprit de justice. Campillo y réussit pendant son austère ministère, quoiqu'alors les administrateurs de l'Amérique eussent contracté l'habitude du brigandage, et qu'ils n'eussent pas des appointemens suffisans à la représentation que paroissoit exiger leur rang.

Il ne faut pas dissimuler que la liberté du commerce de toute l'Espagne avec l'Amérique

a passé pour une chimère. Les ports de cette péninsule sont, a-t-on dit, si pauvres que, quoi qu'on fasse, celui de Cadix restera seul en possession de ce monopole. Sans doute, qu'il en arriveroit ainsi, si l'on ne s'écartoit qu'en ce point de l'ancien système : mais qu'on dirige le nouveau plan sur les principes déja établis, déja pratiqués chez les nations commerçantes ; et il se trouvera, dans la plupart des rades du royaume, des fonds suffisans pour faire des expéditions. Bientôt même les armemens se multiplieront, parce que la modicité du fret et des droits permettra d'envoyer des marchandises communes, de recevoir en retour des denrées peu précieuses. Avec le tems, la navigation de la métropole avec ses colonies du continent qui n'occupe maintenant que trente à trente-deux navires chaque année, prendra des accroissemens dont les spéculateurs les plus hardis n'oseroient fixer le terme.

On a prétendu avec plus de fondement, qu'aussi-tôt que l'Amérique seroit ouverte à tous les ports de la monarchie et qu'il n'existeroit plus aucun genre d'oppression dans les douanes ; le commerce, débarrassé de ses entraves, exciteroit une émulation sans bor-

nes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, et se livreront par conséquent à de nouveaux travaux. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal, il ne seroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de tout bien, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression continuelle.

Enfin, l'objection qui a le plus occupé la cour de Madrid, a été, à ce qu'il paroît, que toutes les nations de l'Europe verroient augmenter par ces arrangemens leur activité. C'est une vérité incontestable. Mais l'industrie Espagnole ne seroit-elle pas également encouragée, puisque débarassée de l'impôt que les marchandises étrangères continueroient de payer à l'entrée du royaume; elle conserveroit tous ses avantages? Mais le gouvernement ne percevroit-il pas toujours les droits qu'il auroit cru devoir laisser subsister sur ces productions? mais ses navigateurs ne gagneroient-ils pas toujours leur

fret ? mais ses négocians ne seroient-ils pas les agens de ce commerce ? mais ses sujets du Nouveau-Monde n'obtiendroient-ils pas à meilleur marché tout ce qu'on leur porte ? Il est peut-être heureux pour cette puissance d'être obligée de partager avec les autres peuples l'approvisionnement de ses possessions d'Amérique. S'il en étoit autrement, les puissances maritimes feroient les plus grands efforts pour l'en dépouiller. Y réussiroit-on ? C'est ce qui reste à examiner.

XXXV. *La domination Espagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde ?*

Les Hollandois furent les premiers qui osèrent tourner leurs armes contre le Pérou. Ils y envoyèrent, en 1643, une foible escadre qui s'empara sans peine de Valdivia, le seul port fortifié du Chili et la clef de ces mers paisibles. Leurs navigateurs dévoroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette et les maladies ébranlèrent leur espoir. La mort d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, et les forces qu'on envoya de Gallao contr'eux achevèrent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, et la crainte

de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance, ils se seroient maintenus vraisemblablement dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis de Zuiderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des Français qui, en 1595, unirent leurs fortunes et leur audace pour aller piller les côtes du Pérou et pour former, à ce qu'on croit, un établissement dans la partie du Chili, négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui, pour en faciliter l'exécution, accorda six vaisseaux de guerre. L'escadre vogua très-heureusement, sous les ordres du brave de Gènes, jusques vers le milieu du détroit de Magellan. On croyoit toucher au succès; lorsque les navigateurs, opiniâtrément repoussés par les vents contraires et assaillis de toutes les calamités possibles, se virent réduits à reprendre la route de l'Europe. Ces aventuriers, toujours avides de périls et de richesses, s'occupoient à former une nouvelle association: mais les événemens donnèrent aux deux couronnes les mêmes intérêts.

L'Angleterre avoit, avant les autres peuples, jeté des regards avides sur cette région. Ses mines la tentèrent dès 1624 : mais la foiblesse du prince qui tenoit alors les rênes de l'empire, fit dissoudre une association puissante qu'un si grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir Norboroug pour observer ces parages peu connus et pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les sauvages du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son confident étoit de retour aux Dunes, il se jetta dans sa berge, et alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend.

Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministère britannique ne se découragea point. L'élévation du duc d'Anjou au trône d'Espagne alluma un incendie universel. L'Angleterre, qui s'étoit mise à la tête de la confédération formée pour dépouiller ce prince, vit par-tout prospérer ses armes, mais cette gloire lui fut chèrement vendue. La nation gemissoit sous le poids des taxes, et cependant le fisc avoit contracté des engagemens immenses. Il paroissoit difficile de les remplir et de continuer la guerre, lorsqu'on

eut l'idée d'une association qui auroit exclusivement la liberté de naviguer vers la mer du Sud et d'y former des établissemens, mais à condition qu'elle se chargeroit de liquider la dette publique. Telle étoit l'opinion qu'on avoit alors des richesses du Pérou et des grandes fortunes qu'il seroit aisé d'y faire, que les régnicoles et les étrangers versèrent avec enthousiasme leurs capitaux dans cette entreprise. L'administration en fut confiée au grand trésorier Oxford, auteur du projet, et il employa aux dépenses de l'état des fonds destinés pour tout autre usage.

Alors, les actions de la nouvelle société tombèrent dans le plus grand avilissement: mais elles ne tardèrent pas à se relever. A la paix, la cour de Londres obtint de celle de Madrid que la compagnie du Sud pourroit enfin remplir sa destination. Le commerce du Pérou lui fut solemnellement livré. Elle s'enrichissoit tranquillement, lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre commandée par Anson, remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des

arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable.

Depuis la dernière paix, les François ont entrepris, en 1764, et les Anglais en 1766 de former un établissement, non loin de la côte des Patagons, ou à cinquante et un degrés trente minutes de latitude australe, dans trois isles que les uns ont appellées Malouines et les autres Falkland. L'Espagne, alarmée de voir des nations étrangères dans ces parages, a obtenu aisément de la cour de Versailles le sacrifice de sa foible colonie : mais les plus vives instances n'ont rien produit à celle de Londres qui n'avoit pas les mêmes motifs de ménagement et de complaisance. Les esprits se sont aigris. Le port d'Egmond, nouvellement occupé, a été inopinément attaqué et pris sans résistance. On alloit encore voir les deux hémisphères inondés de sang, si l'agresseur ne se fut enfin déterminé à restituer un poste dont il n'auroit pas dû s'emparer dans un temps où l'on avoit ouvert des négociations pour l'éclaircissement des droits réciproques. L'Angleterre s'est depuis engagée, par une convention verbale du 22 janvier 1771, à laisser tomber peu-à-peu ce foible, inutile et dispendieux établissement.

Il n'y restoit plus, en effet, que vingt-cinq hommes, lorsqu'on l'évacua, au mois de mai 1774, en y laissant une inscription qui attestât aux siècles à venir que ces isles avoient appartenu et n'avoient pas cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne. En s'éloignant, ces navigateurs, occupés de la dignité de leur nation, insultent à la puissance rivale. C'est par condescendance et non par crainte qu'ils veulent bien se désister de leurs droits. Lorsqu'ils promettent à leur empire une durée éternelle, ils oublient que leur grandeur peut s'évanouir aussi rapidement qu'elle s'est élevée. De toutes les nations modernes, qu'est-ce qui restera dans les annales du monde ? Les noms de quelques illustres personnages, les noms d'un Cristophe Colomb, d'un Descartes, d'un Newton. Combien de petits états : avec la prétention ridicule aux grandes destinées de Rome !

Sans le secours de cet entrepôt ni d'aucun autre, Anson croyoit voir des moyens pour attaquer avec avantage l'empire Espagnol dans l'Océan Pacifique. Dans le plan de ce fameux navigateur, douze vaisseaux de guerre partis d'Europe avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement, tourneroient leurs

voiles vers la mer du Sud. Ils trouveroient des rafraîchissemens à Bahia, à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tout le Brésil qui desire avec passion l'abaissement des Espagnols. Les réparations, qui pourroient devenir nécessaires dans la suite, se feroient avec sûreté sur la côte inhabitée et inhabitable des Patagons, dans le port Desiré, ou dans celui de Saint-Julien. L'escadre doubleroit le cap de Horn ou le détroit de Magellan, suivant les saisons. En cas de séparation, on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro; et l'on se porteroit en force sur Valdivia.

Cette fortification, la seule qui couvre le Chili, emportée par une attaque brusque et impétueuse, que pourroient, pour la défense du pays, des bourgeois amollis et inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre et de la discipline? Que pourroient-ils contre les Arauques et les autres sauvages, toujours disposés à renouveller leurs cruautés et leurs ravages?

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Elles ne sont protégées que par Callao, où une mauvaise garnison de six cens hommes ne tarderoit pas à capituler. La prise de ce port célèbre ouvriroit le chemin

de

de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues et qui est absolument sans défense. Les foibles secours qui pourroient venir aux deux villes de l'intérieur des terres, où il n'y a pas un soldat, ne les sauveroit pas ; et l'escadre intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossé et sans ouvrages extérieurs, seroit obligé de se rendre. Sa garnison, continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie à Chàgre, à Porto-Belo, à d'autres postes, seroit hors d'état de repousser le moindre assaillant.

Anson ne pensoit pas que les côtes, une fois soumises, le reste de l'empire pût balancer à se soumettre. Il fondoit son opinion sur la mollesse, sur la lâcheté, sur l'ignorance des peuples dans le maniement des armes. Selon ses lumières, un ennemi audacieux ne devoit avoir guère moins d'avantage sur les Espagnols, qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains à l'époque de la découverte.

Telles étoient, il y a trente ans, les idées d'un des plus grands hommes de mer qu'ait eu l'Angleterre. Tiendroit-il aujourd'hui le même langage ? Nous ne le pensons point.

La cour de Madrid, réveillée par les humiliations et les malheurs de la dernière guerre, a fait passer au Pérou des troupes aguerries. Elle y a confié ses places à des commandans expérimentés. L'esprit des milices est entièrement changé dans cette partie du Nouveau-Monde. Ce qui peut-être étoit possible ne l'est plus. Une invasion deviendroit sur-tout chimérique, si dans cette région éloignée, les forces de terre étoient appuyées pas des forces maritimes proportionnées. On ne craindra pas même d'assurer que la réunion de ces deux moyens en écarteroit infailliblement le pavillon de toutes les nations.

Les opérations de l'escadre ne devroient pas se borner à combatre ou à éloigner l'ennemi. Les vaisseaux, qui la composeroient, seroient utilement employés à faire naître ou à recueillir sur ces côtes des denrées qui n'y croissent pas ou qui s'y perdent par la difficulté des exportations. Ces facilités tireroient vraisemblablement les colons d'une léthargie qui dure depuis trois siècles. Assurés que le produit de leurs cultures arriveroit sans frais à Panama et y seroit embarqué sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont la

récompense ne seroit plus douteuse. L'activité augmenteroit, si la cour de Madrid se déterminoit à creuser un canal de cinq lieues qui acheveroient la communication des deux mers, déja si avancée par un fleuve navigable. Le bien général des nations, l'utilité du commerce exigent que l'isthme de Panama, que l'isthme de Suez; ouverts à la navigation, rapprochent les limites du monde. Depuis trop long-tems, le despotisme oriental, l'indolence Espagnole privent le globe d'un si grand avantage.

Si de la mer du Sud nous passons dans celle du Nord, nous trouverons que l'empire Espagnol s'y prolonge depuis le Missisipi jusqu'à l'Orenoque. On voit dans cet espace immense beaucoup de plages inaccessibles. et un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes regardés comme importans : Vera-Crux, Châgre, Porto-Belo, Carthagène, Puerto-Cabello sont fortifiés, et quelques-uns le sont dans les bons principes. L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit inexpugnable. Elles pourroient donc être forcées de nouveau : mais qu'opéreroient ces succès? les vainqueurs, aux-

quels il seroit impossible de pénétrer dans l'intérieur des terres, se verroient confinés dans des forteresses, où un air dangereux dans toutes les saisons, et mortel durant six mois de l'année pour des hommes accoutumés à un ciel tempéré, creuseroit plus ou moins rapidement leur tombeau.

Quand même, contre toute probabilité, la conquête seroit achevée, peut-on penser que les Espagnols Américains, idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur religion et de leurs loix, ne romproient pas, un peu plutôt, un peu plus tard, les fers dont on les auroit chargés? Que si, pour prévenir la révolution, on se déterminoit à les exterminer, ce cruel expédient ne seroit pas moins insensé en politique qu'horrible en morale. Le peuple qui se seroit porté à cet excès de barbarie, ne pourroit tirer parti de ses nouvelles possessions qu'en leur sacrifiant sa population, son activité, son industrie, et avec le tems, toute sa puissance.

Tant d'obstacles à l'envahissement de l'Amérique Espagnole avoient, dit-on, fait naître en Angleterre, durant les dernières hostilités, un système étonnant pour le vulgaire. Le projet de cette puissance, alors maîtresse

de toutes les mers, étoit de s'emparer de la Vera-Cruz, et de s'y fortifier d'une manière redoutable. On n'auroit pas proposé au Mexique un jour étranger, pour lequel on lui connoissoit trop d'éloignement. Le plan étoit de le détacher de la métropole, de le rendre arbitre de son sort, et de le laisser le maître de se choisir un souverain ou de se former en république. Comme il n'y avoit point de troupes dans le pays, la révolution étoit assurée; et elle se seroit également faite dans toutes les provinces de ce vaste continent qui avoient les mêmes motifs de la desirer, les mêmes facilités pour l'exécuter. Les efforts de la cour de Madrid pour recouvrer ses droits devoient être impuissans, parce que la Grande-Bretagne se chargeoit de les repousser, à condition que les nouveaux états lui accorderoient un commerce exclusif, mais infiniment moins défavorable que celui sous lequel ils avoient si long-tems gémi.

S'il étoit vrai que de pareilles idées eussent jamais occupé sérieusement le cabinet de Londres, il doit avoir renoncé à ces vues ambitieuses depuis que la cour de Madrid a pris le parti d'entretenir des troupes régulières et Européennes dans ses possessions du Nou-

veau-Monde. Ces forces contiendront les peuples, elles repousseront l'ennemi, appuyées comme elles le sont maintenant par une marine respectable.

Les Espagnols eurent à peine découvert un autre hémisphère, qu'ils songèrent à s'en approprier toutes les parties. Pour donner de l'éclat à leur administration, les chefs des grands établissemens déjà formés, tentoient tous les jours de nouvelles entreprises; et les particuliers, passionnés pour la même renommée, suivoient généralement ces traces brillantes. Les calamités inséparables d'une carrière si peu connue, n'avoient pas encore altéré ce courage actif et infatigable; lorsque des navigateurs, hardis et entreprenans, osèrent tourner leurs voiles vers des régions interdites à toute autre nation qu'à celle qui les avoit conquises. Les succès qui couronnèrent cette audace, firent juger à Philippe II, qu'il étoit tems de mettre des bornes à son ambition; et il renonça à des acquisitions qui pouvoient exposer ses armes ou ses escadres à des insultes. Cette politique timide, ou seulement prudente, eut des suites plus considérables qu'on ne l'avoit prévu. L'enthousiasme s'éteignit; l'inaction lui succéda. Il se

forma dans les Indes, une nouvelle race d'hommes. Les peuples se plongèrent dans une molesse superbe, et ceux qui les gouvernoient ne s'occupèrent plus qu'à accumuler des trésors dont on acheta les distinctions autrefois réservées aux talens, au zèle, aux services. A cette époque s'arrêta la navigation en Amérique ; à cette époque, elle s'arrêta en Europe.

Il ne sortit plus des ports de la métropole que peu de vaisseaux mal construits, mal armés, mal équipés, mal commandés. Les coups terribles que lui portoient ses ennemis, les vexations ruineuses qu'elle éprouvoit de la part de ses alliés : rien ne tiroit l'Espagne de sa léthargie.

Enfin, après deux siècles d'un sommeil profond, les chantiers se sont ranimés. La marine Espagnole a acquis une vraie force. Soixante-huit vaisseaux, depuis cent quatorze jusqu'à soixante canons, dont cinq sont en construction ; quatre-vingt-huit bâtimens, depuis cinquante-six jusqu'à douze canons, la forment au tems où nous écrivons. Elle compte sur ses registres cinquante mille matelots. Un grand nombre d'entr'eux servent dans les armemens que le gouvernement ordonne. La navigation

marchande de Biscaye, de Majorque, de la Catalogne, en occupe beaucoup aussi. Il en faut pour une centaine de petits navires destinés régulièrement pour les îles d'Amérique qui en voyoient si peu autrefois. Ils se multiplieront encore, lorsque les expéditions au continent de l'autre hémisphère se feront avec toute la liberté qu'annoncent de premiers arrangemens. Les mers, qui séparent les deux mondes, se couvriront d'hommes robustes, actifs, intelligens, qui deviendront les défenseurs des droits de leur patrie, et rendront ses flottes redoutables.

Monarques Espagnols, vous êtes chargés des félicités des plus brillantes parties des deux hémisphères. Montrez-vous dignes d'une si haute destinée. En remplissant ce devoir auguste et sacré, vous réparerez le crime de vos prédécesseurs et de leurs sujets. Ils ont dépeuplé un monde qu'ils avoient découvert; ils ont donné la mort à des millions d'hommes; ils ont fait pis, ils les ont enchaînés; ils ont fait pis encore, ils ont abruti ceux que leur glaive avoit épargnés. Ceux qu'ils ont tués n'ont souffert qu'un moment; les malheureux qu'ils ont laissé vivre ont dû cent fois envier le sort de ceux qu'on avoit égorgés. L'avenir

ne vous pardonnera que quand les moissons germeront de tant de sang innocent dont vous avez arrosé les campagnes, et qu'il verra les espaces immenses que vous avez dévastés couverts d'habitans heureux et libres. Voulez-vous savoir l'époque à laquelle vous serez, peut-être, absous de tous vos forfaits ? C'est lorsque ressuscitant par la pensée quelqu'un des anciens monarques du Mexique et du Pérou, et le replaçant au centre de ses possessions, vous pourrez lui dire : VOIS L'ÉTAT ACTUEL DE TON PAYS ET DE TES SUJETS ; INTERROGE-LES, ET JUGE-NOUS.

Fin du tome septième.

TABLE
DES
INDICATIONS.

SUITE DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

Conquête du Chili et du Paraguay par les Espagnols. Détail des événemens qui ont accompagné et suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colonies.

Fin de la Table du Tome septième.

